

CE QUE JE SAIS DE MA FAMILLE ET DES GENS QUE J'AI CONNUS.

Avant-propos.

-:-

Vous m'avez souvent demandé, mes enfants, d'écrire ce que je sais de notre famille, des personnes que j'ai connues et de consigner les anecdotes que je vous ai contées. Je dispose maintenant de plus de temps que je ne voudrais et vais en profiter pour donner suite à votre désir.

Quoique, en dehors des lettres d'affaires, je me sente très incapable d'écrire convenablement, je m'exécute, d'abord parce que vous croyez que cela vous amusera, ensuite, parce que dans les qualités, penchants, ou défauts mêmes de vos ancêtres vous retrouverez l'atavisme dont hériteront vos enfants: cela vous aidera peut-être à mieux les comprendre et à les redresser au besoin.

J'aurai moi-même un certain plaisir à parler de tous ceux que j'ai connus, mais cela ne va-t-il pas être un amusement pour moi et un ennui mortel pour vous ? En montrant un vieil album de photographies, on retrouve les traits de chers disparus, une attitude, un paysage font jaillir à l'esprit quantité de souvenirs et ravivent en un instant toute une tranche de vie; de là provient le plaisir du propriétaire de l'album. Celui à qui il le montre fait parfois, pour être poli, une remarque au sujet d'une photographie spécialement intéressante ou pose une question dont il n'écoute pas la réponse et, pour le reste, attend avec impatience que la dernière page soit tournée. Je crains bien qu'il en soit de même pour vous.

Enfin je trouve que c'est une sainte tradition d'honorer les ancêtres. Les peuples sages, comme les Chinois, les races simples, comme les noirs, rendent tous un culte aux mânes des ancêtres, seuls les blancs, dans leur sottise, méprisent leurs devanciers et se croient supérieurs à eux. Encore n'en fût-il pas ainsi de tout temps, les Grecs et les Romains vénéraient et consultaient les anciens. Ils furent grands et marchèrent dans la voie du progrès.

Chez nous quelques-uns sont fiers de leur arbre généalogique mais est-ce pour se modeler sur le passé des ancêtres ? Généralement, tout gonflés de leurs quartiers de noblesse, ils mettent leur point de vanité à être à tu et à toi avec le garçon du bar qui leur sert les cocktails et, s'ils travaillent parce qu'il faut bien vivre, ils s'élèvent jusqu'au noble métier de commis-voyageur en produits de beauté.

Ce mépris de la tradition donne de jolis résultats. Notre génération a laissé le gouvernement aux bavards, les ministres sont choisis pour leur couleur politique sans égard pour leur incapacité, les armées sont confiées à des chefs qui ignorent tout de l'armement des voisins etc.

Des indignes, auxquels a été remis le soin de diriger, le manque d'idéal a déteint sur le peuple entier. Quelle différence dans la façon de se battre en 1914 et 1940, tant chez les Français que chez les Belges; quelle attitude plus digne parmi la population civile lors de l'occupation 1914-1918 !

En 1914 toute la jeunesse belge s'est engagée: non seulement les célibataires mais tous ceux qui étaient en état de porter les armes ont pris du service. En 1940 quelle a été sa conduite ?

Il y a eu heureusement quelques exceptions mais la généralité aurait mieux fait en suivant la tradition de la génération précédente. Je suis fier de compter mes fils parmi ceux qui ont le sens du devoir. Albert était à l'armée comme sous-lieutenant de réserve au 2^e régiment des lanciers motorisés, Gérard en qualité d'adjudant pilote. Dès le début de la guerre Jean et Pierre ont cherché à s'engager, ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas réussi.

Gérard sentant que son escadrille allait être faite prisonnière en revenant groupée de France vers la Belgique, a brûlé la politesse à son unité commandée par un chef si plein d'esprit et, au risque d'être fait prisonnier isolément, est arrivé jusqu'à Zellick. Pierre après son exode en France l'a retrouvé ici. Ensemble ils sont repartis pour rejoindre la poignée de ceux qui continuent le combat.

Eux-mêmes raconteront ce qui s'est passé après leur départ de Zellick. Je veux cependant leur dire combien je me réjouis de leur attitude, conforme aux traditions de la famille et qui tranche si heureusement sur la veulerie de leur génération.

Mais si je continue à déverser tout le mépris que j'ai pour mes contemporains, vous direz que je ne suis qu'un vieux grognard qui attaque tout le monde au lieu d'attaquer son sujet.

Sources.

Mon oncle Charles Greindl m'avait demandé jadis de rechercher notre parenté avec les Ponthieure de Berlaere, dont deux vieilles filles vivant à Gand, représentaient le dernier rejeton. Cette recherche m'a fait dresser les arbres généalogiques de plusieurs familles dont nous descendons par les femmes. Ce travail vous aidera à comprendre ce qui suit.

J'ai puisé des renseignements:

1. Famille Greindl.

A. Dans l'Annuaire de la Noblesse de 1857 page 226, de 1881 page 170 et de 1892 page 912.

B. Dans une lettre du ministère des Affaires étrangères signée par M. Ransonnet, greffier du Conseil héraldique, datée du 11 janvier 1935 et qui dit:

"Les Greindl descendant de feu Léonard-Jean-Charles qui a obtenu, par lettres patentes du 16 décembre 1856, concession de noblesse et du titre de baron transmissible par ordre de primogéniture masculine et, par lettres patentes du 8 février 1871, extension de ce titre à tous ses descendants, ont droit à la qualification de messire et au titre de baron".

C. Mon fils Albert a trouvé à la Bibliothèque nationale les familles ayant pour devise "Bien faire et laisser dire".

Elles sont:

- a) Bellanger;
- b) Charles Chaffrey (V);
- c) Chambry de la Roche de Fronce-Nord (Anjou);
- d) Du Pay (Normandie);
- e) Greindl (Autriche-Belgique);
- f) Labourrière (Normandie).

D. Les armes sont décrites comme suit:

"Greindl (baron 1856-Brabant).

D'azur à 2 glands d'or, tiges et feuilles de même. C: 1 gland feuil. de l'écu entre 1 vol à l'antique d'or et d'azur.
S: 2 léop. lonn. au nat. "D" Bien faire et laisser dire".

E. Il y aurait un Greindl enterré à l'église Saint-Pierre à Louvain.

F. M. Joseph Van Belleghem, de Zellick, m'a dit avoir découvert au Musée de l'Armée le cartouche de congé d'un sol-

dat des dragons de la Tour signée: le capitaine Baron Greindl ou Greindel.

Ce congé se trouve parmi les archives remises au musée par le ministère des Affaires étrangères. En 1865 (?) a été distribuée une médaille de Sainte-Hélène et ceux qui y avaient droit devaient produire leurs titres aux Affaires étrangères. C'est dans un de ces dossiers que serait ce congé.

Mon ami Leconte, conservateur du musée a recherché cette pièce, mais sans succès.

G. Le même M. Van Belleghem m'a aussi raconté avoir vu aux archives de la Ville de Bruxelles, une pièce où il est relaté qu'un certain Greindl, chef de bande, réclamait des dommages pour les chevaux tués et armes perdues en combattant avec ses hommes aux côtés de Jean Ier, duc de Brabant à la bataille de Woeringen en 1288. J'ai demandé à M. Van Belleghem une copie exacte de cette pièce. Je ne l'ai pas jusqu'à présent.

H. Dans le Jaarboekje voor het Koninklijke Leger der Nederlanden. Eerste Jaar 1830, page 29, figure sous "Derde Afdeeling Infanterie" Eerste Luitnants Greindel (sic) L. 16 Augustus 1822.

I. Les papiers laissés par mon grand-père Greindl et par mon père, m'ont aussi fourni certaines données. Ils sont chez le chef de la famille.

Il y a chez mes soeurs une série de tableaux par le peintre de Langhe. Papa dans son testament dit qu'ils représentent son père (Léonard) son grand-père (Philippe-Joseph) son grand oncle Henri, son oncle Charles (Frédéric-Charles) et son oncle Auguste (Jean-Jacques-Auguste).

2. Famille Foullé.

A. Dans le Dictionnaire de la Noblesse contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de France. Paris 1771 in 4^{to}. Copie faite par ma tante à la mode de Bretagne Emma Jacquet.

B. On peut encore chercher des renseignements sur la famille Foullé dans les actes du notaire De Jonghe du 14 février 1775, du 13 mai 1775 et du 21 mars 1776, mais je ne l'ai pas fait.

3. Famille Ponthieure de Berlaere.

Albert Jacquet possède un arbre généalogique des Ponthieure de Berlaere recopié le 12 février 1733 et certifié authentique par les héraldits d'armes. L'arbre est encadré de deux textes

que je recopie au chapitre traitant de cette famille et en respectant les fautes d'orthographe.

Ce n'est pas seulement avec l'orthographe que le scribe a pris des libertés; tout le début de ces textes est fautif. Je rectifie en plaçant entre parenthèses les données puisées dans les livres d'histoire sérieux.

4. Famille de Rons.

Dans l'Annuaire de la Noblesse de 1869 pages 322 et suivantes.

Le baron Edmond Carton de Wiart m'a montré un jour une généalogie des de Rons établissant qu'il était mon parent. La généalogie que j'ai faite arrive au même résultat. Carton semblait documenté sur cette famille.

5. Familles van Bellinghen de Branteghem et de Frésen.

Dans l'Annuaire de la Noblesse de 1877 page 97 et suivantes.

6. Famille Seisal.

La majeure partie des renseignements m'a été donnée par ma soeur Emilie. J'ai trouvé aussi à me documenter en consultant un article de M. De Ridder paru dans l'Eventail du 26 mai 1929 et, pour le mariage de mon grand-père, en compulsant les papiers laissés par Léonard Greindl.

7. Familles Willebrand et Stjernvall.

A. Ma soeur Emilie, qui a séjourné deux fois en Finlande m'a donné beaucoup de renseignements pendant le dernier hiver au cours duquel elle a passé trois semaines à Zellik.

B. Une lettre d'Elim Demidoff, à ma soeur Emilie, datée du 29 novembre 1937 parle du livre du professeur Baron O. Dungen de l'Université de Graz, qui donne l'ascendance du Prince-régent Paul de Serbie. Mon fils Pierre a copié cette lettre et la généalogie. Je les donne en annexe.

Origine de la famille GREINDL.

Dès le début je dois avouer mon ignorance. Il paraîtrait que nous sommes une famille belge passée en Autriche et revenue en Belgique avec Charles de Lorraine, mais il n'y a là que des suppositions non étayées par des preuves précises.

Il est cependant certain qu'il y a des Greindl en Autriche et en Bavière. A Salzbourg, j'ai trouvé par hasard, une tombe d'un Emile Greindl. Pendant la guerre 1914-1918, les journaux suisses ont annoncé qu'un Baron Greindl avait été tué. Notre vieille amie Madame Roth a cru qu'il s'agissait d'un de mes frères ou de moi-même et seule une lecture plus attentive lui a appris qu'il s'agissait d'un officier combattant dans les armées allemandes ou autrichiennes.

Au lieu d'être une famille belge passée en Autriche et revenue en Belgique, ne serions-nous pas originaires de Grein (Gruka), petit village de Haute-Autriche avec un château sur le Danube à 30 lieues à l'Ouest de Vienne et à 12 lieues à l'Est de Linz ? Dans ce cas, la migration serait beaucoup plus ancienne puisque l'on retrouve des Greindl en Belgique bien avant l'occupation autrichienne. Je ne donne donc cette hypothèse que pour être complet mais elle ne semble très peu probable.

Ma soeur Marie-Henriette dit qu'elle a lu ou appris, mais elle ne se souvient plus où, que les Greindl passés en Autriche ont reçu en 1610 l'autorisation de supprimer le "e" entre le "d" et le "l" de leur nom.

D'autre part, mon père m'a raconté que mon grand-père Léonard Greindl avait demandé à rétablir un "e" dans son nom mais que la chose lui avait été refusée parce qu'il était suffisamment connu sous le nom de Greindl et qu'il n'y avait pas de motif assez sérieux pour modifier cette orthographe.

Dans les papiers de mon grand-père j'ai trouvé la notice ci-après: "Pour ceux qui ne savent pas le latin obex veut dire verrou de même que grindel en flamand".

Extrait de l'histoire de Louvain, Di.... Lovaniensis urbis.... Opera varia, s... Rerum Lovaniensium libri IV in folio, Louvain 1737. (Les points remplacent les lettres illisibles).

"GRINDEL (Obex) famille noble, ancienne et chevaleresque, connue à Louvain dès l'an 1144.

"Simon Grindel, chevalier, fut tué à la bataille de Grimberghe où il combattait vaillamment pour le duc Godefroid au berceau contre les Berthout.

"En 1168, un autre Simon Grindel fonda en faveur de son fils Godefroid, un huitième canonikat à l'église Saint-Pierre à Louvain, outre les sept que Lambert-à-la-Barbe, comte de Louvain avait fondés. En 1170, Arnould Grindel, chevalier, prit part à la guerre contre les Anglais. Enfin Wautier Grindel (Walterus Obex) était échevin de Louvain en 1206".

Mon grand-père continue:

"Il ne doit pas être impossible de retrouver les armoiries de cette famille, dans laquelle figure nécessairement l'Obex. La ville de Louvain possède en manuscrit la liste de tous ses magistrats, avec leurs armoiries. Peut-être les trouverait-on aussi dans l'histoire de la bataille de Grimberghe que publie en ce moment le professeur Serrure de Gand.

"Il est à remarquer que Grindel flamand, traduction d'Obex s'écrit grendel en hollandais. On trouve même au pluriel grendlen. Evidemment Greindl est une corruption allemande de ce mot.

(s) Greindl.

Vous m'avez demandé d'écrire ce que je sais, je le fais mais je n'ai pas promis de faire des recherches. Comme mon grand-père, j'indique celles qui pourraient être faites et vous laisse ce soin.

Histoire de la famille Greindl.

Première génération.

Le premier ascendant que je connaisse est Philippe Greindl né à ? et mort à Bruxelles, paroisse de Sainte-Gudule, le 3 décembre 1791, chef de l'Office du Prince Charles de Lorraine. (Gouverneur pour Marie-Thérèse de 1744 à 1780).

J'ignore en quoi consistaient les fonctions de chef de l'Office. Elles devaient avoir une certaine importance car Philippe Greindl figure à l'Almanach de Gotha de l'époque en raison de sa charge.

J'espérais pouvoir remonter plus haut en faisant des recherches dans les archives de Sainte-Gudule déposées à l'hôtel de Ville de Bruxelles (2^e étage entrée par la grande porte à droite en venant de la Grand'Place). L'inscription à propos de son décès est la suivante:

6 décembre 1791. Eenen lijkdienst met 16 heeren ad St Gud. Philippe Greindl, pensionné de feu S.A.R. le Duc Charles Alexandre de Lorraine décédé le 3 d^e à midi demeurant sur le Cantersteen pro meedte palbe (ces deux mots très difficile à lire et que j'ai copiés comme j'ai pu) aen het capitel 3 6 1/2 pro oblates 1 6 pro terra et lyckw. 7 10.

Elle ne nous apprend donc rien quant à Philippe Greindl même, mais nous donne un bel exemple de trilinguisme.

D'après mon frère Maurice, les armes lui auraient été données par Marie-Thérèse, en 1780. Papa a toujours réclamé la pièce authentique; ses frères et sœur ont dit ne pas l'avoir. Peut-être a-t-elle été déposée au ministère par mon grand-père lorsqu'il a reçu le titre de baron.

Quelqu'un qui s'occupait d'héraldique lui avait suggéré de faire figurer dans ses armes le blason des Van Bellinghen et lui en donna la description. Comme Léonard Greindl n'a pas suivi ce conseil, il est probable qu'il a gardé les armes auxquelles la famille avait déjà droit.

La révolution aurait ruiné Philippe Greindl et pour élever sa famille il avait ouvert une boutique. A la succession du Général Jacquet de Ferrigny, mon frère Léon et moi avons trouvé un imprimé aux dimensions d'une carte à jouer où il était marqué, si mes souvenirs sont bons: Philippe Greindl vend aunages, merceries, etc., le tout au plus juste prix, au coin du Cantersteen vis-à-vis de l'hôtel d'Angleterre. Mon frère a conservé cette carte mais l'a trop bien mise de côté. Cet hôtel d'Angleterre est devenu ensuite la Grande Harmonie, sise, avant les

démolitions pour la jonction Nord-Midi, au coin de la rue Saint-Jean et de la rue de la Madeleine.

Tante Marie Woeste racontait que dans sa jeunesse elle allait encore dans ce magasin et que les parents qui le tenaient étaient amis de l'impératrice du Brésil. Quand elles devaient mesurer les étoffes elles lui disaient, suivant tante Marie Woeste, qui, pour corser l'histoire, pourrait bien l'avoir inventée: "Ote-toi de là Majesté, je vas auner".

Compulsant la généalogie, je ne vois que Juliette et Adélaïde-Charlotte, filles de Henri, donc petites-filles du fondateur de notre lignée et... du magasin, qui auraient pu être les parentes en question.

Philippe Greindl épousa le..... ? Charlotte Bauwens, dont j'ignore tout sauf la date de la mort qui survint le 5 août 1811 et ce que nous apprend l'acte de décès ci-dessous:

"Ville de Bruxelles. Extrait des actes de décès. Année 1811
n° 1925.

"Du sixième jour du mois de septembre l'an mil huit cent onze à onze heures du matin, acte de décès de Charlotte BAUWENS, décédée le quinze (c'est évidemment cinq qu'il faut lire) de ce mois à sept heures du matin, âgée de quatre-vingt-quatre ans, née à Wavre, Département de la Dyle, demeurant à Bruxelles rue des carrières, 7ème section, n° 683. Veuve de Philippe Greindl, fille de Philippe Aman Bauwens et de Marguerite Leclerc, conjoints décédés".

Ils eurent huit enfants.

Deuxième génération.

Ceux-ci sont:

1° Marie-Françoise Greindl, baptisée à Sainte-Gudule, le 19 avril 1756 et décédée à Noville-les-Bois, le 22 mai 1848. Elle épousa en premières noces, à Sainte-Gudule, Hanosset, seigneur de Brouck, natif de Liège et décédé en 1788. En secondes noces, elle épousa, à Liège, le 14 avril 1790, François-Philippe Monnoyer, docteur en médecine.

A la succession du Général Jacquet de Périgny, nous avons trouvé une lettre fort originale que Marie Hanosset écrivait à ses parents. Elle y parlait de quantité de choses anodines, puis à la 3e page ajoutait: "à propos, j'oubliais de vous dire que j'ai épousé il y a huit jours M. Monnoyer", dont elle donne la description. Par le texte on voit qu'elle n'en avait jamais parlé auparavant.

Marie-Françoise Greindl n'eut pas d'enfants de son mariage avec Hanosset et deux filles de son union avec Monnoyer; l'une Charlotte épousa un Wasseige et eut de la descendance, l'autre, Marie-Catherine, Charles Doucet et n'eut pas de postérité.

2° Joseph François Greindl, baptisé le 17 avril 1757 et décédé le 9 juillet 1758.

3° Marie-Philippine-Charlotte Greindl, baptisée le 4 avril 1759 et décédée célibataire, le 10 janvier 1849, à Bruxelles. Elle demeurait 17, place Sainte-Gudule.

4° Marianne Greindl, baptisée le 2 février 1761 et morte au berceau.

5° Anne-Marie Greindl, baptisée le 23 septembre 1762 et décédée le 25 septembre 1764.

6° Philippe-Jean-Joseph Greindl baptisé à Sainte-Gudule, le 3 septembre 1763. (Il y a erreur de date ou de paroisse car il ne figure pas comme baptisé le 3 septembre 1763 dans les registres de Sainte-Gudule). Il fut lieutenant-amman de Bruxelles, avocat à la Cour d'Appel et Procureur Impérial, devint conseiller à la Cour de justice sous le gouvernement des Pays-Bas. Dès la première génération il avait donc su relever son milieu social et intellectuel; les aunages n'avaient été qu'un moyen de vivre en temps troublés.

Il mourut, à Bruxelles, le 1er janvier 1834.

Le 18 juillet 1793, à l'église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg (acte de mariage ci-dessous), il épousa Marie-Thérèse Van Bellinghen de Fresen, née à Bruxelles le 6 août 1762 et y décédée le 12 octobre 1828. Je ne sais rien de cette arrière grand-mère, à part sa généalogie qui se trouve dans ma farde avec les autres. Mon père semblait très fier de sa grand-mère. Était-ce pour son origine, son intelligence ou une autre qualité ?

"Ville de Bruxelles, Extrait du registre aux actes de mariage de la Paroisse St-Jacques-sur-Coudenberg. Année 1793 N°--

"18 julii dispensatione in tribus bannis obtenta ab Eminentissimo Dno Archiepiscopo Mechliniensi litteris datis die 3ia hujus, contraxerunt matrimonium coram me pastore et testibus infrascriptis Dnus joannes josephus Greindl advocatus in suprema Brabantiae curia et praenobilis Dna Maria Teresia Van Bellinghen Bruxellenses de consensu parentum. Testes erant dnus Lambertus Godecharle in parochia divae

Gudilae et Dnus franciscus Van Bellinghen in nostrâ parochiâ habitantes.

(s) J. Greindl M. Van Bellinghen.
L. Godecharle. F. Van Bellinghen.
B.L. Delande, Can.Reg. et pastor S.Jacobi in
Coudenberg^a.

D'après mon oncle Paul Verhaegen, Philippe, Jean, Joseph Greindl demeurait rue de la Loi à l'emplacement actuel du ministère de la Justice, donc tout près de la rue Ducale.

Il mourut le 1er janvier 1834. Son service funèbre fut célébré à Sainte-Gudule le 4 janvier 1834.

Ce ménage eut six enfants.

7° Marie-Anne Françoise Greindl baptisée le 10 septembre 1765 et décédée célibataire en 1835. Elle demeurait 17 place Sainte-Gudule.

8° Henri-Claude Greindl, le plus jeune des enfants de Philippe Greindl et de Charlotte Bauwens est né, à Bruxelles, le 5 mai 1768 et y mourut le 12 janvier 1831.

Il fut premier échevin de Bruxelles, de 1818 à 1830, et membre des états provinciaux du Brabant méridional.

Le peintre David, son grand ami, fit plusieurs fois son portrait. Un de ces tableaux a figuré à l'exposition de 1935, un autre provenant de chez Madame Leurs, fut mis en vente en 1939; nous ignorons qui s'en est rendu acquéreur.

Henri-Claude Greindl épousa, en 1805, à Bruxelles, Hélène Carlier, fille de Pierre Joseph et d'Elisabeth Cruytens, née le 3 juin 1768 et n'en eut pas d'enfant; en secondes noces le 20 août 1812, également à Bruxelles, Albertine Fourneaux, née à Bruxelles, de Joseph, conseiller de préfecture et de Thérèse Monnet. Ils eurent une fille, Juliette Victorine, née le 7 juillet 1813 et morte célibataire pour autant que je sache.

Henri Greindl eut encore une fille née hors mariage, à Bruxelles le 21 décembre 1819. Suivant mon frère Maurice, elle aurait été reconnue, mais je crois qu'il faisait erreur. Je n'ai pas retrouvé le testament de Henri Greindl mais bien l'acte de partage qui porte: "...la maison située à Bruxelles rue Fossé-aux-Loups... ayant été quant à l'usufruit léguée par feu le sieur Henri Greindl, par son testament du 15 juillet 1830, à Catherine Roget épouse Présent, il s'en suit qu'il n'y a que la nue propriété de cet immeuble qui se trouve jusqu'ores dans

la succession audit Sr Henri Greindl. En somme aux termes du même testament la nommée Adélaïde-Charlotte Roget, fille naturelle de ladite Catherine Roget, épouse Présent, a, quant à cet immeuble, le droit d'une moitié à exercer, les sous-assignés resteront provisoirement dans l'indivision à cet égard".

De cette pièce il résulte bien qu'Adélaïde a été reconnue par sa mère mais non par son père qui s'est borné à ne pas la nier et s'est intéressé à elle en lui donnant probablement comme moyen de subsistance le magasin du coin du Cantersteen et en ne l'oubliant, pas plus que sa mère, dans son testament.

Adélaïde épousa, à Saint-Josse-ten-Noode, le 27 décembre 1843, Paul Le Boulanger, né à Dinant le 15 mars 1804, fils de Jean et de Marie-Anne Monseu, Colonel commandant le 6^e régiment de ligne, décédé à Liège, le 23 juin 1849. Elle convola en secondes noces, à Bruxelles, le 1^{er} octobre 1850, avec Charles-Paul-Auguste Adnet né à Anvers le 7 mars 1807, fils de Jean-Baptiste et d'Hélène-Josephine-Henriette Germain, veuf de Barbe Lorio. Ils eurent une fille Marie dont je ne sais rien.

Troisième génération.

Le ménage Ph. J. Joseph Greindl - Marie-Thérèse van Bellinghen de Frésen eut six enfants qui sont:

1^o Pauline-Caroline Greindl, née le 12 avril 1795, baptisée au Finistère et décédée le 8 juin 1798.

2^o Frédéric-Charles Greindl, né le 31 août 1796 et baptisé à Notre-Dame de la Chapelle, le 4 septembre 1796, fut avocat secrétaire général au Ministère des Finances puis directeur du timbre à Mons. Il est mort, à Paris, le 12 juillet 1852 et repose dans notre caveau à Evere.

Il a eu la gracieuseté de laisser une note où il raconte son histoire. C'est une facilité pour moi et nous montre en même temps son caractère et la satisfaction qu'il avait de sa personne.

Je copie cette pièce textuellement en respectant l'orthographe et la ponctuation.

"Biographie de Frédéric, Charles Greindl.

"Je suis né à Bruxelles, le 31 août 1796, de Jean, Joseph Greindl et de Marie-Thérèse Van Bellinghen de Frésen. Mon père, après avoir été Procureur du Roi et conseiller à la Cour supérieure de Justice, est décédé le 1^{er} janvier 1834, à l'âge de soixante-dix ans. Ma mère l'avait précédée au tombeau: nous

la perdîmes le 12 octobre 1828. Ce fut le plus grand chagrin de toute ma vie. Mes parents à leur mort ont laissé quatre enfants, trois fils et une fille.

"Après de bonnes études au lycée de Bruxelles, je fus admis en 1812, à peine âgé de seize ans, à suivre les cours de la faculté de Droit. Ayant subi avec distinction les épreuves requises, j'ai été reçu avocat à la Cour de Bruxelles dans le mois d'octobre 1815. En 1825, aussitôt que les règlements le permirent, je fus appelé à faire partie du conseil de l'ordre.

"En 1830, je devais être compris par le Gouvernement des Pays-Bas dans l'organisation judiciaire qui se préparait: j'étais désigné pour être attaché à la Cour de Justice de la Flandre en qualité d'avocat-général.

"Au mois d'octobre de cette année, la révolution ayant changé la situation politique du pays, on m'offrit et j'acceptai la place d'avocat du Département des finances. J'eus alors à rédiger pour le gouvernement plusieurs mémoires sur les questions que soulevaient les événements de l'époque, relativement au Domaine de l'Etat, aux obligations et aux droits du trésor public. A deux reprises, en 1836 et en 1840 j'ai été proposé pour les fonctions de conseiller à la Cour de Bruxelles par la double présentation de cette Cour et du conseil provincial du Brabant.

"Le traité de séparation entre la Belgique et la Hollande ayant été conclu au mois d'avril 1839, au mois de mai suivant je fus nommé membre de la commission d'Etat qui était chargée de présenter ses vues à l'égard de l'exécution des dispositions financières du traité de paix. J'ai beaucoup contribué à l'oeuvre de cette commission qui avait une haute portée.

"Par arrêté royal du 22 juin 1839, je fus nommé Directeur de la liquidation de l'arriéré, et un arrêté du lendemain me chargea de remplir par interim les fonctions de secrétaire général du Ministère des Finances.

"J'ai pris, en cette dernière qualité, une très grande part aux négociations qui ont amené les conventions financières du 5 novembre 1842 et du 19 juillet 1843 avec les Pays-Bas: les instructions données aux négociateurs belges ont été mon ouvrage.

"Le 18 mars 1841, j'ai été nommé définitivement secrétaire-général des Finances.

"Par un arrêté royal du 1er mars 1843, j'ai été nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

"Le 12 avril suivant, j'ai été appelé aux fonctions de Commissaire du Roi près la Commission générale de liquidation. Je les ai remplies jusqu'à la suppression de cette commission en février 1845; et ai été nommé ensuite Président du Conseil délégué pour l'achèvement de la liquidation des anciennes créances belges.

"L'état de ma santé, gravement altérée par les travaux excessifs que mes diverses fonctions avaient exigés, m'a obligé vers la fin de 1845 à quitter le poste de secrétaire-général des Finances pour un poste moins pénible: le 4 décembre 1845, j'ai été nommé Directeur du Trésor dans la province du Hainaut".

Frédéric-Charles Greindl laissa sa fortune à sa sœur Clarisse, aux enfants de son frère Léonard et aux pauvres.

3° Léonard-Jean-Charles Greindl naquit, à Bruxelles, le 22 Thermidor (9 août 1798).

Il entra au service le 11 mars 1814 comme sous-lieutenant et fut confirmé dans son grade le 6 avril 1815. J'ai trouvé les états de service établis par le Ministère de la Guerre dont voici la copie:

Au Pays-Bas.

6 avril 1815:	Sous-lieutenant au 41ème bataillon de milice nationale.
16 août 1822:	Lieutenant à la 15ème Division d'infanterie.
21 juillet 1828:	Désigné pour la 3ème division d'infanterie.
1er octobre 1830:	Passé au service de la Belgique.

En Belgique.

1er octobre 1830:	Capitaine adjudant major au 3ème régiment de ligne par arrêté du Gouvernement Provisoire.
30 novembre 1830:	Major honoraire, avec continuation des fonctions d'adjudant major.
21 avril 1831:	Mis en disponibilité par arrêté du Régent.
17 mai 1831:	Placé à la suite du 9ème régiment de ligne et détaché à l'état-major de la 4ème division d'infanterie.

- 24 juin 1831: Aide de camp du général Goethals.
 24 septembre 1831: Major avec continuation des fonctions d'aide de camp, par arrêté royal.
 27 juin 1832: Chef d'état major à la 3e division, par A.R.
 30 avril 1833: Major d'état-major, par A.R.
 3 août 1834: En non activité par A.R.
 8 septembre 1834: Remis en activité par A.R.

Ces deux mutations ne figurent pas dans les états de services établis par le Ministère de la Guerre, mais j'ai trouvé ces arrêtés royaux dans les papiers de mon grand-père. Il est probable qu'il avait été accusé injustement et a pu confondre ses calomniateurs.

- 26 mai 1837: Lieutenant colonel d'infanterie, par A.R.
 17 juin 1837: Désigné pour le 6ème régiment de ligne, par disposition ministérielle.
 16 décembre 1841: Colonel, par A.R.
 15 mai 1846: Général major, par A.R.
 16 mai 1846: Désigné pour commander la 2ème brigade de la 4ème division d'infanterie par disposition ministérielle.
 15 août 1847: Désigné pour commander provisoirement la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.
 23 août 1847: Désigné pour commander la 1ère brigade de la 4ème division d'infanterie et temporairement la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.
 3 avril 1848: Désigné pour commander temporairement la 4ème division territoriale et d'infanterie par disposition ministérielle.
 2 mai 1849: Déchargé du commandement de la 4ème division, par disposition ministérielle.
 21 août 1850: Désigné pour commander temporairement la 4ème division territoriale et la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.

- 27 janvier 1851: Désigné pour reprendre le commandement de la 1ère brigade de la 4ème division d'infanterie, par disposition ministérielle.
- 8 mars 1854: Lieutenant-général, par A.R.
- 17 mars 1854: Désigné pour commander la 1ère division territoriale et la 1ère division d'infanterie, par disposition ministérielle.
- 30 mars 1855: Ministre de la Guerre, par arrêté royal.
- 9 septembre 1857: Démissionné, sur sa demande des fonctions de ministre, par A.R.
- 18 mars 1859: Désigné pour commander la 2ème division territoriale par disposition ministérielle.
- 15 avril 1859: Placé sur sa demande, à la section de réserve par A.R.
- 19 août 1863: Admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite, par A.R.
- 21 septembre 1863: Pensionné, par A.R.

Campagnes contre la Hollande : 1830, 1831, 1832, 1833, 1839.

Décorations:

- Chevalier de l'ordre de Léopold, par A.R. du 1er mai 1834.
- Officier de l'ordre de Léopold par A.R. du 26 septembre 1848.
- Chevalier de l'ordre de la branche Ernestine de la maison de Saxe par décret de S.A.R. le Duc Régent de Saxe-Cobourg du 23 septembre 1849.
- Commandeur de l'ordre Royal de St-Benoit d'Avis, par décret de S.M. le Roi Régent de Portugal du 12 décembre 1854.
- Chevalier de 1ère classe de l'ordre de l'Aigle rouge, par décret de S.M. le Roi de Prusse du 9 octobre 1855.
- Grand cordon de l'ordre de Zaehringen de Bade, le 15 novembre 1855.
- Décoré de l'ordre de Medjidié de 1ère classe par S.M. Impériale le Sultan, le 31 janvier 1856.
- Décoré de la croix commémorative par A.R. du 20 juillet 1856.

Chevalier Grande Croix de l'ordre Impérial de l'Aigle Blanc par
Ukase de S.M. l'Empereur de Russie du..... 1857.

Commandeur de l'ordre de Léopold, par A.R. du 16 décembre 1858.

Après la chute du ministère, le 9 septembre 1857, aucune place de divisionnaire n'était disponible et mon grand-père n'eut pas de commandement. Quand le Baron Chazal quitta la 4ème division pour devenir ministre de la Guerre, il demanda à le remplacer à la tête de cette unité, allant jusqu'à promettre de rendre la 4ème division au Baron Chazal, s'il venait à quitter le fauteuil ministériel. Le ministre se refusa à proposer cette désignation au Roi et donna à mon grand-père la 2ème division territoriale alors que quatre ans auparavant il commandait déjà une division d'infanterie. Mon grand-père trouva qu'accepter cette place serait manquer de dignité, en appela au Roi sans succès et demanda à passer à la section de réserve, ce qui lui fut accordé le 15 avril 1859.

Cependant, en juin 1859, il écrivit au Roi que dans les circonstances graves où se trouvait le pays, il accepterait n'importe quelle fonction où il put être utile.

Passer à la section de réserve pour un général veut dire que l'on n'exerce plus de commandement; cela équivaut donc à la démission. Les Greindl sont destinés à devenir lieutenants-généraux et à donner leur démission avant l'âge de la retraite: il en fut ainsi pour mon oncle Charles et pour mes deux frères.

Mais revenons aux débuts de la carrière de Léonard Greindl. Il avait donc été confirmé dans son grade de sous-lieutenant dans l'armée des Pays-Bas le 6 avril 1815 et prit part en cette qualité à la bataille de Waterloo où il combattait dans les rangs hollando-belges sous le commandement du Prince d'Orange. Un de ses oncles de Berlaere y était aussi. Très grand il dépassait tous les hommes de son unité; un boulet lui enleva la tête sans toucher aucun des autres militaires plus petits que lui. Ma généalogie de cette famille est incomplète car je ne trouve pas de Ponthieure de Berlaere décédé à cette date. Le corps fut rapporté chez ses parents qui habitaient chaussée d'Ixelles au haut de la côte, dans la maison entourée d'un beau jardin où est installée actuellement Electrelux.

Pendant la révolution belge, les patriotes insurgés bloquaient la garnison hollandaise dans la ville haute de Charleroi. Au bout de 15 jours, les vivres venant à manquer, des projets de capitulation eurent lieu entre le major Beckhardt, commandant la place pour le Roi Guillaume et le capitaine Greindl délégué par le lieutenant colonel Buzen, commandant la province du Hainaut pour le Gouvernement provisoire. Cet épisode

est décrit comme suit dans le supplément aux esquisses historiques de la première époque de la Révolution de la Belgique en 1830; (Bruxelles, chez Melin, rue de la Montagne 36 - 1881 page 74):

"Charleroi se rendit à la première sommation d'un officier belge de la garnison de Mons, M. le major Greindl, qui s'y présenta seul et qui imposa à une garnison entière la capitulation la plus honteuse que l'on eut encore vue; elle dut évacuer sans pouvoir emporter même les baguettes de ses tambours, en abandonnant un matériel évalué à près de 10.000.000 de florins; la troupe forte de 800 hommes sortit le 5 octobre 1830, après avoir déposé les armes et fut conduite par un détachement de volontaires commandé par M. Halinès, au commandement à Bruxelles."

Les papiers de mon grand-père sont très complets au sujet de cette affaire qui est racontée ci-dessus à peu près exactement. Mon grand-père n'était pas major mais capitaine adjudant-major. La garnison ne se rendit pas à la première sommation; le conseil de défense n'était pas d'avis de capituler et ce n'est qu'après des pourparlers assez difficiles et la menace de donner l'assaut que la capitulation fut signée. Le gouvernement à Bruxelles trouva que le butin n'était pas encore assez considérable et voulut encore avoir les plans de la défense que les Hollandais avaient emportés. Mon grand-père refusa de changer quoi que ce soit à une convention qu'il avait signée et fit savoir qu'on n'avait qu'à le remplacer dans sa mission. Le gouvernement céda mais fit attaquer le convoi hollandais et subtiliser les plans en question. Je donne en annexe la copie des papiers trouvés dans les archives de la famille concernant la capitulation de Charleroi.

Léonard Greindl aurait voulu voir offrir le trône au Prince d'Orange. Voir note ci-après.

"La bibliothèque de la Sûreté du Royaume possède une méchante brochure de 60 pages, intitulée "Les traitres démasqués ou les turpitudes d'officiers de tout rang, de fonctionnaires et hauts personnages dans les conspirations orangistes de 1831". Elle a pour auteur un individu qui signe simplement Fernand et a été éditée à l'imprimerie de Seres, à Bruxelles, en 1840.

"Les grandes puissances voyaient d'un mauvais oeil les Belges qui s'étaient révoltés contre le souverain qu'elles leur avaient imposé quinze ans plus tôt. Louis-Philippe avait refusé le trône pour son fils le duc de Nemours et le Congrès, comme toute chambre, prononçait des discours mais n'arrivait pas à présenter une candidature au trône qui satisfît en même temps les Belges et les puissances. Dans ces conjectures, l'in-

dépendance de la Belgique aurait pu être compromise et certaines personnalités se sont concertées pour présenter la candidature du Prince d'Orange, populaire en Belgique. Parmi bien d'autres, c'étaient Nypels, le commandant en chef de l'armée, le général vander Smissen, Wothomb, le colonel Thabor, les généraux Duvivier et Wauthier, Dufailly, le Prince de Ligne, le Duc d'Ursel, le Marquis de Trazegnies, le Baron de Steenhaut, d'Hoogvorst, Van de Weyer, notre ministre à Londres, dont Léopold Ier faisait tant de cas et Surlet de Chokier, le régent lui-même !

"A une réunion convoquée par les généraux Nypels et vander Smissen, mon grand-père, prenant la parole en l'absence de son chef le colonel Thabor, proposa d'adresser une réclamation au congrès ayant pour objet "d'exiger le retrait immédiat de la loi par laquelle la famille des Nassau est exclue à perpétuité du trône de la Belgique". Par ce moyen, disait-il, nous nous mettrons à couvert de toute éventualité possible.

"C'est pour cette motion si raisonnable qu'il est traité par Fernand de lâche, de félon, de traître, de vendu comme tous les autres membres du complot !

"Il n'y a guère lieu de s'arrêter à cet opuscule dont l'auteur se cache soigneusement sous le nom de Fernand et qui semble manquer absolument de sens commun. Il termine en concluant que notre diplomatie n'aurait pas dû exposer notre patrie aux camouflets de la conférence, que l'on aurait dû avoir le courage de donner le signal de la guerre pour venger l'honneur national et que l'on n'aurait pas dû laisser à la diplomatie le soin de nos affaires !

"Je n'ai appris qu'une chose dans ce pamphlet c'est que mon grand-père s'était trouvé en bonne compagnie lorsqu'il se rangea à la candidature du Prince d'Orange".

La sévérité a été poussée à l'extrême par mon grand-père. Quoiqu'il eût quitté effectivement l'armée en 1857, lorsque je fus nommé sous-lieutenant, en 1899, on y parlait encore du terrible Greindl. Mais on ne doit pas lui reprocher cette main de fer, la discipline était très relâchée à cette époque dans l'armée belge et il s'agissait de la rétablir. Mon grand-père y réussit si bien que la Reine Victoria lui fit don d'un fusil sur lequel était gravé sa reconnaissance pour avoir rétabli la discipline. Ce fusil a été caché, en 1914, et ce fut fait avec tant de soin que jamais on ne l'a retrouvé.

Défense est faite aux militaires de se déguiser pendant le carnaval. A sa démarche de vieux tambour qui lève la cuisse gauche pour lancer la caisse, mon grand-père reconnaît un de ses tambours. Venez ici un tel. Le masque se colle en position:

"Ce n'est pas moi, mon colonel, je suis un autre bourgeois de la ville". Cette naïveté n'a pas désarmé mon grand-père qui envoya ce militaire terminer son carnaval au cachot.

Tout devait être à l'ordonnance, même les dessous. On raconte que mon grand-père faisait ouvrir la tunique des officiers pour voir si leur chemise était bien du modèle réglementaire.

C'est à lui que l'on doit la création du camp de Beverloo, où, pour chaque arbre, il fallut creuser un trou de deux mètres avant d'arriver à la terre arable. La compagnie de discipline avait ses effectifs si bien pourvus que la main-d'œuvre ne manqua pas. Il baptisa les allées du nom des généraux de l'époque, sauf du sien bien entendu, mais, chaque soir, on enlevait la plaque de l'allée de Malakoff, qui conduisait à la prison, pour la remplacer par une plaque "allée Greindl".

Lorsqu'il fut nommé ministre de la guerre, il dit aux députés qu'il était à leur disposition, à la tribune de la Chambre, pour répondre à toute question, puis il fit poser sur la porte du Ministère un grand écriteau "Défense aux députés et aux journalistes d'entrer dans ce Ministère". Si c'est la popularité qu'il recherchait, ses moyens étaient pour le moins étranges; je crois plutôt qu'il mettait en pratique sa devise "Bien faire et laisser dire".

Un député, sous le couvert de l'immunité parlementaire, s'était permis de dire du mal du Roi. Aussitôt les officiers de Bruxelles se donnèrent le mot, et ce probablement à l'initiative de mon grand-père, pour le gifler chaque fois qu'ils le rencontraient. Froidement, sans un mot, on lui appliquait la main dans la figure. Le député en question disparut rapidement de la scène et les autres se le tinrent pour dit.

Il était également très sévère pour ses enfants qui en avaient une grande crainte; pour ses petits-enfants au contraire il était la bonté même et ils l'adoraient.

Quand mes frères et sœurs jouaient au Parc, mon grand-père allait les y voir et prétendait chaque fois qu'il voulait se rendre chez le pâtissier, qu'il en avait oublié le chemin et serait bien aise que ses petits-enfants l'y conduisent.

S'il était sévère envers les militaires et les civils, il l'était aussi pour lui-même. Il perdit ses cheveux assez jeune et, pour ne pas avoir froid à la tête se fit faire une perruque mais poussa la droiture jusqu'à ne pas vouloir renier ses confrères en calvitie et se fit faire une perruque chauve.

A la sévérité il joignait le courage. En 1830 ou 1839 il commandait un détachement retranché dans une maison. Par suite d'une erreur cette maison fut attaquée par une troupe belge. Pour faire cesser la méprise, mon grand-père n'hésita pas à sauter de la fenêtre du 1er étage dans les rangs des assaillants.

Il n'avait pas la fausse modestie de se savoir intelligent et de s'en cacher. Mimy Greindl, la femme de René a coutume de dire: "les Greindl sans détours"; je sais de qui nous tenons cela. Invité à une soirée chez sa belle-soeur Louise Yppersiel, celle-ci lui demande s'il connaît le nouveau jeu de cartes que l'on joue chez elle. "Non, mais dites-m'en les règles et je jouerai mieux que tous vos invités".

Dans le volume des souvenirs de la Baronne de Willmar (Bruxelles, Devroye page 304) on trouve l'opinion d'une contemporaine sur mon grand-père.

Novembre 1852..... J'ai reçu la visite de ton frère..... il désire visiter l'artillerie..... je m'en vais écrire à M. le Général Greindl afin qu'il m'obtienne cette permission pour ton frère de notre ministre actuel. M. le Général Greindl est un homme d'une urbanité sans égale, de grande distinction et qui apporte une noble courtoisie dans toutes ses relations. Je le trouve si parfaitement bien sous tous les rapports que je ne peux mieux te dire ma pensée que par ces quelques vers:

L'armée avec respect conserve sa mémoire.
Général dans les camps il partage sa gloire.
Ministre au Parlement il défend tous ses droits.
Aujourd'hui mieux encore, dans le conseil des Rois.
Il grandit pour la paix. Voilà ce que l'histoire.
En consacrant son noble souvenir,
Doit raconter aux siècles à venir.

(Il y a erreur dans la date de 1852, mon grand-père ayant quitté le ministère en 1859. C'est donc probablement 1862 qu'il faudrait lire).

La Baronne Willmar, née Française, avait épousé le général Willmar, ministre de la Guerre puis ministre du Roi des Belges à Berlin et ensuite à La Haye.

Au mariage de Pepita avec Pierre Goffinet le Baron Constant Goffinet m'a raconté que c'est à mon grand-père que sa famille était redevable de son ascension; c'est en effet lui qui avait remarqué, à Arlon, le major Goffinet et le recommanda au Roi pour être attaché à l'Impératrice Charlotte. Ses fils jumeaux, Constant et Auguste firent auprès de Léopold II, la brillante carrière que vous connaissez.

Mon grand-père fut en garnison à Mons, où, le 17 juillet 1837, il habitait rue Notre-Dame-Débonnaire, puis à Bruges et à Arlon.

Son passage à la garnison de Bruges me rappelle une anecdote. Un vieux capitaine retraité vivait là et ses amis lui parlaient du chemin de fer que l'on construisait. Il pensait en lui-même: "C'est un bateau de dimensions que mes amis veulent me monter, mais je suis bien trop malin pour m'y laisser prendre". Quand la gare fut achevée ses amis lui disaient d'aller au bout de la rue des Pierres et qu'il serait enfin persuadé de leur bonne foi. Craignant d'avoir l'air de s'être laissé prendre, le brave homme n'a plus jamais osé emprunter la rue des Pierres et mourut persuadé d'avoir déjoué le tour que lui montaient ses camarades.

Après sa retraite, Léonard Greindl vécut à Bruxelles. Il s'était fait construire une très belle maison 10, rue Montoyer et une autre plus petite, au numéro 12, pour le ménage de son fils Gustave. Bientôt il s'aperçut qu'il était perdu dans ce grand hôtel et alla vivre Porte de Namur, 5, avenue Marnix où il rendit le dernier soupir le 24 février 1875.

Voulant que sa lettre de faire-part soit bien faite, il la prépara lui-même et, pour qu'aucun de ses amis ne soit oublié, il écrivit les adresses sur les enveloppes où la lettre n'avait plus qu'à être glissée. Il tenait cette collection à jour et, ses connaissances apprirent son décès par des lettres adressées de sa main.

Il fut enterré dans le caveau de la famille Greindl au cimetière de la ville qui était alors près de la Caserne Bau-Douin, place Dailly. Quand le cimetière fut désaffecté et transféré à Evere où tout le cimetière n'est pas béni, mais où chaque tombe peut l'être individuellement, tante Marie Woeste ne voulut pas que les os de ses parents soient transportés dans la concession à Evere et fit transporter en 1884 les restes de ses parents et de mon frère René à Boitsfort où leur tombe est à droite, dans le chemin d'entrée, à côté de la concession des Verhaegen.

Le 11 août 1834, Léonard Greindl épousa Eléonore Foulé, dont je parlerai en même temps que des autres membres de cette famille. Ils eurent quatre enfants commandés pour se présenter régulièrement et exactement à deux ans d'intervalle. La discipline était aussi, faut-il croire, inculquée dès avant le jour de la naissance. Ce furent Jules, Gustave, Auguste dit Charles et Marie qui épousa M. Woeste.

Il y avait en outre quelqu'un qui était presque de la famille, le domestique Verheule. Sur lui courent quantité d'anec-

dotes qui, comme toutes les histoires de la famille ont la vie dure et que ce récit prolongera peut-être encore.

Ce Verheule était soldat sous les ordres de mon grand-père qui l'avait distingué pour sa bonne conduite et sa... discipline. Lorsque son terme fut achevé, il l'engagea comme domestique et le garda jusqu'à sa mort.

Au début de son service comme domestique, ma grand'mère devait recevoir quelques dames pour le thé. Elle explique bien à Verheule comment il doit servir, lui fait répéter tous les gestes dans le plus grand détail et, quand l'exercice était bien appris, lui dit de servir en commençant par la dame la plus âgée. Ces dames étaient réunies au salon, ma grand'mère sonne pour le thé et aussitôt Verheule s'amène majestueusement avec le plateau. Il s'arrête au milieu du groupe, examine toutes les dames bien à son aise puis finit par lancer: "Qui est la plus vieille ici" ?

Instruite par cette expérience, ma grand'mère avait redoublé de recommandations pour le service d'un dîner. Elle avait dit à Verheule de servir d'abord deux verres de vin blanc à chaque convive puis de passer le Bordeaux. Un gros capitaine de Guirassiers (régiment qui a été plus tard remplacé par les Guides) ayant aussitôt vidé ses deux verres de vin blanc, ma grand'mère fait signe à Verheule de remplir le verre du capitaine; Verheule ne bouge pas; elle finit par le lui dire et Verheule de répondre: "Rien à faire il a déjà eu sa ration". Les leçons de discipline de mon grand-père avaient décidément porté leurs fruits.

Du reste, je crois qu'il eût été difficile d'en faire un parfait maître d'hôtel. Jamais il n'a été possible de lui faire annoncer le dîner par le traditionnel: "Madame la Baronne est servie". Il ouvrait la porte du salon et, sur un ton de commandement lançait un élégant: "Madame, la soupe".

Il intervenait aussi dans la conversation quand une chose lui paraissait erronée; ma grand'mère racontait à table que les chevaux du docteur Y. s'étaient emportés, le docteur Y. ne peut être que le docteur Yernaux. Sur ce Verheule intervient: "Le docteur Yernaux a une f'ture pour dire qu'il a une f'ture mais ses chevaux ne sont pas foutus de fout le camp".

Quand la mère de Verheule mourut, mon grand-père fit venir son domestique et avec beaucoup de ménagements lui annonça cette triste nouvelle. "Comment, elle vivait encore cette vieille là". fut la seule réponse de Verheule. Les domestiques de cette génération s'attachaient tellement à leurs maîtres qu'ils en perdaient même l'amour filial.

Papa fit un buste en marbre de son père. Il est plus grand que nature et se trouve chez mon neveu Maurice. Il existe aussi un tableau de Léonard qui est chez mon frère Léon et enfin des lithographies que mon grand-père fit faire pour donner à ses collaborateurs quand il quitta le ministère. L'exemplaire que je possède m'a coûté 25 centimes. Je l'ai acheté à la galerie du Midi où sont actuellement les bureaux de la Ville de Bruxelles.

On m'a certifié que mon grand-père faisait partie de la franc-maçonnerie et j'ai tout lieu de croire ce témoignage. La franc-maçonnerie devait dans ce cas ressembler à cette époque aux loges anglaises qui n'ont pas de buts anti-chrétiens. Son souvenir pieux porte: "Pieusement décédé à Bruxelles, le...." et "Ne pleurez point je suis auprès de Dieu". Sa femme et ses enfants ne l'auraient pas rédigé ainsi s'il n'avait pas vécu en bon catholique.

4° Jean, Jacques, Auguste Greindl est né à Bruxelles le 19 novembre 1799 y est mort le 4 janvier 1887 et repose dans le caveau de la famille à Evere. Il habitait plaine Sainte-Gudule dans la 4e ou 5e maison en venant du Treurenberg là où il y a actuellement un marchand de tapis, depuis la galerie Apollo. La maison portait à cette époque le numéro 18.

Mon père et mon oncle Gustave y furent invités à déjeuner et leur oncle leur recommanda d'être aimables envers un convive assez rustre. C'était un très brave homme, capitaine de 1830, dont l'instruction n'était pas à la hauteur de la valeur morale. Au cours de la conversation il lâcha: "J'ai-z-été à Paris". Un sourire des jeunes gens, qu'il remarqua, lui fit se reprendre "Je voulais dire que j'ai-t-été à Paris". Le sourire se transforma en un rire impossible à refreiner. L'oncle Auguste les mit immédiatement à la porte et les déshérita au profit de Charles Jacquet de Pérrigny, le fils de sa sœur Marie Charlotte, Clarisse. Comme quoi il faut être, à tout âge, maître de son hilarité.

Frédéric, Charles Greindl aimait l'art et fit un long voyage d'agrément en Italie pour visiter spécialement les antiquités. Il était accompagné de son valet de chambre et comme on demandait à celui-ci ses impressions, il jeta les yeux et les bras au ciel comme pour l'appeler à son secours: "des briques, des briques, des briques".

A la fin de sa vie, qui fut longue, il mourut à 88 ans, ce vindicatif oncle Auguste devait être passablement ramolli. Papa le rencontre un matin et lui demande des nouvelles de sa santé.

"Cela ne va pas, le médecin m'a donné un régime qui m'épuise, il me défend de manger des choux de Bruxelles".
 "Ah ! et depuis quand suivez-vous ce régime" ? "Depuis hier soir" !

5° Jean-Baptiste-Charles-Hector Greindl est né le 26 février 1802 et mourut le 19 juin 1826. Il repose dans le caveau de la famille à Evere. A sa mort il était commis-greffier au tribunal civil de Bruxelles. Le service funèbre fut célébré le 23 juin 1826 à l'église de Saint-Jacques-sur-Goudenberg.

6° Marie-Charlotte-Clarisse Greindl était la plus jeune enfant de Philippe, Jean, Joseph et de Marie-Thérèse Van Bellinghen de Frésen. Elle est née le 26 mai 1805 et décédée en 1883. Elle dessinait fort joliment.

En premières noces elle épousa le 8 avril 1833 Joseph-Fortuné-Marie Guiette né à Bruxelles le 14 décembre 1805 et mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 31 juillet 1837. Il était fils de Pierre et de Thérèse de Try. Ce devait être un sujet remarquable; à 32 ans ou peut-être déjà plus tôt, il était professeur ordinaire à l'Université libre de Bruxelles et médecin en chef de l'hôpital civil de Saint-Pierre. Le service funèbre eut lieu le 5 août 1837 à Sainte-Gudule. Je ne fais pas erreur, ces renseignements découlent de sa lettre de faire-part.

En secondes noces Clarisse épousa le 20 janvier 1840 Jean-Marie Jacquet né à Gex le 24 juin 1801 et mort à Paris. Il était veuf de Marie-Joseph de Pierrenx, fille de Philibert et de Marie Gauthier.

Ce Jean Jacquet était le frère du Jacquet qui épousa Emma Yppersiel. Leur mère s'appelait de Perrigny. Il se fit naturaliser Belge.

Il arriva à la tante Clarisse un phénomène de télépathie remarquable. Pendant qu'à Bruxelles elle jouait au whist avec les membres de sa famille, elle éclata tout-à-coup en sanglots parce que son mari venait de mourir. En effet à ce moment il se faisait écraser à Paris.

De son second mariage Clarisse eut trois enfants: Charles, Marie, morte à 18 ans et Emile.

Charles-Edgard Jacquet (4e génération) s'appelait Jacquet de Perrigny accolant à son nom celui de sa grand'mère. Il est né le 21 juillet 1842, et est mort vers 1902 et enterré à Saint-Josse-ten-Noode.

Il existe chez mes soeurs un fort joli pastel d'un enfant vu de face, c'est celui du dit Charles petit bébé. Je ne l'ai connu que quand il était officier supérieur, chef du personnel au ministère de la Guerre, fonctions que tout le monde lui reconnaissait remplir avec tact et fermeté. Et pourtant qui est plus critiqué qu'un chef de personnel ?

A sa nomination de major, il posa la condition de ne jamais devoir monter à cheval, mais, comme une indemnité de monture lui était allouée, dans sa droiture, il avait acquis un cheval. Celui-ci avait droit à une ration. Il eut jusqu'au dernier grain d'avoine réglementaire; seulement pour tout exercice, cette bête était menée par l'ordonnance, au pas, de son écurie au ministère de la Guerre et, vice-versa. Il en résulta que ses formes se rapprochèrent beaucoup de celles d'un hippopotame. On aurait dit, en très grand, un de ces vieux chiens poussifs de loge de concierge. Tout Bruxelles se retournait quand passait ce phénomène rouan.

Emile Jacquet de Perrigny (4e génération) frère de Charles était un peu simple d'esprit et passait ses journées à marmoter des prières à Sainte-Gudule, église toute proche de la rue du Marquis où les deux frères vivaient ensemble.

J'ai dit plus haut qu'Auguste Greindl avait déshérité ses neveux Greindl au profit de Charles Jacquet. Après la mort d'Emile on trouva un testament fait par Charles mais signé par Emile où ce dernier laissait aux Greindl tout ce que Charles avait reçu de son oncle Auguste. C'était un geste très chic car, comme Charles avait contracté un mariage non autorisé par arrêté royal, les Greindl avaient pour ainsi dire cessé de le voir; nous lui portions une carte à la nouvelle année et c'était tout.

La personne qui vivait sous le toit de Charles Jacquet de Perrigny avait un fils qui voulait absolument que Charles fut son père. Quelques jours avant sa mort, le général dit à son cousin Albert Jacquet: "Ma fin est toute proche, ce n'est plus le moment de mentir et je te jure sur l'honneur que je ne suis pas le père de ce jeune homme".

Quand Emile mourut le mobilier fut vendu à la maison mortuaire et j'y ai acquis pour 50 francs la pendule Empire que nous possédons.

Quatrième génération et personnes que j'ai connues.

Léonard Greindl et Eléonore Foullé eurent quatre enfants:

1° Jules-Xavier-Charles-Joseph-Léonard Greindl.

Voici un chapitre que j'attaque avec appréhension. Je ne vais pouvoir raconter que des faits et des anecdotes alors que je voudrais retracer l'oeuvre diplomatique de mon père. Tout me manque pour le faire. Papa n'a laissé à mon frère Maurice que quelques papiers enfermés dans une enveloppe cachetée en donnant l'ordre de ne l'ouvrir que si sa mémoire devait être défendue.

Souvent sollicité de rédiger ses mémoires, il n'a jamais voulu le faire disant que ce qu'il connaissait comme particulier ne valait pas la peine d'être raconté et que ce qu'il savait comme diplomate appartenait à l'Etat.

L'art de la photographie n'était pas du tout aussi développé jadis qu'il l'est maintenant. Je ne connais que quatre photographies de Papa en dehors de groupes où il figure. La première est un daguerréotype, où l'on distingue vaguement un tout petit garçon que sa mère trouvait évidemment superbe, mais qui ne nous dit rien. La seconde date de l'époque de son mariage; il était très maigre, portait déjà la barbe et malgré tout le respect que je lui dois, était à mon avis carrément laid.

La troisième a été faite à Berlin vers 1900; c'est ainsi que je me rappelle Papa, qui avait peu changé jusqu'en 1914, dernière fois que je l'ai vu. Un homme de 1,82 m. environ, à la tête très forte - il ne trouvait jamais de chapeau à sa taille et devait les faire faire sur mesure - mais quoique sa circonférence fut si grande la tête ne semblait pas le moins du monde disproportionnée. Les cheveux brun foncé blanchirent petit à petit mais restèrent assez abondants jusqu'à sa mort. De gros sourcils ombrageaient des yeux un peu proéminents. Le nez assez charnu et droit, le menton très fuyant. C'est précisément pour cacher cette absence de menton que Papa a toujours porté la barbe. Les oreilles grandes et bien collées à la tête. Ce n'est donc pas de lui que je tiens mes oreilles en éventail léguées à mes fils. Les épaules larges et toute la stature d'un homme solide et bien fait. A la maigreur de la jeunesse avait succédé vers la cinquantaine un léger embonpoint. Il n'y avait que les mains qui fussent remarquables: très soignées et bien faites.

Comme tenue, toujours la redingote ou, à la maison, le veston noir avec pantalon de fantaisie sombre. Chemise empesée avec col droit et manchettes attenants. Cravate noire comme nous en portons en smoking. Toujours le chapeau haut de forme et rarement le melon ou le Kronstadt. Bottines carrées du bout à élastiques. Le tout venant de chez les meilleurs fournisseurs, Papa trouvait en effet qu'il était trop pauvre pour acheter des objets à bon marché.

De toute son allure se dégageait une impression de dignité en même temps que de bonté. Et c'étaient bien là les caractéristiques essentielles de son caractère.

La quatrième photographie fut faite par Georges Crombé dans sa chambre à ses tout derniers jours et reproduite sur son image de mort. Elle ne me le rappelle pas du tout. Jamais je ne l'ai vu ainsi en robe de chambre sur la chemise de nuit et la barbe trop longue.

Foncièrement religieux, il observait les lois divines et de l'Eglise avec la plus parfaite conscience, mais était très loin de la bigoterie: je suis persuadé qu'il n'a de sa vie allumé un cierge devant une statue ou fait un pèlerinage, mais jamais il ne disait de mal du prochain ni n'émettait un jugement téméraire, ne se mettait en colère ou gardait rancune à ceux qui lui avaient manqué.

On croit souvent que le métier de diplomate consiste surtout à tromper. Papa ne l'envisageait pas ainsi. Il persuadait et disait qu'on n'y doit jamais mentir mais que tout ce que l'on sait ne doit pas toujours être dit. Si on l'interrogeait sur ce qu'il désirait taire, il éludait habilement la question et faisait dévier la conversation.

La propreté de l'âme allait de pair avec celle du corps; Papa ne se lavait pas, il se récurait. Au saut du lit, il prenait son tub chaque jour, hiver comme été, et changeait journalièrement tout son linge.

Quand petits nous allions lui dire bonjour, dans sa chambre, nous courions vers lui, prenions nos pieds dans le bord du tub et y tombions à plat ventre. C'était si fréquent que tomber dans le tub avait un nom: faire "Koukelouf", dérivation du Kuck in die Luft du Struwwelpeter.

La distraction l'emportait encore sur la propreté, il oubliait toujours d'enlever à temps la cendre de son éternel cigare, elle tombait sur son costume et, quand Maman lui disait "Mais Jules", parti dans ses pensées, il passait sa manche sur le vêtement, étalait bien la cendre et la faisait entrer dans l'étoffe.

Très souvent les esprits supérieurs sont distraits et Papa n'y manquait pas. Ayant une lettre très importante à envoyer, il la cachète soigneusement et, pour être certain qu'elle soit mise à la poste, il l'y porte lui-même. En cours de route, il rencontre M. Ornellas qui lui demande pourquoi il se promène avec une bougie allumée. Il avait emporté le bougeoir qui lui avait servi à cacheter la lettre et celle-ci était restée sur la table à écrire.

Il allumait son cigare avec un briquet à mèche d'amadou mais souvent il oubliait de l'éteindre complètement avant de le remettre dans sa poche. Il met un jour le feu ainsi à son pardessus et un passant se précipite sur lui pour l'avertir que son vêtement brûle. "Cela ne fait rien, j'y suis habitué".

Sa charité était grande, trop grande parfois, car il considérait souvent les gens comme plus intelligents ou meilleurs qu'ils n'étaient en réalité. Et quand la bêtise était trop flagrante il l'excusait encore. Après une bévue du maître d'hôtel Ferdinand, Maman lui disait: "Vraiment ce domestique est trop stupide". Et Papa de répondre "Soyons-en heureux, s'il était moins bête, ce serait peut-être lui qui serait ministre plénipotentiaire et moi qui le servirais".

Il était cependant parfois caustique quand l'interlocuteur le méritait. Un auteur lui avait soumis le manuscrit d'un roman intitulé "Vain effort", mal écrit, peu intéressant et traitant de sentiments vulgaires. Papa avait trouvé que c'était une inconvenance de lui soumettre ce texte, aussi quand l'auteur vint lui demander son avis, il se contenta de lui répondre: "Le titre me semble très bien choisi".

Sa politesse et sa courtoisie, surtout envers les inférieurs, lui valaient l'estime de tous. S'il prenait un fiacre, il commençait par ôter son chapeau aussi poliment qu'il l'eût fait pour un égal et disait: "Voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire...". Jamais il ne passait devant ses filles dès qu'elles atteignirent l'âge d'aller dans le monde. Jamais il ne faisait attendre, ainsi je crois qu'il ne lui est pas arrivé d'entrer au salon après que le domestique eût annoncé le dîner. Par contre, on lisait le mécontentement sur son visage quand il arrivait à l'un de nous de ne pas être ponctuel. Il ne disait rien, mais son expression nous suffisait comme reproche.

Il n'était pas de ces esprits pétillants, aux mots à l'emporte-pièce, à la répartie vive et spirituelle. Ce sont sa pondération, sa compétence, son grand bon sens, la justesse de son raisonnement, sa clairvoyance et la netteté de son exposé qui lui faisaient surpasser la très grande majorité de ses contemporains. Il ne semblait pas se rendre compte de cette supériorité, écoutant patiemment les avis des personnes qui ne lui arrivaient pas à la cheville et n'émettait son opinion que s'il en était prié. Marius disait: "Le génie est toujours modeste. Ainsi moi, est-ce que je me vante"? L'assertion de Marius était bien vraie pour Papa. Je n'en pourrais donner une meilleure preuve qu'en copiant une de ses lettres. M. Arendt, directeur au Ministère des Affaires étrangères lui fait savoir que le ministre voudrait le nommer membre de la commission des examens diplomatiques et il répond:

Berlin, le 18 novembre 1898.

Mon cher ami,

S'il plaît au Ministre de me nommer membre de la commission des examens diplomatiques, il va sans dire que je lui obéirai en cela comme en tout le reste. Je serai surtout charmé de le faire si je lui rends par la même occasion un service personnel.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'aurais grand plaisir à revenir chaque année à Bruxelles où la rareté de mes apparitions n'est due qu'à des raisons financières qui vous sont connues.

Néanmoins je vous prie de mettre sous les yeux du Ministre mes objections qui me paraissent très sérieuses. Il y a quantité de choses que je n'ai jamais sues et quantité d'autres que j'ai oubliées. Il m'est impossible de combler ces lacunes. Souvent des mois tout entiers se passent sans que j'aie le loisir d'ouvrir un livre. Dans ces conditions suis-je qualifié pour être membre de la commission ?

De plus, l'expérience m'a appris que j'ai le défaut de l'indulgence; chaque fois que j'aurais dû sévir, ou je m'en suis abstenu, ou je l'ai fait insuffisamment. Je désespère de me corriger. En effet je ne m'aperçois jamais qu'après, à la réflexion, que j'ai manqué de sévérité. Au moment même je crois n'être que juste tandis que je suis faible. Ai-je ce qu'il faut pour détourner de la carrière diplomatique les jeunes gens qui n'y ont pas d'avenir ?

(signé) Greindl.

Dans une lettre du Prince de Bülów datée de Rome le 11 septembre 1911, je trouve cette phrase qui résume bien ce que les autres pensaient de lui.

"Mon cher et regretté ami François d'Arenberg avait raison quand il avait l'habitude de dire: le Baron Greindl est aussi sûr qu'il est sage". Le Prince François d'Arenberg était membre de la Chambre des Seigneurs et venait fréquemment consulter Papa.

Quoique sculpteur d'un certain talent, Papa n'était pas attiré spécialement par les manifestations artistiques à moins qu'elles ne soient de réelle valeur. Il n'allait par exemple jamais au théâtre si ce n'est obligatoirement à des galas donnés par la Cour. Pourtant il découvrit Vilano, ce merveilleux acteur du Vaudeville. Il ne manquait pas d'aller l'applaudir

chaque fois qu'un congé ou une convocation au Ministère l'appelait à Bruxelles. L'action de la pièce ne l'attirait évidemment pas, mais bien le jeu de Vilano. Le Vaudeville lui plaisait peut-être particulièrement parce que à cette époque on y pouvait fumer pendant la représentation.

Il ne lisait un ouvrage de fantaisie que si il lui avait été signalé comme particulièrement excellent. Par exemple Tartin. Ses lectures étaient plutôt dirigées vers les relations historiques, les voyages et surtout les questions scientifiques. Il se passionnait pour celles-ci et voulait toujours être au courant des nouvelles découvertes.

La philosophie l'intéressait aussi beaucoup et il avait grand plaisir à rencontrer des amis avec qui il en pouvait discuter.

Il n'avait aucune oreille et la musique était pour lui un bruit désagréable.

Très sociable quand il rencontrait des gens agréables ou intéressants, il s'ennuyait profondément dans le monde lorsque l'on ne faisait qu'échanger des propos insignifiants. A Madrid, un médecin qui lui portait de l'intérêt, l'accoste au cours d'une soirée et lui demande s'il ne souffre pas trop du foie. "Je n'ai ni mal au foie ni maladie de cet organe". - "Vous faites erreur, votre teint indique de la façon la plus nette que vous avez une maladie de foie et même assez prononcée; permettez-moi de venir vous examiner demain chez vous". Le lendemain le médecin est très étonné de trouver tout autre mine à Papa, il l'ausculte et trouve un foie en parfait état. "Qu'aviez-vous hier soir pour être aussi jaune" ? - "Je m'embêtais".

Papa s'amusait à dire: "Quand après ma retraite, je me serai établi comme paysan dans le Luxembourg..." Il était certainement le dernier auquel le métier de paysan aurait convenu. D'abord il n'aimait pas du tout la campagne; quand il était forcé de s'y promener il le faisait en gants et chapeau haut de forme.

A l'époque des vacances, Maman s'en allait avec les enfants dans quelque villa ou château meublé qu'elle louait. Nous avons été ainsi à Wernigerode dans le Harz, à Ilmenau en Thuringe, dans les Alpes viennoises, à Calpouth, Ben-Husay, Bas-Oha etc. mais Papa avait soin de ne pas nous y suivre ou de n'y faire qu'un séjour très court.

Il en faisait cependant régulièrement à Deynze, chez Madame de Denterghem, née de Grancey, et aux Amérois chez la Comtesse de Flandre. Chez toutes deux il rencontrait des invi-

tés spécialement choisis pour leur conversation intellectuelle, comme l'abbé Spé et d'autres.

Madame de Denterghem avait été dame d'honneur de la reine Marie-Henriette. Elle était d'une grande intelligence, très instruite, mais peu aimée en général. Et tout d'abord par son mari qui, sans rien dire, faisait des absences de plusieurs semaines et revenait un beau jour comme il était parti. Madame de Denterghem était très masculine, fumait de gros cigares, ne s'inquiétait nullement de sa toilette.

Un jour, aux courses, une dame charge un de ses cavaliers d'un message pour Madame de Denterghem. "Je ne la connais pas" "Vous voyez ce breack aux roues jaunes sur lequel se trouve une dame accompagnée d'un monsieur; c'est elle". Madame de Denterghem était affublée d'un grand waterproof et fumait un cigare. Le monsieur s'approche et dit: "Pardou Messieurs, pourrai-je savoir lequel de vous deux est Madame de Denterghem" ? Un coup de parapluie magistralement appliqué sur la tête le renseigne aussitôt.

La Comtesse de Flandre avait mis Papa sur un pied d'assez grande intimité pour lui permettre la plaisanterie. De Berlin elle se rendait à Magdebourg et au départ du train, Papa lui dit: "Et surtout n'oubliez pas de voir les hémisphères et le sac". De Magdebourg, la Princesse envoya à Maman un petit sac de toile rempli de pralines.

Elle prenait donc très bien la plaisanterie. En voici un autre exemple. Une feuille de salade, rétive faut-il croire, n'était pas entrée entièrement dans la bouche de la Princesse en même temps que les autres. Elle essayait avec les lèvres, de se l'introduire dans la bouche quand le Général Ter Linden dit un mot à Marie-Henriette, sa voisine, qui éclate de rire. La Comtesse de Flandre lui demande ce qu'il a dit de si amusant et le Général de répondre avec franchise: "Oh simplement: voilà la Princesse qui broute".

Mais si je continue à raconter des anecdotes au sujet de chaque personne que je rencontre au cours de mon récit je n'achèverai jamais mon sujet. Je m'arrête donc et reprends l'histoire de Papa qui forme l'objet de ce chapitre. On pourrait l'avoir oublié..

Il naquit à Mons le 7 septembre 1835 et resta toute sa vie très attaché à sa ville natale quoiqu'il n'y allât jamais. Avec ses frères il aimait employer le patois montois.

Comme enfant il était très chétif, un médecin l'avait même fait mettre dans un appareil en fer. Un autre médecin voyant cela prétendit que si on le laissait dans cet appareil

il deviendrait bossu. Il y a deux leçons à tirer de cela, d'abord que beaucoup de médecins sont des ânes, ensuite qu'un enfant chétif peut devenir un homme de très belle taille, de belle prestance et vivre jusqu'à 82 ans. Lui-même disait: "j'ai vécu si vieux parce que j'ai été chétif toute ma vie", exprimant par là qu'il avait habituellement évité de dépasser ses forces.

Ce serait à l'huile de foie de morue qu'il aurait dû le rétablissement de sa santé, ce qui lui faisait attacher grand prix à ce fortifiant et..... nous en pâtîmes tous.

Comme trait de son enfance, je ne connais que son amour pour le fromage. Il demandait un peu de pain pour achever son fromage puis un peu de fromage pour achever son pain, jusqu'à ce que sa mère jugeât que la comédie avait assez duré.

Il fit ses études aux athénées de Mons, de Bruges et d'Arlon. Jusqu'à 10 ans il fut mauvais élève, ce qui tenait probablement à son état de santé, mais, d'après un livre de géométrie que je possède, il termina brillamment sa 3e latine en 1850. Ce livre porte une couverture de cuir aux armes de la ville de Mons avec la mention en lettres d'or: "Concours général, classe de 3e, mention honorable 1850, et le nom de mon père."

Après l'achèvement de ses humanités, il se présenta, le 16 septembre 1852, à l'Université de Bruxelles. Pour ce faire il fallait se préparer à répondre sur un chapitre d'un auteur latin. Quand les examinateurs lui demandèrent quel était l'auteur et le chapitre choisis Papa répondit: "Toute la littérature latine". Cette réponse eut naturellement pour résultat de mal disposer ces messieurs du tapis vert qui lui demandèrent des commentaires sur les passages les plus obscurs. Il s'en tira à son honneur.

Le 24 août 1853, il était candidat en philosophie et lettres et, le 11 août 1857, obtenait son diplôme de docteur en droit.

Il réussit avec grande distinction l'examen diplomatique.

Ce que je sais de science personnelle c'est que lors de ma préparation à l'école militaire, en 1896, Papa me donna des leçons de géométrie analytique comme s'il venait de l'étudier; or, depuis ses classes il ne s'était plus jamais occupé de cette branche des mathématiques. Ce qu'il avait étudié, il l'avait étudié à fond et de plus il était doué d'une mémoire merveilleuse.

Madame Peterson et sa fille déjeûnaient à l'improviste chez mes parents à Berlin. Papa lui dit: "Vous n'aimerez peut-

être pas le plat belge que nous avons aujourd'hui, des carbonnades flamandes, mais votre fille Anna aura probablement appris à l'apprécier en suçant le lait de sa nourrice Rose Verbist. Madame Peterson empoigne le bras de Papa: "Comment savez-vous le nom de la nourrice d'Anna" ? "Mais Madame vous ne l'avez dit une fois il y a 45 ans; pourquoi l'aurais-je oublié" ?

C'est aussi cette mémoire qui lui permettait de parler quantité de langues vivantes comme l'anglais, l'allemand, le flamand, l'italien, l'espagnol, le turc, l'arabe etc. et d'avoir retenu beaucoup de langues anciennes: le latin, le grec, l'hébreu, l'assyrien, le phénicien et que sais-je encore. Il n'avait malheureusement pas du tout d'oreille, aussi sa prononciation laissait-elle à désirer. Il savait si bien l'arabe que c'est en cette langue qu'il écrivait les notes confidentielles qu'il voulait conserver.

Dans une gare de Berlin un brave homme manque le compatriote qui doit le recevoir, il s'adresse à un employé qui ne le comprend pas, il tend un papier mais l'écriture est en caractères indéchiffrables pour un employé de chemin de fer. On l'envoie à la police, celle-ci est aussi perplexe que le chef de gare, la police le dirige sur le ministère des Affaires étrangères, tous les interprètes sont convoqués; pour eux ce doit être un Marsien. En désespoir de cause la Wilhelmstrasse demande à Papa s'il ne voudrait pas essayer de la tirer d'embarras. Il accepte et aussitôt comprend le dialecte en usage au bord persan de la Caspienne, que parle ce malheureux.

Papa aurait voulu se consacrer uniquement à la sculpture; son père s'y opposa. Il choisit alors la carrière diplomatique mais chaque fois qu'il en avait le loisir, il se livrait à son art d'agrément. Les œuvres que je connais de lui sont:

1. buste en plâtre de mon grand-père Seisal, qui est chez mes soeurs.

2. Le buste en marbre de son père en tenue. Ce buste plus grand que nature a été taillé directement dans le marbre. Il est chez mon neveu Maurice.

3. Un buste de Madame van der Stichelen, née Rogier, qui serait chez les van der Stichelen-Rogier.

4. Un médaillon de Léopold II dans un cadre noir. Il est chez mon neveu René.

5. Un buste en plâtre de Maman. Les cheveux sont très abondants; en effet, jusqu'à la naissance de Marie-Henriette, elle avait réellement autant de cheveux.

6. Une oeuvre d'imagination en marbre représentant une dame au tronc nu. Elle est chez Léon.

7. Un médaillon de Madame de Dentterghem; Minne l'appréciait beaucoup. Il avait souvent essayé de reproduire ses traits, mais reconnaissait n'avoir jamais aussi bien réussi.

8. Un médaillon de Marie, dont Papa n'est pas parvenu à saisir la ressemblance.

9. Un petit buste d'Emile enfant.

10. Aline enfant lisant les contes de Perrault. Papa comptait faire tous ses enfants figurant les différents contes mais il n'en eut pas le temps.

11. Marie en petit chaperon rouge. Pour modeler ce groupe il avait dans son atelier un loup empaillé dont Marie-Henriette et moi avions horriblement peur. Ce groupe est resté à Lisbonne.

12. Moi en Petit-Poucet. J'en ai la réplique en plâtre. L'exemplaire en marbre fut offert au musée de Bruxelles, qui le refusa disant, avec raison, que le Petit-Poucet aurait dû être en vêtements de pauvre et non en costume de Benvenuto Cellini. Le groupe en marbre est... perdu. Est-il resté dans les caves du musée, l'avait-on remisé chez l'un ou l'autre Bruxellois, après le refus du musée ? Personne ne s'en souvient.

13. Le monument qui se trouve place Rouppe avait été commandé à un sculpteur pauvre. Il tomba malade et le bénéfice qu'il allait retirer de son oeuvre risquait de lui échapper. Papa, en secret acheva le travail pour lui.

14. Un buste de la Baronne-Comtesse de Borchgrave née Isabelle d'Oultremont.

Avant de raconter ses pérégrinations de poste en poste, je vais donner la chronologie de ses nominations.

26 mai 1855:	Nommé attaché de légation.
27 mai 1855:	Attaché au Ministère des Affaires étrangères.
6 décembre 1855:	Réussi avec grande distinction l'examen de secrétaire.
10 décembre 1855:	Nommé secrétaire de deuxième classe et attaché à la Direction du Commerce et des Consulats.

30 décembre 1856:	Envoyé à Athènes pour porter la ratification du traité.
26 décembre 1857:	Secrétaire de deuxième classe à Rome.
10 décembre 1858:	Secrétaire de première classe.
2 décembre 1859:	Secrétaire à Constantinople.
8 octobre 1860:	Secrétaire à Paris.
1er janvier 1862:	Secrétaire à St-Petersbourg.
30 septembre 1864:	Chargé d'Affaires en Suisse.
1er mai 1866:	Conseiller de légation.
1er septembre 1867:	Ministre Résident à Constantinople et Athènes.
31 mai 1869:	Ministre Résident près des Cours de Bavière, Wurtemberg, Bade et Hesse grand ducal.
6 juin 1872:	Rappelé.
18 octobre 1872:	Ministre plénipotentiaire à Madrid aux appointements de 30.000 Fr.
8 décembre 1873:	Confirmé dans ses fonctions techniques à Paris.
6 décembre 1876:	En disponibilité sans traitement.
22 octobre 1878:	Démission de ses fonctions à l'Association Africaine.
10 mars 1879:	Ministre au Mexique.
2 janvier 1881:	Ministre à Lisbonne.
25 avril 1888:	Ministre à Berlin.
6 mai 1907:	Ministre d'Etat.
21 mai 1912:	Déchargé de ses fonctions de Ministre à Berlin et admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite.

Ministère des Affaires étrangères (du 26 mai 1855 au 26 décembre 1857).

Avant d'être envoyé à l'étranger, Papa fit un stage de deux ans au Ministère des Affaires étrangères. C'est à cette époque que se place l'épisode suivant.

La société bruxelloise élégante se réunissait jadis par les beaux soirs d'été dans une enclave du Parc toute proche du théâtre. On y jouait de la musique, mais je ne crois pas que ce soit cela qui attirait mon père au Waux-Hall. Il s'y promenait avec le secrétaire général du département qui lui disait l'ennui causé au gouvernement par une campagne de presse. Papa rentra chez lui, écrivit aussitôt un article qu'il porta séance tenante au directeur du journal soutenant le gouvernement. Il était si pertinent que la campagne cessa net. Papa m'a dit que c'est à cet article qu'il devait d'avoir été remarqué et poussé rapidement dans la carrière.

C'est aussi à ce moment, je pense, que se fit son voyage de Bruxelles à Vienne pour assister à un bal. Après trois jours de chemin de fer, il arriva juste à temps pour y participer et aussitôt les dernières chandelles éteintes il reprit la route de Bruxelles. Quand on pense à l'inconfort des voyages à cette époque, on soupçonne que ce bal devait avoir pour lui un bien grand attrait.

Comme jeune homme, du reste, Papa avait aussi un peu du caractère bohème de ses frères. Souvent il oubliait de dîner et pour y parer avait toujours dans son armoire un pâté et des biscuits. Autre trait de bohème: en 1859, il joua d'affilée 56 rubbers de whist; ses partenaires et lui étaient restés plus de 24 heures à la table de jeu.

Pendant que Papa était au Ministère il fut envoyé à Athènes pour y porter la ratification d'un traité. La lettre du Ministre des Affaires étrangères au Ministre à Athènes, marque qu'il n'allait pas en courrier mais en mission spéciale. Elle recommande que le séjour lui soit rendu agréable afin qu'il en ramène un excellent souvenir.

Rome (du 12 décembre 1857 au 2 décembre 1858).

Tout ce que je sais c'est que Papa employa intelligemment ce séjour pour visiter méthodiquement la ville éternelle.

Constantinople-premier séjour du 2 décembre 1858 au 8 octobre 1860.

Après Rome, Papa fut envoyé à Constantinople. Ce poste fut des plus intéressants car le duc de Brabant, futur

Léopold II, se l'adjoignit pendant le voyage qu'il fit en Turquie. Ils parcoururent ensemble l'intérieur du pays et virent quantité de choses instructives. C'est par son intermédiaire que le duc de Brabant acheta de beaux tapis, des meubles, des curiosités, etc. Les marchands du bazar le considéraient comme un nabab. Quand il revint quelques années plus tard en qualité de ministre, ils furent fort dépités de ne plus lui voir une bourse aussi bien garnie. Cette présence auprès du duc était fort fatigante car en remerciant Papa, le soir, le prince lui donnait rendez-vous pour le lendemain de bonne heure et en même temps demandait de lui fournir un rapport sur tel ou tel point observé dans la journée. Les nuits étaient donc, à peu près toutes, blanches.

Papa reçut l'autorisation de travailler dans la bibliothèque du Sultan et même d'emporter les livres chez lui. Les études qu'il put y faire étaient des plus intéressantes. Entre autres il eut l'occasion d'y lire des livres sur la sorcellerie qui, disait-il, faisaient dresser les cheveux sur la tête, mais il dut promettre de n'en pas parler.

A Constantinople, il se lia de grande amitié avec le ministre des Affaires étrangères Kalil bey et ils restèrent en relations après que Papa eut quitté le Bosphore. De son séjour là-bas, il garde une très grande estime pour les Turcs louant leur honnêteté, leur bravoure, leur hospitalité.

Je ne crois pas cependant qu'il fut émerveillé par la science et la perspicacité des employés du Ministère des Affaires étrangères. Il racontait qu'un ministre de Belgique cherchait à obtenir une chose de la Sublime Porte mais ne recevait jamais que des réponses dilatoires. Pendant un congé du ministre, le chargé d'affaires fait encore une tentative et reçoit une réponse catégoriquement négative. Il télégraphie alors en clair au consul au Pirée: Enjoignez à l'amiral de la flotte belge d'attendre mes ordres avant de quitter le port. Pas une heure après, un délégué du Ministère des Affaires étrangères était chez lui et s'excusait de ce que par suite d'un malentendu il ne lui avait pas été donné satisfaction et que c'était au contraire avec le plus grand plaisir que la Turquie accordait à la Belgique ce qu'elle demandait. Comme quoi une flotte qui existait seulement dans le cerveau d'un jeune secrétaire pouvait avoir une influence décisive.

Paris du 8 octobre 1860 au 1er janvier 1862.

Ce n'est que par les lettres de nomination et l'inscription dans le livre de raison de mon grand-père Léonard que j'ai appris que Papa avait été secrétaire à Paris. Je n'en avais jamais entendu parler, pas plus que mes frères et sœurs. N'aurait-il pas rejoint ce poste ?

St-Petersbourg du 1er janvier 1862 au 30 septembre 1864.

De Paris, Papa fut envoyé à St-Petersbourg. Pendant un congé, il se maria à Bruxelles et je raconterai cela avant de parler de la Russie. Il obtint l'autorisation de porter le titre de baron du vivant de son père, le 4 avril 1863.

Mariage de mes parents - 5 mai 1863.

C'est au bal de la Cour que mon père se déclara et, dans la voiture qui les ramenait chez elles, Maman dit à sa sœur Lili: "Figure-toi ce qui m'est arrivé pendant que je dansais avec Jules Greindl". - "Quoi ? Tu as perdu ton pantalon" ?

Ma tante Mathilde, demi-sœur de Maman et de 18 ans plus âgée qu'elle servait de chaperon dans le monde à Maman et à tante Lili; elle jouait naturellement aussi ce rôle pendant les fiançailles. Comme la représentation du diable lui était aussi odieuse que la vue d'une souris ou d'une araignée à d'autres, pour éloigner le chaperon Papa tout en causant s'amusait à griffonner des diables sur des bouts de papier. Mon frère Léon possède une partie de ceux qui ont été conservés et j'en détiens l'autre.

La légation du Portugal était située 75, rue du Luxembourg, au coin de la place du même nom, bordée d'arbres à cette époque. Des gamins se perchaient dans les arbres pour voir les fiancés jouer au tric-trac. La partie finie, ils se lèvent et se séparent. L'un des gamins de dire aux autres: "Voilà maintenant qu'ils sont fâchés ensemble".

Le mariage eut lieu à l'hôtel de ville de Bruxelles, le 5 mai 1863 et à la nonciature. Le nonce était le Comte Ledochowski. Les témoins étaient, pour papa, Auguste Greindl et Gustave Greindl officier aux Guides, et pour maman, le baron Adolphe, Pierre, Aloïs de Vrière, ancien ministre des Affaires étrangères, ministre d'Etat et le Baron Joseph, Louis, Henri, Alfred Gericke d'Herwynen, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S.M. le Roi des Pays-Bas.

Ils partirent en voyage de noces pour Ems continuant ensuite vers Pétersbourg.

Saint-Petersbourg du 1er janvier 1862 au 30 septembre 1864.

Papa rejoignit donc son poste avec sa jeune femme. Tante Aurore mit à la disposition de mes parents le petit palais Demidoff, demeure très luxueuse où le service ne devait pas être à la hauteur de la splendeur de l'habitation. Le domestique ne demandait à avoir congé que deux jours par mois. Le pre-

mier jour il se saoulait à fond et le lendemain il cuvait sa boisson. Le surlendemain seulement il était de nouveau apte à travailler.

M. de Jonghe, qui avait épousé une Goethals, était le chef de mission.

Mes parents profitèrent de ce séjour dans le Nord pour faire un voyage en Finlande et séjournèrent huit jours chez leurs parents à Helsingfors.

A Pétersbourg, mes parents se lièrent avec la Baronne Truchsess, femme du secrétaire de Bavière. C'est cette Baronne Truchsess qui a élevé Gloria et que Maman avait été retrouver dans le Salzkammergut en 1902. Maurice vint l'y rejoindre et fit ainsi la connaissance de Gloria.

Ils s'y lièrent aussi avec les Redern, de la légation de Prusse. J'ai encore connu ces Redern au début de notre séjour à Berlin; ils occupaient un magnifique palais au coin des Linden et du Pariserplatz. Il fut vendu pour un million de marks, somme fabuleuse pour l'époque, démolit et remplacé par l'hôtel Adlon. Le fils Redern très dépensier avait été mis sous conseil judiciaire pour l'empêcher de dilapider le beau majorat; il avait épousé une charmante femme que l'on surnommait Weihsy. En 1889 ou 1890, les Redern mirent leur château de Lancke à la disposition de mes parents et nous y avons passé d'agréables vacances. Lancke est à une trentaine de kilomètres de Berlin et desservi par les stations de Bernau et Biesenthal de la ligne Berlin-Stettin. Je cite cela pour la particularité des gares situées toutes deux fort loin du village. Quand le chemin de fer fut construit, Bernau et Biesenthal ne voulurent pas de cette innovation, aussi demandèrent-ils un prix extravagant pour les terrains nécessaires à l'assiette de la voie; on fit faire alors une grande courbe au tracé pour éviter les deux villages.

Le seul fils des Redern a été tué au cours de la guerre 1914-1918, sans postérité. Le majorat passa au mari de la fille aînée.

C'est aussi à Saint-Pétersbourg que mes parents se lièrent avec M. de Vind de la légation du Danemark. Je l'ai connu comme ministre à Berlin. C'était un homme fort et lent dans lequel il était difficile de retrouver le compagnon de Maman sur les montagnes russes.

A Berlin, M. de Vind venait souvent parler politique avec Papa mais sa conversation avait toute la lenteur scandinave; elle était si peu vive qu'un jour, Maman entrant dans le bureau de Papa, les trouva tous les deux ronflant à qui mieux-mieux.

M. de Vind demeurait Alsenstrasse par où devait passer le cortège funèbre du maréchal Moltke; il était naturellement de la suite mais avait invité Maman, Madame Schmidhals et leurs enfants à occuper les fenêtres de son appartement. Les murs étaient garnis de tableaux serrés les uns contre les autres; au milieu d'eux il y avait une tringle à laquelle était accroché un rideau vert. Madame Schmidhals voulait absolument écarter le rideau pour voir le tableau qu'il dissimulait. Maman lui fait observer que ce serait indiscret, elle hésite mais la curiosité l'emporte sur la délicatesse, elle écarte le rideau et découvre... la bouche de chaleur.

Un de ses congés en Danemark s'était prolongé à cause d'une maladie que M. de Vind avait contractée et M. de Kastenskjold avait été chargé d'affaires pendant longtemps. A son retour, M. de Vind demande à son secrétaire quelles sont les difficultés qu'il a éprouvées et est tout stupéfait d'apprendre que tout s'est bien arrangé. M. de Vind va à la chancellerie, ouvre différents casiers et ne trouve aucun litige, mais il aperçoit tout à coup un casier beaucoup plus grand que les autres sur lequel Kastenskjold avait écrit en belle ronde: "Affaires que le temps arrangera tout seul". M. de Vind trouve tout d'abord le procédé inqualifiable, ouvre le casier, parcourt les dossiers et doit finir par reconnaître qu'en effet le temps avait été le meilleur des diplomates (1).

Kastenskjold est mort comme ministre à Londres, poste pour lequel son flegme le désignait spécialement. Au cours d'une promenade aux environs de la capitale, il fut piqué à la tête par une guêpe et cette morsure fut mortelle. C'était un excellent ami que toute la famille aimait beaucoup.

Mais ces digressions sur les personnes connues à Pétersbourg me font dévier du récit de la vie de Papa; revenons-y.

Berne du 30 septembre 1864 au..... ?

Après deux ans de séjour à Pétersbourg, Papa fut nommé à Berne comme chargé d'affaires, chef de mission. Il avait 29 ans et quelques jours. Le secrétaire était le baron de Borchgrave, plus âgé que lui. Ce Borchgrave est le père de Jeanne de Penaranda et de l'ambassadeur actuel.

Mes parents habitèrent deux maisons différentes à Berne, dont l'Alpenegg. Ils y eurent deux enfants, Aline et Maurice.

(1) A ce qu'il paraît, je fais erreur. C'est à tort que j'attribue à MM. Vind et Kastenskjold cette histoire arrivée à des diplomates espagnols. Elle est cependant si bien appropriée au caractère de notre ami philosophe et pince-sans-rire que je lui en fais cadeau.

Je ne sais rien d'autre de ce séjour à part une anecdote. Maman avait demandé à une dame où elle demeurerait et celle-ci avait répondu: "Au diable vert". Quelques jours plus tard Maman prend un fiacre et dit au cocher de la conduire "Au diable vert".

Ministère des Affaires étrangères du..... au 1er septembre 1867.

Après son séjour à Berne, Papa fut appelé au Ministère pour prendre la direction du commerce. Il habita rue du Parnasse où naquit Léon.

Il y reçut, un jour, une demande de concession mal rédigée, émaillée de fautes d'orthographe et d'une mauvaise écriture. Ayant commencé à lire le mémoire, il conclut rapidement que chose ainsi présentée n'était pas sérieuse et la classe aux archives. A peu de temps de là, une autre personne demanda la même chose par une requête très bien faite. Papa accorda la demande du second et ne sut qu'il s'agissait de la même affaire que par la réclamation du premier postulant. Il était trop tard pour redresser les choses et Papa se repentait toujours de l'injustice faite involontairement.

Est-ce à la suite de cet incident qu'il décida de changer d'écriture ? C'est possible, dans tous les cas je sais que ne trouvant pas son écriture assez lisible, il s'appliqua à la transformer complètement.

Deuxième séjour à Constantinople du 1er septembre 1867 au 31 mai 1869.

Après avoir été directeur du commerce à Bruxelles, Papa fut nommé ministre résident à Constantinople et Athènes. C'était la deuxième fois qu'il se rendait en Turquie. Il y précéda sa famille. Maman s'y rendit avec ses trois enfants et ce fut mon oncle Charles Greindl qui l'accompagna.

Serait-ce à ces séjours au Bosphore que Papa devait de fumer comme un Turc ? En dehors des heures de repas il avait toujours un gros cigare aux lèvres. Il en allumait un au saut du lit et le dernier au moment de se coucher.

Président je ne sais quelle commission, il ouvrit la séance comme suit: "Messieurs, pour que nous fassions de la besogne utile, je propose dès l'abord une motion. Je mets aux voix que nous soyons autorisés à fumer pendant les séances et pour que les cigares soient assez forts, j'en ai apporté une caisse que je dépose sur le bureau".

Après une bronchite à Berlin, il avait continué à ne pas fumer. Au bout de quelques jours, il se sentait déprimé, sans mémoire, pour tout dire, "patraque". Il fait venir son médecin qui l'examine sur toutes les coutures sans rien trouver, mais s'aperçoit qu'il ne fume pas. "C'est la première fois que je vous vois sans cigare". - "Oui, j'essaie de ne plus fumer". "Excellence, allumez vite un cigare, c'est là que réside la cause de tout le mal, vous êtes intoxiqué depuis trop d'années pour vous permettre de supprimer ainsi votre poison".

Faisant le voyage de Cologne à Berlin, qui durait alors 10 heures, il s'aperçut peu après le départ qu'il n'avait pas d'allumettes à Berlin il fumait toujours ayant allumé un cigare à l'autre. Ce n'est pas comme mon beau-frère Roboredo qui fumait un cigare et deux boîtes d'allumettes.

Constantinople fut fatal à Maman. Kalil bey, le ministre des Affaires étrangères lui offrit un dîner à la turque et parmi les plats il y en avait un terriblement épicé. Pour ne pas froisser son hôte, elle acheva la portion qui était sur son assiette mais eut la gorge véritablement brûlée. Il en résulta un tel rétrécissement que seuls les liquides pouvaient passer. Jamais il n'y eut d'amélioration à cet état, malgré une intervention chirurgicale par le docteur Bayer, en 1882. Elle fut aussi assez souffrante en attendant Emilie, ce qui fait que Maman ne put pas du tout jouir de son séjour en Orient.

Elle fut cependant invitée dans un harem où l'on pleurait un deuil. Les cuillères à confiture portaient, à cette occasion, de petits nœuds de crêpe.

Les appointements de ministre à Constantinople étaient manifestement insuffisants et Papa le fit observer au ministère. La valise diplomatique lui apporta, un certain temps après, la nouvelle d'une augmentation et la valise suivante sa nomination à Munich. Le ministre avait trouvé le moyen de donner raison à une réclamation justifiée et cependant d'en éluder l'exécution.

Les diplomates étaient très mal payés à cette époque. Papa dut toujours puiser dans son capital pour vivre et élever ses nombreux enfants. Dieu sait cependant s'il était modeste de goûts.

En ce temps là, il n'y avait pas de chemin de fer dans les Balkans et mes parents revinrent en visitant Corfou ainsi que Venise. On dit que le mal de mer est chose d'imagination; Emilie qui n'avait cependant que cinq mois faillit en mourir au cours de cette traversée.

Munich du 31 mai 1869 au 6 juin 1872.

Le poste de Munich leur a beaucoup plu. Le séjour en fut cependant assombri par la mort, à l'âge de 2 ou 3 mois, de mon petit frère René, et par la guerre de 1870.

Ministère - Troisième séjour.

Après la guerre, Papa fut de nouveau appelé au ministère à la direction du commerce, poste qu'il avait déjà occupé entre ses postes de Berne et de Constantinople. Comme il croyait que ces fonctions seraient de courte durée, il vint seul à Bruxelles, Maman restant à Munich avec les enfants. Elle profita de cette séparation forcée pour faire visite à tante Aurore Karamzine en Finlande, se faisant accompagner par sa sœur Lili et ses deux aînés. J'ignore où séjournèrent pendant ce temps Léon et Emilie.

Mais comme tout ce qui est provisoire, cette absence de Munich se prolongea pour Papa qui dut se rendre à Paris pour y élaborer le traité de commerce franco-belge. Il resta plus d'un an à Paris et y fit venir sa famille. Ils louèrent un appartement meublé avenue Joséphine, 53 ou 55 (actuellement avenue Marceau) où naquit Marie.

Mon grand-père Seisal était alors ministre de Portugal à Paris. C'est pendant ce séjour de mes parents à Paris que mon grand-père Seisal mourut à Lisbonne où il est enterré.

Madrid du 18 octobre 1872 au 6 décembre 1876.

Le traité de commerce étant conalu, Papa fut nommé à Madrid. La guerre carliste ensanglantait l'Espagne aussi Papa partit-il seul tandis que Maman et les enfants allaient passer l'été à Spa d'abord, à Forest, chez tante Elisa Bénard, ensuite. Léon dit que toute la famille partit ensemble pour Madrid via Southampton-Lisbonne. S'il en est ainsi Papa sera venu chercher les siens.

Quand la famille put se réunir, elle habita successivement deux appartements à Madrid, le premier je ne sais où, le second 3, Calle de la Biblioteca. Ils passèrent le premier été à La Granja, le second à Cintra. C'est pendant le séjour à Cintra que mon oncle Pedro Seisal se maria à Carolina Pereira, sa future marraine. C'est aussi à cette époque que mourut à Bruxelles, mon grand-père Léonard Graindl.

A Madrid Maman se lia aux demoiselles d'Ayllon et tout spécialement avec Louise; Bernardine épousa le Comte Benomar et nous la retrouverons comme ministresse à Berlin, en 1888. Toutes deux restèrent fidèles amies tant que Dieu leur prêta vie.

C'est aussi de ce séjour que date l'amitié avec le Prince Radolin.

De ce séjour à Madrid, je sais très peu de chose. Il n'y a que deux anecdotes qui subsistent.

La première a jusqu'à sa mort poursuivi maman. Elle avait dit: "J'ai vu ce matin une puce qui sans aucune exagération, était aussi grosse qu'une mule".

L'autre est arrivée à Papa. Il avait eu recours aux services d'un garde chasse et il voulut lui donner un pourboire. Celui-ci s'indigne et dit: "Comment osez-vous offrir un pourboire à un caballero comme moi"? En même temps qu'il faisait un noble geste de protestation, il détournait la tête et tendait la main ouverte pour que mon père y dépose la monnaie.

La société madrilène est généralement très froide envers les étrangers, mais elle fit une exception pour mes parents qui étaient reçus dans les milieux les plus fermés. Ils avaient eu l'art de conformer leur vie à celle des habitants du pays; ainsi ils acceptaient parfaitement que l'on vint chez eux à minuit pour commencer à jouer des parties de treccillo et ne montraient pas à cette heure là, l'envie qu'ils avaient de rejoindre leurs lits.

Cette position privilégiée qu'occupaient mes parents est attestée par l'octroi à Maman du grand cordon de l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Ligue anti-esclavagiste et association africaine du 6 décembre 1876 au 22 octobre 1878.

Le Roi appela alors Papa à Bruxelles pour être secrétaire de la ligue anti-esclavagiste. Il hésitait à accepter et de la correspondance à ce sujet il apparaît combien le Roi tenait à l'avoir comme collaborateur.

Mes parents s'établirent 7, rue du Luxembourg où, au rez-de-chaussée, se trouvait le bureau de la ligue. La maison mise gratuitement à leur disposition fut garnie par le garde-meubles du palais. Quand Papa reprit un poste dans la carrière, les meubles lui furent laissés et ils émigrèrent avec Maman rue Caroly, dans la maison juste en face de la rue de Fleurus, c'est là que naquit Marie-Henriette. Ces meubles forment le fond du mobilier que nous avons toujours connu. Maman ne voulut cependant pas d'un certain mobilier Empire que le garde-meubles reprit, mais elle conserva le très joli lustre en bronze doré. A juger par cette unique pièce, ce mobilier devait être très beau, mais à cette époque l'Empire n'était pas apprécié. C'est dans cette

maison que vinrent souvent Stanley, Crespel, Maes et bien d'autres pionniers. C'est aussi là que je suis né.

A ce propos, une anecdote. Le 10 juin 1878, le Roi, Stanley et mon père travaillaient au Palais et comme la tâche n'était pas terminée à l'heure du dîner, le Roi retint à sa table ses deux collaborateurs. Pendant le dîner Stanley dit à Papa de boire à sa santé à l'occasion de son anniversaire de naissance. "C'est aussi le jour de naissance d'un de mes fils" dit Papa. - "Ah ! quel âge a-t-il ?" - "Deux heures". C'est ce jour là que Stanley proposa la création d'un tramway à vapeur allant des cataractes inférieures à celles de N'famo. Le chemin de fer du Congo est donc né le même jour que moi.

Le travail était exténuant, le Roi faisant étudier quantité de questions, donnant de longues audiences pendant la journée et demandant pour le lendemain matin, à la première heure, un rapport sur tout ce qui avait été discuté. Les nuits se passaient donc à mettre de l'ordre et à étudier ce qui avait été touché pendant le jour.

Mais revenons en arrière. Quand Stanley eut traversé le continent noir d'Est en Ouest, il partit de l'embouchure du Congo vers Zanzibar, doublant le Cap, pour rapatrier ses hommes. De Zanzibar il se rendit à Marseille. Le Roi dépêche Papa et le général américain Sanford qui fut Ministre des Etats-Unis à Bruxelles de 1867 à 1870 pour engager Stanley à se mettre au service de l'association internationale.

A l'hôtel où ils attendaient l'arrivée du bateau Papa remarqua la présence d'un Anglais qu'il supposa tout de suite chargé par son gouvernement de faire des propositions à Stanley. Devant les offres modestes que le Roi pouvait faire, il n'était pas douteux pour Papa que la cavalerie de Saint-Georges l'emporterait.

Ce qui suit, je suis tout à fait sûr de l'avoir entendu dire. Est-ce par un autre, je ne le sais plus. Je n'en ai trouvé confirmation nulle part. Je donne donc cette version comme étant celle que je connais, mais sans pouvoir l'étayer par des preuves. Il fallait donc parler à Stanley avant le personnage Anglais. Papa prit une barque de pêche non pontée et se fit conduire au paquebot. Quand le bateau accosta, la première personne qui passa la passerelle était l'Anglais en question.

Stanley n'accepta pas d'emblée les propositions du Roi; il voulait négocier d'abord avec l'Angleterre, mais comme il avait d'autres offres en poche, il pouvait se montrer plus difficile auprès du gouvernement de Londres. Les négociations n'abouti-

rent pas à Londres et Stanley reprit les conversations commencées à Marseille.

Sur ce bateau non ponté, par temps de pluie, Papa prit froid. Pendant le voyage de retour et devant travailler immédiatement à son rapport au Roi, il ne put pas soigner la bronchite qui s'était greffée sur ce refroidissement et c'est de là que vint l'asthme dont il souffrit jusqu'à son dernier jour.

Papa considérait Stanley comme un honnête homme, à la parole duquel on pouvait se fier, mais comme un entêté et un rustre sans la moindre éducation. Un seul trait suffit pour être édifié: Stanley, revenant d'Angleterre, débarque à Ostende et le Roi le fait recevoir par un major de l'armée. Stanley lui tend un pourboire. Comme il voit l'air ahuri de cet officier supérieur: "Acceptez, acceptez, toute peine mérite salaire".

Papa a toujours eu pour principe de ne pas parler de son activité officielle, aussi ne sait-on pas grand chose des services qu'il rendit à la ligue anti-esclavagiste. Par exemple de toute la correspondance avec Stanford, le ministre d'Amérique, qui eut une si grande influence sur la reconnaissance de l'Etat Indépendant, je n'ai su le premier mot qu'en lisant ce que la revue "Congo" publia dans son numéro de février 1931.

Je sais cependant que c'est Papa qui a engagé Crespel et Maes et a organisé l'expédition avec eux. Leur mort prématurée lui fut très sensible et il s'en considérait en quelque sorte comme responsable.

Je sais aussi que dès le début il lutta avec énergie pour que le chemin de fer Boma-Léopoldville fut fait à voie normale. Il n'eut pas gain de cause. La voie étroite créa les nombreux engorgements restés célèbres et finalement on dut reconnaître qu'il avait raison.

Le Roi désira faire une chose à laquelle Papa ne voulut pas se prêter et il demanda à reprendre un poste diplomatique. Papa n'a jamais voulu dire quelle était cette cause de mécontentement; il était trop respectueux de la dignité royale pour cela. Je l'ai découverte en lisant la correspondance de Papa avec van Praet, Lambermont et Paul Devaux. Qu'il me suffise de dire que tous trois donnaient sans ambage tort à Sa Majesté et, comme Papa, je n'en dirai pas plus long.

Tout en reconnaissant le génie de Léopold II, en admirant son activité et en se dévouant pour lui parce qu'il était le Roi, Papa a toujours déploré que Sa Majesté ne se conduise pas assez en roi et beaucoup trop en financier, même en commerçant.

Mexique 10 mars 1879 au 2 janvier 1881.

Le Roi était mécontent de ce que Papa lui avait résisté et voulait l'en punir en lui faisant quitter la diplomatie. A cet effet, il lui offrit le poste du Mexique qui n'avait plus de titulaire depuis l'assassinat de Maximilien. Il se disait que, fatigué comme il l'était par deux années de travail d'esclave à l'association anti-esclavagiste et ayant occupé déjà des postes beaucoup plus importants, il refuserait Mexico et serait alors considéré comme démissionnaire. Le poste lui fut même offert sans stipuler les appointements qui y seraient attachés et qui seraient fixés ultérieurement. Papa ne pouvait pas s'offrir le luxe de quitter la carrière surtout après qu'il avait mangé une grosse part de sa fortune en servant le pays et il accepta.

La reine Marie-Henriette se montra extrêmement bonne à cette occasion. Comme Maman était très malade et attendait sa soeur Marie-Henriette, elle s'enquit continuellement de sa santé par l'entremise de la Comtesse de Grûne, offrit d'être marraine de l'enfant à naître et insista à diverses reprises auprès du ministre des Affaires étrangères pour que Papa soit de nouveau titulaire d'un poste en Europe. Son insistance réussit et, au début de 1881, Papa était nommé à Lisbonne.

Papa, se rendant au Mexique, voyageait avec son secrétaire le Comte Adolphe du Chastel qui fut plus tard son conseiller à Berlin. Aux Antilles, il y eut une collision avec un autre bateau et, ne sachant pas lequel des deux coulerait, Papa se précipite dans la cabine de du Chastel. "Montez vite sur le pont, nous coulons". "Laissez-moi tranquille, je suis si malade". Il fallut que papa le prenne à bras le corps pour le sauver malgré lui.

Papa parlait souvent avec admiration de la poigne du président Diaz. Le Mexique était infesté de brigands qui rendaient tout commerce impossible de ville à ville; pour être épargnés par eux, les gros fermiers les cachaient quand les gendarmes les poursuivaient; ils leur achetaient le produit des pillages et des vols. La gendarmerie composée principalement d'anciens brigands était impuissante ou laissait faire. Diaz fit savoir que le fermier le plus proche de l'endroit où le crime aurait été commis serait pendu si les coupables n'étaient pas pris. Quelques propriétaires pendus changèrent bientôt la mentalité des autres; ils ne cachèrent plus les brigands et promirent des primes aux gendarmes pour les découvrir. En peu de temps le pays en était débarrassé.

L'expression être "kikapou", restée en usage dans la famille, vient du Mexique. En face de la maison qu'habitait Papa, une

vieille indienne de ce nom vendait les fruits de la saison; sa tignasse semblait n'avoir jamais vu le peigne depuis le jour de sa naissance et lorsque, comme "enfants", nous étions mal coiffés, Papa nous appelait "kikapou".

Lisbonne du 2 janvier 1881 au 25 avril 1888.

En janvier 1881, Papa fut donc nommé à Lisbonne. C'était un poste inférieur à celui de Madrid qu'il avait occupé neuf ans plus tôt, mais enfin c'était en Europe et déjà appréciable, alors que la vengeance du Roi n'était pas encore complètement satisfaite.

Mes frères furent mis en pension à Melle, mes soeurs Aline et Emilie à Jette, tandis que Maman, Marie, Marie-Henriette et moi fîmes route par fer jusqu'à Bordeaux et de là par mer jusqu'à Lisbonne. Les Pyrénées n'étaient en effet pas encore traversées par une voie de chemin de fer à cette époque. Le bateau à vapeur n'accostant pas, nous descendîmes dans les allèges chargées à ras et j'y avais grand'peur. Papa demanda à Maman de me calmer; "Comment veux-tu que je lui donne confiance, j'ai aussi peur que lui" ?

Notre maison était située 33, rue do Sacramento da Lapa; elle était vaste, précédée d'une cour d'honneur où plusieurs voitures pouvaient évoluer et avait un grand jardin. Après six ans de séjour dans cette maison, mes parents la quittèrent pour une cause que j'ignore et s'installèrent aux environs de Lisbonne, à Luz, dans une très grande maison appartenant aux Mesamedes. Elle était construite en U autour d'une très grande cour. Le corps de logis principal reposait sur une colonnade assez large pour qu'une voiture puisse y circuler. Un large porche traversait tout le centre de la maison et conduisait au jardin. De ce côté deux terrasses avec escaliers doubles donnaient accès aux chambres du premier étage. Toute cette façade était couverte de Maréchal-Niel: c'était superbe.

Le jardin n'était pas spécialement soigné et se terminait par des vignobles.

Mon beau-frère Conny de Roboredo, qui vivait avec nous, avait voulu faire une grande exploitation avicole. Il avait à cet effet, engagé deux hommes, acheté charette et cheval qui devaient conduire les oeufs au marché de Lisbonne, mais les poules refusèrent de pondre; elles ne fournissaient même pas la quantité d'oeufs nécessaire au ménage. Après notre départ, l'école militaire s'installa dans cet immeuble, c'est dire combien il était vaste.

Papa ne s'est pas plu à Lisbonne: il était désœuvré; les relations entre le Portugal et la Belgique étaient de si peu

d'importance que le secrétaire de la légation ne venait qu'une fois par semaine à Luz. Les seules affaires à traiter concernaient le Congo; c'est précisément à cette époque que le Portugal faisait valoir ses droits sur l'embouchure du fleuve. Le roi Léopold II écrivait beaucoup à Papa à ce sujet et je le vois encore cherchant à déchiffrer l'écriture peu lisible du souverain.

Les loisirs que lui laissait la politique furent employés à faire beaucoup de sculpture, c'est alors que furent exécutées entre autres le Petit Chaperon rouge (Marie) et le Petit Poucet (moi).

En 1884, la Belgique décida de renouer les relations avec le Vatican et le poste fut offert à Papa. Le gouvernement, par crainte de l'opposition libérale, n'osa pas proposer d'autres appointements que ceux de l'époque où les relations furent rompues. Ils étaient inférieurs à ceux de Rome-Quirinal, déjà insuffisants, quoique les frais de représentation auprès du Saint-Siège fussent beaucoup plus élevés. Cette question pécuniaire mettait le ministre auprès du Pape en infériorité par rapport à celui accrédité auprès du Roi. D'autre part des légations de première classe allaient être vacantes les titulaires atteignant la limite d'âge et Papa était en droit de les postuler étant le plus ancien. De plus, il trouvait inconvenant d'envoyer à Sa Sainteté un ministre qu'on lui retirerait très prochainement. Après une longue polémique avec le ministère Papa refusa.

En 1876, Papa avait fait avec tante Aurore Karamzine un voyage à Séville et Grenade qui lui avait plu énormément. Il aurait voulu le refaire de Lisbonne avec son ami Valera, ministre d'Espagne, mais jamais ils n'eurent le temps de mettre leur projet à exécution. Papa dessina alors les épisodes du voyage qu'ils projetaient de faire et envoya les dessins à son ami. Les esquisses de ces dessins sont chez mon frère Léon. On y voit par exemple les deux amis dans leurs lits d'auberge discutant philosophie; ailleurs ils font une partie de treccillo avec le curé du village, plus loin ils sont attaqués par des brigands. Ceux-ci défoncent les valises et sont tout dépités de ne trouver que des décorations.

Pour Maman le séjour était plus agréable: elle retrouvait son frère Pedro et ses deux soeurs Mathilde et Lili.

L'ordre et la probité sont des qualités que Papa affectionnait et qu'il était loin de trouver en Portugal. C'est probablement une des causes qui l'empêchèrent d'aimer cette résidence.

Quand on demandait quoique ce soit à un Portugais, il répondait invariablement: "Amanha" (Demain) et y mettait le paille-

tifi: "Si Deus quiser" (si Dieu le veut) mais le Bon Dieu ne voulait jamais.

Ce laisser-aller coûta la vie à Don Fernando de Saxe-Cobourg, veuf de la reine Maria da Gloria et époux de Edla, une danseuse allemande. Marie-Henriette et moi rencontrions souvent ce vieillard quand nous allions jouer au jardin de Necessidades; il nous disait toujours très gentiment bonjour et nous étions très flattés de la caresse qui terminait l'entretien. Je disais donc que c'est au laisser-aller qu'il doit sa mort. Il était à l'opéra et pendant l'entr'acte il s'appuya contre la rampe de l'escalier conduisant au foyer. La rampe était vermoulue, Don Fernando tomba à l'étage en dessous et se fendit le crâne.

Chacun était persuadé qu'il était mort et le baron de Schmithals, ministre d'Allemagne annonça télégraphiquement le décès à son gouvernement. Le lendemain matin, il apprend que Don Fernando vit toujours, il va aux nouvelles au Palais et s'y trouvait dans une agitation fébrile: "les condoléances de Berlin vont arriver avant la mort; Bismarck va certainement me mettre à la porte de la carrière. Vraiment c'est honteux qu'un vieillard survive à pareille chute. Ce n'est vraiment pas de chance, pour une fois que j'ai l'occasion d'envoyer une nouvelle avant les agences". Enfin on vint annoncer le décès du Prince et la figure de Schmithals s'épanouit, une demi-heure après arrivaient bonnes premières les condoléances de Berlin.

Il y avait défilé des troupes à l'occasion de la fête du Roi. Don Luis était sur une estrade entouré de tous les hauts fonctionnaires et du corps diplomatique, impatient de voir arriver les troupes, il envoie un aide de camp, puis un second, les estafettes se multipliaient et le Roi était tout gêné de ce retard à cause du corps diplomatique. Toujours pas de troupes. Enfin après deux heures d'attente apparaît un premier groupe, puis plus rien pendant un quart d'heure; la suite ne valut pas mieux. Et quel défilé. J'étais un petit garçon de 7 ou 8 ans et déjà mon atavisme militaire fut profondément choqué du manque de discipline: les fusils étaient portés n'importe comment, les rangs si mal observés que l'on aurait plutôt cru au passage d'une bande de grévistes qu'au défilé d'une troupe.

Autre exemple de desleixo (désordre). La rue la plus commerçante de mon temps s'appelait rua Garrett mais était surnommée le Chiado (grincement). Ce sobriquet provenait de ce qu'il y avait jadis dans cette rue un couvent où à Midi la soupe était distribuée aux pauvres. Quand la grille s'ouvrait pour la distribution, elle grinçait fortement. Les moines pensèrent certainement qu'une goutte d'huile permettrait une ouverture plus

Raoul de Vrière fut aussi attaché à la légation de Lisbonne, mais lui ne continua pas; je crois du reste que c'est Papa qui l'arrêta comme ne convenant pas. Il avait fait une cour assidue à Lily Oldoini et la mère de celle-ci le mit en demeure de se déclarer. "Je ne demanderais pas mieux répondit-il, mais je viens précisément d'être créé chevalier de l'ordre de Malte et pour cela j'ai dû prononcer mes vœux de célibat perpétuel". Cette nomination était naturellement imaginaire et les chevaliers de Malte ne font pas vœu de chasteté. Les grands-parents de Raoul de Vrière étaient amis de mes grands-parents. Le baron Adolphe de Vrière était témoin de Maman à son mariage. Alfred de Vrière, fils de celui-ci et sa femme Emilie van der Stegen étaient très liés avec mes parents. Ils formaient le plus beau couple que l'on pût avoir. Ils étaient très riches, possédaient plusieurs châteaux et semblaient réunir tous les atouts pour former le ménage le plus heureux. Que les prévisions humaines sont trompeuses. J'ai vu mourir la baronne de Vrière dans une petite pension de famille, complètement ruinée. Elle n'avait même plus de quoi payer sa chambre et ce sont ses enfants qui se cotisaient pour régler sa pension.

Ce n'est pas seulement sous le rapport de la fortune que la baronne de Vrière fut malheureuse, elle eut aussi tous les déboires imaginables dans le domaine familial. Son mari, quand la fortune était ébréchée, l'abandonna et vécut dans le sillage du baron de Rothschild de façon assez équivoque disait-on. Il ne revint chez sa femme que pour recevoir les derniers soins avant de mourir.

Raoul, le fils aîné, dont je parle plus haut, épousa une très riche Américaine et menant grande vie. Je me rappelle qu'ils étaient venus à Bruxelles et avaient pour eux deux tout le premier étage de l'hôtel de l'Europe, place Royale, entre la Montagne de la Cour et la rue du Musée. L'Américaine le lâcha pour un chef de gare. Raoul qui perdait femme et fortune, vendit son château de Baesveld près de Zedelghem et habita un temps une petite maison de paysan en face de son ex-château. Il fut ensuite attaché au casino d'Ostende et écrivait de menus articles dans un petit journal local, le Carillon, je crois. Il mourut dans la misère.

La fille aînée Marie-Louise, très belle femme, épousa un Montois qui se mit aussitôt à collectionner les bois de cerf. Elle divorça et revint à Bruxelles où elle s'installa dans le demi-monde. Je crois qu'ensuite elle s'est bien remariée.

C'est la seconde fille, la si sympathique Gibay, au regard fascinateur, qui eut l'existence la plus mouvementée. Elle entra au couvent en France mais en fut enlevée par un officier

de cuirassiers; elle en eut une fille. Ce ménage se sépara après peu de temps. A un moment où votre Maman était malade, je me suis rendu à l'adresse indiquée dans une annonce du Soir pour chercher à engager une cuisinière. C'était au fond d'une impasse, rue Scailquin, à Saint-Josse-ten-Noode. L'endroit avait un tel air de coupe-gorge que j'allais renoncer à pousser plus loin mes investigations me disant que d'un tel taudis ne pourrait pas sortir une personne à engager chez nous. J'entrai cependant et quelle fut ma stupéfaction en trouvant là Gibsy qui tenait, dans une toute petite chambre, un office de placement. Naturellement, je n'eus pas de cuisinière mais fus tapé de 50 francs. Je les donnai volontiers en souvenir du bon temps que j'avais passé à Baasveld, des invitations à dîner rue de Trèves chez la baronne de Vrière et de toutes les bontés qu'elle avait eues pour moi.

Le dernier fils Gaëtan, dit Tany, était un peu "resté" et d'une nervosité extraordinaire dans tous ses gestes; il put cependant s'engager pour la guerre 1914-1918, où il servit aux Guides. Après la guerre il se mourut de la poitrine; sa pauvre vieille mère, âgée de 74 ans le soignait avec un dévouement extrême, tout en faisant le ménage sans aucune aide. Elle habitait à ce moment une assez grande maison rue de Toulouse. La mort de son fils fut le coup de grâce pour elle. Cette personne qui avait possédé plusieurs châteaux, se retira dans une pension de famille de second ordre et ne tarda pas à y rendre l'âme.

Lily Oldoini, dont je parlais plus haut, était la belle-fille du marquis Oldoini, ministre d'Italie à Lisbonne. Ses collègues le considéraient comme une vieille ganache et s'amusaient à lui raconter les nouvelles les plus invraisemblables. Invariablement il répondait être déjà au courant et avoir même proposé cette mesure au Roi. Son domestique avait la même opinion que les chefs de mission. Le marquis Oldoini allait à la chasse monté sur un âne et accompagné de son domestique. Quand il tirait, le domestique tirait en même temps; lui abattait le gibier et chaque fois ajoutait: "Imbécile que je suis, j'ai encore brûlé ma poudre pour rien, monsieur le marquis avait déjà touché la bête avant moi".

L'histoire de cet âne est amusante. Le prix d'une course d'ânes à laquelle j'ai assisté à Cintra, était un bel âne du plus beau noir. Sachez que les ânes noirs sont beaucoup plus appréciés que les gris. M. Serpa gagna la course et fit don de son prix à Lily, celle-ci le passa à son beau-père, mais à la première pluie l'âne se mit à pâlir. C'était une vulgaire bourrique grise passée au cirage.

De son premier mariage, le marquis Oldoini avait une fille qui avait épousé Castiglione. C'est elle que Cavour envoya à

Napoléon III pour l'influencer en faveur de l'unité italienne. En secondes nocces il avait épousé Charlotte Sarmento, veuve de M. Anadia dont elle avait deux filles; la seconde était Lily que tout le monde appelait Lily Oldoini, dont le père était donc Anadia mais qui officiellement portait le nom de: de Sà. Etat civil compliqué. Comme enfant Charlotte Sarmento, orpheline, vivait à Bruxelles avec son frère le marquis de Pronteira.

Elle fit ses études à la pension Heger avec Maman et elles restèrent toujours très liées. Nous voyions beaucoup la marquise Oldoini à Lisbonne. Quand je pense à elle, je la vois toujours en pensée sur la table du salon. Un jour qu'elle faisait visite à Maman, une souris voulut se mêler à la conversation. Tante Charlotte, c'est ainsi que nous l'appelions, relève ses jupes, saute sur une chaise, de là sur la table et y resta troussée jusqu'aux genoux. Sa corpulence ajoutait beaucoup au comique de la scène.

Lily Oldoini resta vieille fille et devint complètement aveugle. Ma soeur Aline avait la bonté de lui transcrire en Braille les meilleurs contes de journaux illustrés. Elle correspondait aussi avec elle mais la lecture des lettres de Lily était bien difficile; souvent elle frappait les lignes les unes sur les autres et déchiffrer cette écriture était un véritable jeu de patience.

Je me souviens aussi du solennel M. Ornellas, secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères. Il était originaire de l'île de Madère et plus ou moins parent de Maman. Sa fille avait une adoration pour moi; je ne l'ai appris, par elle-même que quand nous étions tous deux grands-parents depuis longtemps.

Si je n'ai pas remarqué cette amoureuxse de sept ou huit ans, c'est que moi-même avait le coeur perdu pour une petite fille dont le jardin à Lisbonne était contigu au nôtre. Elle s'appelait Céleste-Aurore du Jardin des Anges. Comment ne serait-on pas amoureux d'un nom pareil surtout quand la petite fille qui le porte est très jolie et gentille? Aline me donne encore parfois de ses nouvelles; elle serait restée très jolie malgré ses soixante et des années, mais devenue très boulotte.

Marie-Henriette et moi allions très souvent jouer chez les Jardin des Anges, surtout après dîner. Quand il était l'heure de se coucher, notre bonne Anna, que nous appelions Rananage, venait nous appeler et alors commençait une course insensée au travers du jardin. Quand la pauvre Rananage était parvenue à se saisir de l'un de nous, le captif freinait de toutes ses forces pour l'empêcher d'attraper l'autre. Lorsqu'elle était

parvenue enfin à nous empoigner tous deux, les Jardim se mettaient de la partie et nous délivraient. Ce jeu ne finissait que quand nous étions fatigués de courir et les enfants ne manquent pas de souffle.

D'autres amis étaient les Empis répondant aux noms de Zabie et de Mario, que son père appelait Capistran. M. Empis était un homme fort original, marié à la sœur de M. Burnay, le fameux banquier, mais je n'ai jamais vu Madame Empis qui vivait en Belgique avec les aînés des enfants. Un jour Papa rencontre M. Empis portant un crêpe atteignant le haut de son chapeau et les autres vêtements indiquant aussi le grand deuil. Il s'informe du décès et M. Empis lui répond; "Mon haut de forme est défraîchi, ainsi on ne s'en aperçoit pas". Il a été impossible de savoir si c'était réel ou s'il avait perdu un parent très proche.

Parmi les originaux, on peut ranger le cuisinier belge Hubert (c'était son nom de famille). Il servait M. Berco, vieillard brésilien, impotent et complètement sourd, qui déjeunait dans sa chambre. Hubert entre portant une omelette; avec les signes extérieurs du plus grand respect, il la dépose devant son maître en lui disant: "Tiens, mange cela Coco, il n'y a pas d'arêtes là dedans". Mais Hubert n'avait pas remarqué Madame Berco qui était dans la chambre. Cette facétie lui valut la porte et Hubert entra au service de mes parents. Plus tard il fut le cuisinier de mes beaux-parents.

Monsieur de Koudriaffsky, secrétaire de la légation de Russie, est aussi un ami datant de Lisbonne. Bien des années après, nous l'avons retrouvé à Bruxelles avec sa vieille mère qui voulait absolument louer une maison où il y eût deux petites chambres au rez-de-chaussée et sept grands salons à l'étage.

Pendant un temps Madame de Koudriaffsky reçut allongée sur sa chaise longue parce qu'elle s'était brûlé le bout du pied en touchant la chaufferette de son lit; à la visite suivante s'était la cheville qui avait été endommagée; ultérieurement le mollet et on finit par apprendre qu'elle s'était assise sur sa bassinoire.

A la fin de sa vie elle ne voulut plus voir personne, désirant ne pas gâter le souvenir de la jolie femme qu'elle avait été. Oh illusion. Depuis sa naissance, elle était affreuse.

Jadis, le deuil voulait qu'on portât des canotiers de paille noire; M. de Koudriaffsky avait gardé cette mode et ce chapeau vous amusait énormément quand vous étiez petits.

La révolution russe l'avait ruiné, d'abord parce que sa fortune était surtout placée en fonds russes et ensuite parce

que sa pension de retraite n'était naturellement plus payée. La banqueroute allemande avait complété le désastre. C'était pitié de voir combien ses vêtements étaient élimés, ses cols effrangés et ses chaussures usées. Malgré ce dénûment M. de Koudriaffsky mettait de côté sou par sou de quoi parfaire la fondation d'un lit au Calvaire, promise par sa mère. Quand le pauvre avait réuni cent francs, il venait les apporter au trésorier. Que de privations représentait ce billet.

Les Pereira.

Pedro, le frère de Maman, avait épousé Carolina Pereira, dont il eut deux enfants: Caroline dite Carina et José Mauricio. Après la mort de Carolina, il épousa la soeur de celle-ci Maria Germana de Castro (la tante Mariquita) dont il eut encore un fils Rodrigo, mort jeune d'un accident de chasse.

La première femme de mon oncle Pedro était ma marraine.

Nous jouions beaucoup avec nos cousins Seisal et j'aimais spécialement Carina. Chose curieuse, elle ressemblait à votre Maman. Nous dînions à la légation de France à Bruxelles avec le ministre des Etats-Unis, qui arrivait de Lisbonne et il dit à votre Maman: "J'ai connu à Lisbonne la comtesse Asseca qui vous ressemble de façon frappante". "Je sais c'est ma cousine". "Alors, je ne m'étonne plus". "Oui, mais, par alliance". Carina Asseca est venue à Forest pour les noces d'or de mes parents et Maman, qui avait de bons yeux l'a prise pour sa belle-fille. C'est vous dire combien elles se ressemblaient.

M. Pereira était le fils de l'Empereur du Brésil. Il était solennel, portait les moustaches noires cirées en pointe comme Napoléon III et nous en imposait beaucoup.

Outre les deux filles dont j'ai parlé et qui ont épousé mon oncle Pedro, les Pereira avaient encore un fils Manoël, jeune élégant qui faisait très bien à Lisbonne, mais que nous avons trouvé rastagnouère, lors d'un voyage qu'il fit à Berlin. Certaines personnes ne doivent être vues que dans leur milieu.

Mes soeurs qui l'ont revu à Lisbonne lorsqu'elles y furent il y a une quinzaine d'années, ne disent qu'il était charmant sous tous les rapports. Il avait un superbe cheval noir nommé Peacock, qui faisait mon émerveillement. Petit j'adorais les chevaux et ne rêvais que voitures. C'est Peacock que j'appelais mon cheval à bascule et c'est le même nom que j'avais donné au vôtre.

Les Pereira avaient à Cintra, une très jolie propriété, "La Vigia" où j'ai passé des heures bien agréables.

Madame Pereira était fort jolie femme, mais avait trop d'embonpoint. A la fin de sa vie, la graisse l'envahit ainsi que la piété. Elle était du tiers-ordre de Saint-François et ne quittait pas la corde. A sa mort, on découvrit que celle-ci lui entraît profondément dans les chairs ce qui avait dû la faire atrocement souffrir.

J'aurai encore l'occasion de parler des Pereira quand il sera question de mes ascendants maternels.

Le nonce à Lisbonne était Monseigneur Vanutelli, qui fut doyen du Sacré Collège; il était très grand et le paraissait d'autant plus parmi les Portugais généralement de petite taille. Quand sa visite était annoncée, le lustre du salon était remonté de plusieurs centimètres afin qu'il ne s'y heurte pas. Le nonce recevait de couvents des pièces montées en sucre et oeufs confits; c'étaient des châteaux forts ou des cathédrales, chefs d'oeuvre de mauvais goût; le mot goût ne s'appliquant pas aux palais des enfants, bien entendu. Il nous envoyait souvent de ces pièces d'architecture qui nous faisaient le plus grand plaisir.

Monseigneur Ponté, un des secrétaires de la nonciature, venait aussi fréquemment chez mes parents. A Luz, il s'installait dans la vigne, couché sur le dos, au-dessous d'une belle grappe et la mangeait sans même se servir de ses mains, alliant la gourmandise à la paresse.

Je me souviens aussi du ministre de France, M. de Laboulaye, extrêmement imbu de son importance. Il jouait aux boules dans notre jardin de la rue do Sacramento da Lapa et cherchait la sienne; je lui dis: "Monsieur de Laboulaye la boule est là". Ce jeu de mots d'un gamin de 6 ou 7 ans n'était pas bien méchant, mais il prit un air si offusqué que j'éclatai de rire.

A la légation de France, il y avait aussi le charmant ménage des Boutiron qui était très intime à la maison. Au carnaval de Lisbonne on lançait des grains de maïs et arrosait les amis de parfum contenu dans des tubes métalliques semblables aux tubes de dentifrice; cela s'appelait des bisnagas. M. Boutiron faisait les choses en plus grand, il s'armait de flacons d'eau de Seltz et donnait à ses amis de véritables douches. Après avoir quitté la carrière, les Boutiron terminèrent leur existence à Florence.

Puisque je parle des visites, il faut que j'en cite une bien inattendue. Un joueur d'orgue de Barbarie venait se faire entendre chaque semaine sous les fenêtres de la rue Caroly. Mes parents arrivés depuis quelques mois à Lisbonne, entendent le même air. C'était notre homme qui ayant appris leur départ,

s'était dit que l'occasion était bonne pour voir du pays et tout en tournant la manivelle, avait franchi à pied cette énorme distance. Mais Lisbonne n'a pas dû lui plaire car il n'est venu mouder ses airs que deux ou trois fois.

J'ai déjà parlé du baron Schmidthals, ministre d'Allemagne. Il avait épousé une hollandaise de la très grande famille des Bentinck. Ils avaient cinq enfants: Hugo qui devint diplomate, Elsa, plus âgée que Marie-Henriette et moi, Hans devenu officier mourut de la poitrine et Kika. Ces deux derniers étaient nos amis et nous les avons retrouvés avec plaisir à Berlin. Nous échangeions des cadeaux à nos anniversaires de naissance et nous attendions toujours avec amusement que les Schmidthals nous disent: "Voici un petit cadeau pour tu".

La cinquième enfant était trop petite pour nous intéresser à Lisbonne. A Berlin, sa mère devenue veuve, a cédé sa fille à des parents riches qui l'ont adoptée complètement. Madame Schmidthals n'était pourtant pas dans la gêne. Cette façon de vendre son enfant a refroidi considérablement les relations entre les deux familles et à la fin elles ne se voyaient plus du tout.

M. Valera, homme fort distingué sous beaucoup de rapports, était ministre d'Espagne. Philosophe, romancier de grand talent, auteur de Luz et Pepita, de Pepita Jiménez etc. avait poussé la distraction jusqu'au point où elle devient un art. Était-ce ce trait commun qui l'avait lié très intimement avec Papa ? Dans le monde, les messieurs portaient le chapeau gibus sous le bras; M. Valera, qui s'était retiré un instant, revint au salon avec le couvercle en bois au lieu du gibus.

Jeune marié, il s'était rendu au bal avec sa femme. A la fin du bal Madame Valera cherche en vain son mari. Le maître de la maison se décide à la reconduire chez elle où ils trouvent M. Valera profondément enfoncé dans ses couvertures. Le bal l'ennuyait, il l'avait quitté avant la fin oubliant complètement qu'il était marié et y avait laissé sa femme.

Le matin après sa nuit de noces, il lui arriva aussi une distraction: il déposa vingt francs sur la table de nuit, prit son chapeau et retourna dans son appartement de célibataire.

Après Lisbonne M. Valera fut ministre à Vienne. Ma sœur Aline dont le mari était chargé d'affaires dans le même poste va le voir. Il était étendu sur une chaise longue et s'excuse de ne pas se lever car le pied le fait horriblement souffrir dès qu'il le pose à terre. "Pour comble de malheur, dit-il, j'ai perdu mes lunettes et ne puis même pas me distraire par la lecture". Il demande à ma sœur de revenir prochainement ce qu'elle fait deux ou trois jours après. C'est M. Valera qui lui

ouvre lui-même la porte. Aline s'en étonne et lui demande des nouvelles de son pied. "Mon pied ? Ah oui; figurez-vous que mes lunettes étaient dans ma bottine, ce sont elles qui me faisaient tant souffrir".

Sa fille Carmen était la grande amie de ma soeur Marie. Nous l'avons encore revue à Forest peu de temps avant la guerre de 1940.

Le successeur de M. Valera à Lisbonne a été M. Mendez de Vigo que nous avons ultérieurement retrouvé à Berlin. Il avait vingt-deux enfants mais nous n'en avons connu qu'une partie. L'un qui, homme déjà, était devenu complètement sourd, portait sur la poitrine un écriteau indiquant son infirmité pour ne pas devoir expliquer à chacun qu'il était inutile de lui parler; Mercédès, qui était l'amie de ma soeur Marie, José-Maria (ce qui se prononce Rossé-Maria) était fort turbulent; sa bonne criait tout le temps: Rossé-Maria. Au début je me demandais qu'elle était cette Maria que la bonne voulait faire rosser. Pachita était l'amie des petits c'est-à-dire et de Marie-Henriette et moi; elle était très amusante, pleine d'entrain et très potelée. C'est à cause d'elle que fut appelée ainsi une grosse poule de Françoise.

Un de nos plaisirs favoris était de jouer "voiture royale". Pachita était dans un petit chariot, deux d'entre nous étions les chevaux, d'autres les piqueurs, et puis nous partions à toute allure; le chariot finissait par verser, Pachita roulait comme une boule dans la poussière, la bonne toute essoufflée venait nous tancer et... nous recommencions. Marie-Henriette, un peu trop petite pour ce jeu sauvage, courait derrière nous. Conny lui demande quel est son rôle. "Moi je suis le petit chien qui court derrière la voiture". Cette bonne Marie-Henriette était déjà aussi modeste qu'elle l'est restée.

Les pauvres Mendez de Vigo sont arrivés à Berlin par un hiver très rigoureux et je n'ai jamais vu des gens tant souffrir du froid. Toute la famille, en bonnets de fourrure, emmitoufflés dans des pelisses et des couvertures se pelotonnait devant la bouche d'air chaud; elle n'en aurait pas bougé pour tout l'or du monde.

Au fond vous ne savez peut-être pas ce qu'est une bouche de chaleur. Avant l'invention des radiateurs, on avait dans les sous-sols une chaudière qui chauffait de l'air. Celui-ci, passant par une série de conduites, débouchait dans les chambres derrière une grille.

Il y en avait une à l'église des Carmes à Bruxelles, au milieu de l'allée centrale. Quand les dames passaient sur la

bouche d'air, celui-ci s'engouffrait sous les grandes jupes qui traînaient jusqu'à terre et les transformaient en ballon au grand effroi des saintes âmes et au scandale des mères de l'église.

M. Mendez de Vigo était d'une vivacité toute méridionale qui nous amusait beaucoup. Il avait eu une altercation avec un ecclésiastique. "Je lui ai dit: si vous n'étiez pas un prêtre, je vous dirais que vous êtes une canaille, un misérable, une crapule et je vous arracherais la langue, mais comme vous êtes un prêtre je ne vous dis rien".

A une revue au Tempelhof, voyant défiler les cuirassiers de la garde très nombreux et tous de très haute taille, M. Mendez de Vigo dit: "Nous avons la même chose à Madrid". Voyant l'air un peu ironique de Papa, il ajoute: "Mais ils sont plus petits et moins nombreux".

Sa fille aînée Anita, qui avait épousé Paulo de Barnabé était aussi une originale. Elle vient faire visite à mes sœurs, à Forest, et raconte qu'elle a passé par l'église Saint-Jacques pour se confesser. "J'ai dit au prêtre que j'allais chez des amies, que je dirais du mal de mon prochain et que je demandais l'absolution. Je puis donc vous raconter que Madame..."

Une vieille tante célibataire la Tia Kannela vivait avec les Mendez de Vigo et son bonheur était de faire des comptes. Elle recevait le relevé des dépenses de tous ses nombreux neveux et nièces dispersés un peu partout et passait ses journées à établir des comptes par postes, par comparaison etc... Personne ne prenait bien entendu connaissance de ces travaux. Chacun s'amuse comme il peut. Mais elle gérait aussi la fortune de tous les jeunes ménages et cela avec grande compétence. C'était une personne d'un commerce très agréable.

La vicomtesse de Roboredo, mère de mon beau-frère, était d'origine danoise. C'était une vieille originale, fort avare, qui habitait rua das Janellas verdes à Lisbonne. Elle voulait gérer elle-même sa fortune, assez considérable, de peur d'être trompée. Le résultat a été joli. Après sa mort on s'est aperçu qu'elle empruntait à 6 % pour prêter à 4 %. Par avarice, elle avait dilapidé une très grosse part de son bien.

Elle avait deux enfants, Conrad dit Conny qui a épousé Aline et une fille mariée au marquis de Minas, directeur des chemins de fer de l'Angola. Les Minas se séparèrent et Isabelle leur fille unique, fut recueillie par le ménage d'Aline. Elle vécut tout un temps avec lui et vint même chez mes parents à Berlin quand les Roboredo s'y fixèrent. Isabelle, qui était une mécontente, crut être mieux chez les Bronsart, d'autres

parents à elle et quitta les Roboredo à leur grande satisfaction. Elle fut prévenue que puisqu'elle s'en allait il n'était pas question qu'elle revint. Peu de temps après elle voulut faire machine arrière et revenir chez Aline et Conny mais ceux-ci s'y refusèrent. Isabelle Minas s'est mariée et est morte actuellement.

La sœur de Conny, ex-marquise Minas, a épousé M. Tojal. Aline s'est remise avec sa belle-sœur et les enfants de celle-ci sont très gentils pour elle.

Berlin du 25 avril 1888 au 21 mai 1912.

Papa fut brusquement rappelé à Bruxelles et nommé à Berlin où il arriva en mai 1888. Maman procéda au déménagement et nous partîmes par mer pour la Belgique en juin 1888. Elle s'installa avec ses enfants dans un appartement meublé rue Montoyer, puis elle partit pour Berlin installer la maison 12, Roonstrasse, tandis que les enfants c'est-à-dire Emile, Marie, Marie-Henriette et moi-même allions à Zedelghem chez les Vrière qui furent charmants pour nous. Nous sommes partis pour Berlin en août 1888.

Dans ce nouveau poste, Papa acquit très rapidement une position prépondérante. Diplomate d'un pays neutre et doué d'une grande expérience, ses collègues venaient lui demander conseil dans toutes les questions difficiles, spécialement les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie, le comte Szechényi, puis le comte Szögeny, l'ambassadeur d'Italie, le général comte Lanza, le ministre du Brésil, Baron d'Itajuba, le ministre de Suède et Norvège, M. de Lagerheim, le ministre de Danemark, M. de Vind, ami depuis Pétersbourg, l'ambassadeur d'Espagne, M. Mendes de Vigo et les chargés d'affaire de ces pays, quand leurs chefs étaient absents. Le chargé d'affaires de Suède et Norvège le comte Strömfeld commençait régulièrement par dire: "J'ai de nouveau fait une chose sale". Papa lui conseilla alors de venir le trouver avant d'avoir fait la "chose sale", aussi ne traitait-il plus aucune question sans venir prendre des instructions. Presque tous les jours de dix heures à midi, c'était un défilé ininterrompu de diplomates qui venaient demander des conseils.

Ma nièce Marie-Gabrielle Greindl ajoute:

"Au début de l'année 1930, le comte Strömfelt, âgé de 68 ans a été débarqué malade à Anvers. Il venait d'Australie où il avait recherché des coquillages les plus rares pour sa collection. Il fut si ému de retrouver comme infirmière à la clinique une nièce de ma tante Marie qu'il avait beaucoup admirée à Berlin, qu'il a demandé à être soigné par moi.

"J'ai hérité en partie de cette admiration qu'il ne pouvait plus témoigner à tante Marie. Et quand il lui est arrivé d'essayer de m'embrasser aux moments où, pour le soigner je m'approchais de lui, je réussissais toujours à interposer ma main entre sa bouche et ma joue et il ne manquait pas de se recoucher horrifié en disant: "Vous ne faites baiser cette sale chose".

"Un jour je lui ai demandé pourquoi il ne s'était jamais marié: "Je ne pouvais pas faire cette sale chose parce que je n'aurais pas pu être fidèle à ma femme".

"Il est retourné en Suède par avion.

"Je suis restée en correspondance avec lui pendant 6 ans je pense; sa famille, neveux et nièces l'avaient complètement abandonné et il allait d'une maison de repos à l'autre".

Et ce n'étaient pas seulement les étrangers qui venaient en consultation, le cabinet de Bruxelles demandait aussi des conseils à Papa pour des questions absolument étrangères à son poste. Ils étaient si appréciés que le Prince Albert avait demandé d'avoir connaissance de toutes ses dépêches importantes et les étudiait pour se former à l'art de la diplomatie. C'est lui-même qui l'a dit à Papa au cours d'une audience. Comme ils étudiaient une question importante Papa dit être tout à fait de l'avis de son Altesse Royale. "Ce n'est pas étonnant, lui répondit le Prince". "J'ai lu votre dépêche à ce sujet car je me les fais toutes remettre pour former mon jugement".

Au Ministère des Affaires étrangères, les fonctionnaires consciencieux prenaient copie pour eux-mêmes des dépêches les plus intéressantes. Papa l'a appris par hasard. Pendant la guerre 1914-1918, les occupants avaient affiché un rapport de Papa de novembre 1911 où il envisageait les différentes hypothèses d'une attaque de la Belgique par une puissance étrangère, mais le texte avait été tronqué et donnait ainsi l'impression que Papa avait prédit une attaque par la France. Ce texte devait justifier l'invasion allemande. M. Arendt vint trouver Papa en lui apportant le texte complet qu'il avait copié pour ses archives personnelles. Après la guerre M. Auguste Mélot reprit encore ce texte tronqué pour chercher à prouver que Papa était pro-germanique. J'ai fait paraître dans le Pourquoi-Pas ? et dans le Flambeau un petit article pour répondre à M. Mélot. Cette polémique forme l'objet d'un dossier spécial auquel je vous renvoie car ce serait trop long à recopier, mais je vous donne ici la dépêche de Papa qui est vraiment prophétique; il y montre clairement que nous serons attaqués par l'Allemagne et comment nous devons nous défendre, en gardant à tout prix ne fût-ce qu'un lambeau de territoire.

Berlin 23 décembre 1911.

Monsieur le Ministre,

J'ai eu l'honneur de recevoir la dépêche du 27 novembre dernier par laquelle vous avez bien voulu me communiquer l'étude qui a été faite sous votre direction, de l'attitude que nous aurions à prendre dans le cas où la neutralité de la Belgique serait menacée ou violée par suite d'une guerre entre l'Allemagne et la France.

Vous me donnez l'ordre de vous faire connaître mes appréciations sur les graves problèmes qui surgiraient dans cette éventualité. Il saute aux yeux que les solutions proposées ont été l'objet d'un examen approfondi. Les raisonnements sur lesquels elles reposent ne me paraissent prêter le flanc à aucune contradiction ni même à aucune critique. Je désirerais seulement voir donner un peu plus de développement à certains points, qui à mon avis méritent de fixer notre sérieuse attention.

Je ne me permettrai pas d'émettre une opinion sur le plan de défense élaboré par notre état major. Je suis incompetent. Seul, le Ministre de la Guerre est en mesure de nous dire jusqu'à quel point et dans quelles limites l'armée belge est capable d'assurer la défense de notre territoire. C'est au gouvernement entier et particulièrement au Ministre des Affaires étrangères éclairé par ces renseignements techniques à décider du sens dans lequel la Belgique doit orienter sa politique extérieure en tirant le meilleur parti des forces dont elle dispose.

Je suis heureux de constater que le Ministre de la Guerre partage ces vues et qu'il est pénétré de l'idée que la mission de l'armée belge primant toutes les autres obligations qui peuvent nous incomber est non de se sacrifier pour des principes abstraits, mais de ménager ses ressources afin de rester capable en cas d'invasion de la Belgique, de conserver au moins un point de territoire belge où se réfugierait le Roi et le Gouvernement; où flotterait le drapeau national; où nous serions les seuls maîtres; où nous n'admettrions aucune garnison étrangère. C'est indispensable pour nous assurer une place aux conférences pour le rétablissement de la paix et pour nous procurer les moyens d'y faire valoir nos droits. Il n'est nullement certain, ni même probable si le territoire belge était occupé tout entier par des armées étrangères, mêmes amies, qu'on le restituerait à la paix. Nous deviendrions objet de compensation; c'est le sort des pays qui par leur impuissance à résister à l'invasion ont prouvé qu'ils n'ont plus de raison d'être. Le Ministre de la Guerre s'en tient au programme de 1859. C'est le bon; mais comme le dit le mémoire, il doit être complété, puisque la construction des forteresses de Namur et de Liège nous

offre une chance de garder jusqu'à la paix, non la seule ville d'Anvers mais tout le centre du pays peut-être même la capitale.

La note de M. le Général Ceulemans se charge de ce soin; mais ce n'est qu'une opinion personnelle. Ne conviendrait-il pas, Monsieur le Ministre, d'attirer l'attention de M. le Ministre de la Guerre sur l'utilité d'examiner ce plan et de le faire sien ou de le remplacer par un autre. Il faut qu'au moment du danger, nous sachions ce que nous avons à faire et que nous nous y soyons préparés pendant la paix. On ne nous laissera pas le loisir de délibérer. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons aujourd'hui raisonner que sur le document qui est à notre portée; M. le Général Ceulemans estime que notre armée serait numériquement la plus faible et n'aurait pas de chance de victoire que si elle opérait avec l'appui de nos positions retranchées. Aussi, est-il d'opinion que nous devrions ne risquer une bataille que si nous ne perdons pas le contact avec notre base. Il la considère comme impossible si notre territoire est envahi par le sud du Luxembourg par l'un ou l'autre des belligérants dans le but non de s'emparer de la Belgique, mais d'atteindre plus vite l'ennemi au-delà de nos frontières. Il pense, avec grande raison, me semble-t-il, que nous commettrions une grande faute, en allant au devant d'une défaite certaine qui diminuerait nos forces déjà insuffisantes et démoraliserait le reste de notre armée. Notre point faible est certainement aussi bien connu à Berlin qu'à Bruxelles. La construction des chemins de fer de l'Eifel en est la preuve. Si l'on croyait ici que la neutralité belge est appuyée par une armée suffisante pour constituer une barrière solide, le Gouvernement prussien se serait épargné la dépense de l'établissement de voies ferrées dans cette pauvre région de l'Eifel sans avenir commercial. Les chemins de fer n'y peuvent servir qu'à des concentrations de troupes dans le but ou de les diriger vers la France par le sud du Luxembourg, ou de passer à l'attaque d'une armée française qui suivrait le même chemin. La note de M. le Général Ceulemans ne s'occupe pas du tout de cette dernière hypothèse. Elle est pourtant aussi vraisemblable que l'autre et c'est une lacune qu'il faut combler. Les français aussi se seront occupés de notre situation militaire et auront pris leurs précautions en conséquence (/). Du côté français le danger n'existe pas seulement au sud du Luxembourg. Il nous menace sur toute l'étendue de la frontière commune. Pour l'affirmer nous n'en sommes pas réduits aux conjectures, nous avons des données positives. L'idée d'un mouvement tournant par le nord est certainement entrée dans les combinaisons de l'Entente cordiale. S'il en était autrement, le projet de fortifier

(/) Depuis cette barre, les allemands ont affiché ce passage sur les murs de Bruxelles.

Flessingue n'aurait pas soulevé de telles clameurs à Paris et à Londres. On n'y a pas fait mystère de la raison pour laquelle on voulait que l'Escaut restât sans défense. C'était dans le but d'avoir toute facilité pour amener une garnison anglaise à Anvers, donc dans le but de se procurer chez nous une base d'opération pour une offensive dans la direction du Bas-Rhin et de la Westphalie et de nous entraîner à leur suite, ce qui n'eût pas été difficile. Nous étant débarrassés du réduit national nous nous serions privés de notre propre mouvement de tout moyen de résister aux injonctions des protecteurs dont nous nous aurions eu l'imprudence d'y admettre. Les ouvertures à la fois perfides et naïves du Colonel Bernardiston, lors de la conclusion de l'Entente cordiale, nous ont fait clairement voir de quoi il s'agissait. Quand il a été évident que nous ne nous laisserions pas ébranler par le prétendu danger de la fermeture de l'Escaut le plan n'a pas été abandonné mais modifié en ce sens que l'armée de secours anglaise ne serait pas débarquée sur la côte belge mais dans les ports français les plus voisins, c'est ce dont témoignent les révélations du Capitaine Faber, qui n'ont pas été démenties pas plus que ne l'ont été les informations des journaux qui les ont confirmées ou complétées sur certains points. Cette armée anglaise débarquée à Calais ou à Dunkerque ne longerait pas notre frontière jusqu'à Longwy pour atteindre l'Allemagne à travers le territoire belge. Elle entrerait tout de suite chez nous par le nord-ouest ce qui lui donnerait l'avantage d'entrer immédiatement en action, de rencontrer l'armée belge si nous risquions une bataille dans une région où nous ne pouvons nous appuyer sur aucune forteresse, de s'emparer de provinces riches en ressources de toute espèce, en tout cas d'entraver notre mobilisation ou de ne la permettre qu'après avoir obtenu de nous des engagements formels donnant l'assurance que cette mobilisation se fera au profit de l'Angleterre et de son allié. Il est absolument indispensable d'arrêter à l'avance le plan de campagne que suivrait l'armée belge dans cette hypothèse, aussi bien dans l'intérêt de notre défense militaire que pour la direction de notre politique extérieure, dans le cas où la guerre éclaterait entre l'Allemagne et la France (/). Ce qui est certain, est qu'un grand danger nous menace des deux côtés et que les belligérants ne seraient peut-être pas maîtres de nous l'épargner même s'ils en ont la volonté sincère. Il ne faut pas perdre de vue que de part et d'autre on est las de rester sur le qui vive depuis quarante ans. Si la paix est rompue, ce sera une guerre d'extermination.

Si l'Allemagne est victorieuse elle s'arrangera de façon à en finir pour toujours en réduisant la France au rang d'une puissance de second ordre. Si la France l'emporte, elle ne se contentera pas de s'étendre jusqu'à la frontière du Rhin. Elle visera la destruction de l'empire allemand dont la création lui a fait perdre l'hégémonie dont elle jouissait autrefois. Depuis Richelieu, sa prépondérance reposait sur les divisions entre

les pays germaniques ce sera une lutte pour l'existence. Aussi les considérations stratégiques seront elles les seules dont s'inspireront les belligérants. Comme la frontière commune entre la France et l'Allemagne est insuffisante pour le déploiement des masses énormes mises en mouvement de part et d'autre, la très grande probabilité est qu'il ne sera pas tenu compte de notre neutralité. Le mémoire dit que si l'Allemagne envahissait la première le territoire belge, ce ne serait pas sans une courte conversation diplomatique tendant à justifier cette agression, en alléguant une nécessité inexorable. On y joindrait sans doute aussi la promesse de nous restituer le territoire envahi aussitôt qu'il ne serait plus nécessaire aux opérations militaires. Peut-être essaierait-on même de nous persuader que l'invasion a lieu dans notre intérêt, pour nous préserver de dessins hostiles trahis par les concentrations de troupes de l'ennemi dans les régions voisines de la Belgique. Il est très vraisemblable que l'Allemagne ferait quelque démarche de ce genre et que la France et l'Angleterre agiraient de même si elles prenaient les devants. Mais je ne vois pas pourquoi la démarche devrait précéder l'invasion. Il me paraît plus probable qu'elle serait simultanée. L'envahisseur aurait intérêt à cacher ses projets jusqu'au dernier moment et à ne pas nous laisser le temps de lui adresser une réponse qui ne pourrait être autre qu'un refus énergique de prêter notre territoire pour les opérations de guerre. Que gagnerait l'envahisseur à provoquer de notre part une protestation formelle dont il serait résolu à ne pas tenir compte ? Le mémoire examine la question de savoir s'il conviendrait de faire appel à nos garants et conclut dans le sens négatif. La Russie et l'Autriche-Hongrie sont hors de cause. Nous ne pourrions donc nous adresser qu'à des belligérants, ce qui n'est pas interdit par le traité de 1839, mais serait interprété par les deux parties comme équivalant à une alliance avec l'une d'elles. Ce serait aussi encourager le belligérant dont nous aurions sollicité le secours à se poser en sauveur de la Belgique et à s'en prévaloir pour manifester des exigences auxquelles nous ne pourrions pas souscrire ; Mais le traité de 1839 ne nous oblige-t-il pas à faire appel aux garants, même s'il est de notre intérêt de nous abstenir ?

On nous épargnera le soin d'y réfléchir. Dès qu'un des belligérants aura mis le pied sur le sol belge, l'autre y pénétrera tout de suite. Nous ne serions préservés de la double invasion que si dès les premières rencontres l'un des adversaires remportait des succès tellement foudroyants, que l'autre serait forcé de renoncer à toute idée de diversion et de concentrer toutes ses forces pour la défense de son propre territoire. C'est arrivé en 1870 lorsque les premières victoires allemandes ont obligé la France à abandonner le plan d'une attaque par le Danemark. Le mémoire préconise le règlement de la prestation de la garantie par une convention qui respecterait notre indépendance, qui s'abstiendrait de remettre au garant l'occupation

de nos forteresses qui limiterait le concours à la défense du territoire et qui éviterait de lier le sort de la Belgique à celui d'un des belligérants par une alliance proprement dite. C'est à essayer; mais nous ne devons pas nous dissimuler que la tentative d'obtenir une convention de ce genre, n'aurait pas de chance de succès.

Nous avons eu quelque chose d'analogue en 1870 lorsque l'Angleterre par des conventions conclues sans notre participation avait limité à la délivrance du territoire belge, son action militaire éventuelle. Mais il y avait alors un garant neutre dont au surplus l'intervention s'inspirait beaucoup plus de l'intérêt qu'il avait à l'indépendance de la Belgique, que des obligations imposées par le traité de 1839. Maintenant le garant serait en même temps belligérant. S'accommoderait-il de restrictions mises à la liberté de ses mouvements quand son adversaire resterait maître de tous les moyens de l'attaquer? C'est d'autant plus douteux que pour entrer chez nous, le garant n'a pas besoin de notre permission. Comme le démontre très bien le mémoire, la clause de garantie a été insérée dans le traité de 1839 bien plus dans l'intérêt des garants, que dans celui de la Belgique. En cas de violation de la neutralité belge le garant possède donc un droit d'intervention incontestable.

Pourrions-nous garder notre attitude de neutre dans la partie du territoire où nous sommes capables d'organiser une défense efficace abandonnant aux belligérants, pour y vider leur querelle les régions que nous serions impuissants à protéger? C'est peu probable aussi nous serions sommés des deux côtés de nous prononcer nettement pour l'un ou pour l'autre. Aucun des deux ne souffrirait sur son flanc une armée dont l'attitude serait douteuse et qui pourrait devenir ennemie du jour au lendemain. Au surplus, des collisions seraient inévitables entre les troupes belges et celles des envahisseurs. La convention de La Haye dispose que ne peut être considéré comme un acte hostile, le fait par "une puissance neutre de repousser même par la force, une atteinte à sa neutralité". Cette stipulation est une de celles qui malgré leur conformité aux principes du droit sont inapplicables dans la pratique. Il est très aisé d'inscrire une telle disposition dans un traité discuté de sang-froid pendant la paix, mais pas du tout aisé de l'observer pendant la guerre, quand les passions sont déchaînées et oblitérent la notion de la justice. Accusés par chacun des deux adversaires de sympathie secrète pour l'autre (comme le sont toujours les neutres) nous serions traités en ennemis, dès que le sang aurait coulé, par le belligérant dont nous aurions combattu les troupes, surtout si nous étions sortis vainqueurs de la rencontre. Il y aurait l'humiliation de la défaite à venger, d'autant plus cuisante qu'elle aurait été infligée par l'armée d'un pays de second ordre. Il faut donc aussi envisager

l'hypothèse nullement improbable où nous serions contraints par les événements à devenir contre notre gré belligérants nous-mêmes. Dans ce cas, nous n'aurions à nous laisser guider que par le soin de nos intérêts et par le degré de confiance que nous aurions dans les grandes puissances en conflit. Ce qu'il importe de bien établir c'est que nous serions absolument libres de nos déterminations. Notre neutralité aurait sombré ou serait au moins suspendue du fait des grandes puissances qui auraient transporté la guerre chez nous. Le traité de 1839 est un contrat qui ne nous oblige qu'aussi longtemps qu'il est observé par toutes les parties. Contrairement à une idée trop répandue en Belgique, nous ne serions pas astreints à combattre aux côtés de l'armée étrangère dont l'entrée en Belgique aurait été précédée de quelques heures de celle de l'adversaire. Nous aurions le droit absolu de choisir nos alliés et si nous ne l'avons pas il faut nous l'arroger. La conservation de l'existence du pays, notre devoir primordial ne peut pas être à la merci d'un cas fortuit.

Il n'y aurait pas lieu de nous préoccuper outre mesure des conséquences que pourrait avoir pour la restauration de la neutralité belge après la paix, le fait que nous y aurions dérogé momentanément pendant la guerre, sous l'empire de circonstances plus fortes que notre volonté, nous nous bercerions d'illusions en croyant que si les événements de la guerre se déroulent en Belgique, nous serons après, ce que nous étions auparavant. Je me rallie entièrement aux conclusions du mémoire quant au sort qui serait le nôtre, suivant l'issue de la lutte nous verrions ou renaître des convoitises séculaires d'un côté ou en surgir de nouvelles de l'autre. Il n'est pas nécessaire de supposer pour cela que l'envahissement de la Belgique soit accompagné d'arrière-pensées hostiles à notre indépendance. La griserie du succès les susciterait chez le vainqueur. Même dans le cas inespéré où nous obtiendrions à la paix une restituo in integrum, notre situation internationale serait changée. Le congrès de Vienne avait créé le royaume des Pays-Bas pour opposer une barrière aux agresseurs dont la France révolutionnaire et impériale avait recueilli la tradition héritée de l'ancienne monarchie et dont l'Europe avait particulièrement souffert pendant les vingt dernières années. Les événements de 1830 avaient prouvé que la combinaison n'était pas viable. La tâche de la conférence de Londres était d'en trouver une autre qui en tint place. Le problème était insoluble. A défaut de l'idée qui manquait, la conférence de Londres s'est contentée d'un mot sans se demander s'il est possible de décréter par un traité qu'un pays sera perpétuellement à l'abri de toute agression. Depuis longtemps déjà deux de nos garants n'ont plus aucun intérêt à la neutralité belge. Le fait que la Belgique aurait été le théâtre de la guerre, prouverait aux trois autres que les espérances fondées sur cette neutralité sont illusoire. Pour la Belgique, elle ne deviendrait pas sans valeur, tant

s'en faut. Elle nous a bien servi pendant la paix en nous aidant à résister aux pressions exercées plus d'une fois pour nous entraîner dans l'orbite de telle ou telle grande puissance, comme par exemple en 1863 quand l'Empereur Napoléon III avait ameuté l'Europe contre la Russie à l'occasion de l'insurrection polonaise. Mais pour nous rendre les mêmes services il n'est pas nécessaire que notre neutralité soit contractuelle. Nous pourrions, et vraisemblablement toujours, nous la procurer par une déclaration volontaire. Quant à l'efficacité de la neutralité en temps de guerre, l'expérience nous aurait appris ce qu'il faut en penser. Nous attacherions moins de prix encore à une garantie dont l'unique effet aurait été de donner aux belligérants un titre légal pour porter la guerre sur notre territoire. Nous saurions que la seule garantie réelle et solide est l'entretien de forces militaires proportionnées au chiffre de notre population, à nos ressources et aux armements de nos grands voisins.

(s) Greindl.

C'est cette même dépêche qui a été lue par le comte de Broqueville, à la séance secrète de la Chambre et qui lui a permis d'obtenir une majorité pour la loi instituant le service personnel. On peut dire qu'elle a été un facteur important de la victoire car, sans le service personnel, l'armée belge n'aurait pas tenu comme elle l'a fait sans la défense magnifique de la Belgique, la France n'aurait ni pu changer de front ni gagner la bataille de la Marne. Celle-ci a été gagnée de justesse et aurait probablement été perdue sans les sorties d'Anvers qui ont retenu en Belgique plusieurs corps d'armée.

Papa avait une façon très particulière de composer ses dépêches. On le voyait pendant des heures fumer son cigare dans son fauteuil où il semblait perdu dans un rêve. Après un temps, il disait au garçon de chancellerie de lui relire tant de pages et se mettait à écrire d'un jet sans aucune rature. Sa dépêche était complètement composée dans sa tête; il la connaissait par coeur du premier au dernier mot et savait même quelle en serait la longueur exacte, puisqu'il faisait relire les feuilles avant d'entamer le travail d'écriture qui n'était plus que matériel.

Alors que généralement le ministre fait la minute ou corrige la rédaction faite par ses secrétaires et que la dépêche destinée à être expédiée est une copie de cette minute, ce sont les dépêches de la belle écriture de Papa qui étaient envoyées et les secrétaires n'en faisaient que la copie pour les archives.

Le journaliste auquel Bismarck confiait la rédaction des articles qu'il voulait faire paraître travaillait de façon analogue. Le chancelier lui donnait le thème, puis le journaliste se couchait sur une chaise longue, dans le bureau même de

Bismarck et se couvrait d'un plaid jusqu'à la tête. Une heure après il ressortait de là et d'une seule haleine débitait tout l'article. S'il ne correspondait pas exactement aux vues de son maître, le propagandiste se recouchait et ainsi de suite.

Papa n'a jamais conservé la copie d'aucune de ses dépêches; il considérait que seules les archives officielles y avaient droit puisque ce n'était pas le particulier mais le diplomate qui écrivait. A voir cet unique spécimen, sauvé par M. Arendi on peut juger combien il serait intéressant d'en posséder d'autres.

J'ai appris par M. Delvaux de Fenffe que jusqu'à maintenant ce sont encore les dépêches de Papa que l'on donne comme modèle aux jeunes diplomates. Il y a 30 ans que les dernières ont été écrites, on n'en a pas encore rédigé de meilleures.

L'Allemagne d'avant 1918 était divisée en quantité de petits états auprès desquels Papa était accrédité; il y avait je crois, 17 cours où il devait se rendre dans les grandes occasions: mariages, enterrements, júbilés de règne etc... C'était fastidieux et fatigant. Pourtant l'étude des moeurs y était intéressante. Dans une de ces petites capitales, Papa avait été faire visite au premier ministre qui l'engage à venir passer la soirée chez lui. Il s'y rend vers neuf heures et la femme du premier ministre lui dit, dès son arrivée, que son mari à l'habitude de prendre une pomme immédiatement avant de se coucher. Elle n'avait pas fini sa phrase qu'une bonne apportait une pomme. Il se retira donc mais ayant commandé sa voiture pour minuit, il ne lui resta que la ressource de marcher de long en large dans la rue pendant trois heures.

Cette histoire de voiture me fait penser à une aventure arrivée dans une ville de province. Papa prend un fiacre à la porte de son hôtel et se fait conduire chez un personnage quelconque. Il lui dit en partant qu'il reviendrait volontiers mais que malheureusement le temps dont il dispose est trop compté pour faire encore un aussi long trajet. "Comment long trajet"? "Votre hôtel est juste en face de chez moi". Le cocher payé à l'heure lui avait fait parcourir la ville en tous sens, se doutant bien qu'il avait affaire à un étranger, car qui prendrait un fiacre pour un trajet de vingt mètres?

Il n'y avait qu'un des prédécesseurs de Papa au poste de Berlin qui le faisait à dessein. Sa maison était contiguë à l'ambassade de France, mais il considérait que le ministre de Belgique ne pouvait pas se rendre à pied chez l'ambassadeur de la République. Il montait donc dans sa voiture, celle-ci faisait un tour de roue et le scrupuleux observateur du protocole descendait.

Le smoking n'existait pas dans ma jeunesse. Dans les circonstances où on le met maintenant (sera-ce encore vrai quand vous lirez ces lignes ?) on revêtait l'habit avec la cravate noire. Tous les soirs à Berlin nous dînions dans cette tenue ou en cravate blanche, s'il y avait des invités. Après le dîner venaient toujours quelques amis pour passer la soirée. C'étaient surtout des diplomates et on peut dire qu'il y eut plusieurs périodes comme dans la guerre de trente ans. Ce furent d'abord les Français qui étaient les plus nombreux, l'Italie donna ensuite le plus gros contingent; il y eut aussi la période scandinave. Bien entendu ce n'était pas exclusif et parfois dix ou quinze personnes arrivaient ainsi à l'improviste et à des heures différentes. Le plus tardif était le Prince Radolin auquel il arrivait de sonner à minuit pour venir passer la soirée.

Ce Prince Radolin qui a été ambassadeur d'Allemagne à Paris était un charmant homme d'origine polonaise que les polonais n'appréciaient pas parce qu'à leur gré, il s'était trop rallié au régime allemand. Il était d'abord comte Radolinsky et quand l'Empereur lui conféra le titre de Prince il abandonna le "sky" polonais. Il est cependant admissible que l'on finisse par devoir accepter une domination qui date de Frédéric II, surtout quand aucun espoir n'existe de voir rétablir l'indépendance de son pays.

Le Prince Radolin avait une fille, fort jolie, que l'on appelait Doudouce. Une de ses aïeules était une princesse hindoue et le Prince Radolin en avait un portrait dans son salon. Doudouce lui ressemblait de la façon la plus frappante, même sous le rapport du teint tout à fait bronzé.

Le médecin du Prince Radolin lui avait dit qu'il devait absolument aller prendre les eaux de Carlsbad. Empêché d'aller aux eaux et pour connaître la vérité sur son état de santé, Radolin ouvrit la lettre que son médecin lui avait confiée pour être remise à son collègue. Il ne trouva dans l'enveloppe que les vers suivants:

Hiermit schicke ich Ihnen eine goldene Gans
Plündern Sie sie schön aber töten Sie nicht ganz.

(Ci-joint je vous envoie une oie d'or, plumez-la bien mais ne la tuez pas tout à fait).

Nous avons connu d'autres polonais à Berlin, mais ceux-là restés Polonais polonisants jusqu'au bout des ongles. Ce sont les Princes Radziwill. Les Ferdinand Radziwill avaient été expulsés trois fois d'appartements qu'ils occupaient parce qu'ils avaient laissé déborder la baignoire et inondé tout l'appartement au-dessous du leur.

Ils passaient soi-disant l'hiver en Italie, mais ils tardaient tant à partir que Pâques les trouvait régulièrement à Berlin.

Les églises de Berlin n'étaient pas éclairées et chacun apportait un bout de bougie ou un rat de cave qu'il posait sur son banc, mais le Prince Ferdinand Radziwill oubliait toujours son éclairage et lisait toute sa messe en frottant des allumettes.

Pour fêter ses noces d'or le Prince Ferdinand avait invité le ban et l'arrière ban de sa famille dans son château d'Antonin en Silésie, mais au jour dit il n'était pas là: il chassait le chamcois dans le Tyrol. On le rappela par télégramme et il ne revint que quelques mois plus tard se disant que le jeunesses s'amuserait beaucoup mieux sans lui et qu'au fond il n'était pas du tout nécessaire qu'il soit là pour cette fête.

Les Ferdinand Radziwill fêtèrent leurs noces de diamant. Cette fois ils étaient au rendez-vous. La tradition veut qu'à cette occasion on offre une canne au jubilaire. Quand on la présenta au Prince Ferdinand il répondit: "Enlevez cela. Que voulez-vous que je fasse d'une canne" ?

Leur fille Agga était charmante et aussi sympathique que ses parents. Au sortir d'un magnifique sermon sur l'humilité prononcé par le Père Bonaventure, Dominician, Agga dit à mes sœurs le plaisir qu'elle en éprouva car maintenant "elle est toute fière d'être humble".

Son frère Janos était mon ami. Je n'ai plus eu aucun rapport avec lui depuis que nous avons quitté Berlin; j'ai seulement su par d'autres qu'il s'occupait beaucoup de politique à Varsovie et était le chef de l'opposition. Un Prince Janos Radziwill a été fusillé par les allemands pendant la guerre de 1939, ce n'est pas celui que j'ai connu, car ce dernier est en ce moment à Paris.

Un autre Prince Radziwill, Charles, vieux veuf, a demandé à mes sœurs de venir le voir pendant sa dernière maladie et comment le trouvent-elles au lit ? Vêtu d'une chemise blanche d'habit.

Il y avait aussi la Princesse Marie Radziwill, qui avait un salon politique et dont le fils Stanislas était aussi un de mes amis mais moins intime que Janos. Un soir que Papa lui faisait visite, elle lui montra un lot de camées et autres pierres gravées qu'un antiquaire lui avait confié à vue. Elle dit à Papa: "Vous qui connaissez les langues extraordinaires, pourriez-vous me déchiffrer l'inscription de cette pierre" ? Mais certai-

nement: "Il est écrit: Aline Greindl, en caractères turcs. C'est ce qui reste d'un cachet en or dont j'avais fait présent à ma femme il y a plus de vingt ans et qui lui avait été aussitôt volé". La Princesse Radziwill charge Papa de l'offrir de nouveau à Maman mais de sa part à elle maintenant. Nous étions encore à jouer aux cartes quand Papa rentre et dit: "Figure-toi ce que j'ai trouvé". Sans hésitation Maman répond: "Mon cachet ture". Maman n'a pas pu expliquer d'où cette inspiration lui était venue. Elle considéra cette pierre comme un talisman pour lui revenir après tant d'années et en avoir senti la présence. Elle la mit dans son porte-monnaie et celui-ci fut volé quelques jours après. Décidément ce cachet était destiné à disparaître par vol.

A Pâques, les Ferdinand Radziwill donnaient toujours un grand déjeuner à une centaine de membres de la colonie polonaise et à cette occasion nous considéraient comme Polonais, je suppose. Ces déjeuners m'amusaient beaucoup à cause des types que l'on y rencontrait et des mets extraordinaires rangés sur les tables.

Parmi les convives figurait un petit vieux qui avait été professeur du prince Ferdinand et avait été général. A l'occasion de ses cent ans, l'Empereur Guillaume II lui envoya, dans un écrin, une tasse en belle porcelaine de Berlin. A l'aide de camp qui la lui apportait, le petit vieux répondit: "Rapportez cela à votre maître et qu'il sache que je ne suis pas une vieille femme". L'Empereur a beaucoup ri de ces remerciements, et lui a, je crois, envoyé une décoration.

Quand les diplomates arrivent dans un poste nouveau, ils trouvent grande aide de la part des collègues qui leur indiquent les démarches à faire, les impairs à éviter et les guident au point de vue matériel. Maman a retrouvé à Berlin sa vieille amie la comtesse Benomar, née Bernardine d'Ayllon, femme du ministre d'Espagne, qui lui rendit ce service. Elle est encore venue faire un petit séjour à Wallay quand Maman y passait l'été. Lorsque les Benomar ont été remplacés à Berlin par les Mendez de Vigo, dont j'ai déjà parlé, la comtesse n'emporta pas la crèche de Noël qu'elle possédait et en fit don à Maman. C'est la jolie crèche que nous possédons et qui servira encore j'espère pendant beaucoup de générations.

A la légation de Portugal était le marquis de Penafiel, d'une très grande famille portugaise. Quand il présenta ses souhaits de nouvel an à Bismarck celui-ci répondit sans détours: "Un de mes souhaits est d'avoir un bon Porto" et chaque année le marquis de Penafiel devait se fendre d'une barrique de ce vin. Faisait-il aussi d'autres diplomates de la même manière ?

La France était représentée par M. Herbette qui, pour marquer ses convictions républicaines, s'entourait le cou d'un foulard rouge. Je crois que mes parents n'avaient avec lui que les

rapports officiels. Son fils Maurice était attaché à l'ambassade. C'est lui qui termina sa carrière comme ambassadeur à Bruxelles.

A.M. Herbette succéda le marquis de Noailles, petit vieux à la barbe grise mal soignée. Il était aussi mal fichu qu'un grand d'Espagne, comme disait Papa. Je vous donne en mille ce qu'il collectionnait... Des bicyclettes; toute l'ambassade en était encombrée.

Si mes parents avaient peu de rapports avec les chefs de mission, ils étaient au contraire très intimes avec les Dumaine. M. Dumaine était fils de l'éditeur du même nom. C'était un homme très instruit et affable. Par ses qualités, il rachetait sa laideur: il avait une figure de momie desséchée asymétriquement. Il fut conseiller à Bruxelles quand j'étais jeune et me reçut souvent très gentiment. Sa carrière se termina en qualité d'ambassadeur à Vienne au moment de la déclaration de guerre en 1914.

Quand, en 1916, j'ai été étudier certaines questions à la bibliothèque coloniale à Paris, j'ai été faire visite aux Dumaine et fus reçu très fraîchement. A l'heure actuelle je n'ai pas encore compris pourquoi. M. Dumaine vint me faire une visite à l'hôtel lorsque revenant très malade du Mont Dore, en 1922, je me suis arrêté à Paris; cela m'explique encore moins son attitude pendant la guerre.

Madame Dumaine était charmante et grande amie d'Emile surtout. Elle a malheureusement sombré dans la bigoterie et ses amis ne comptent plus.

Je dois aussi mentionner comme Français le charmant ménage Soulanges et M. Sainte-Claire, non pas que nous fussions extrêmement liés avec ce dernier mais à cause d'une histoire lazarésque. En soignant M. Sainte-Claire atteint d'une pneumonie infectieuse, M. Soulanges contracta cette maladie. Les plus grandes sommités médicales étaient réunies autour de son lit puis se retirèrent en disant que M. Soulanges avait cessé de vivre. Le jeune médecin traitant était resté auprès du défunt et une heure après rappelle les doctes professeurs leur annonçant qu'il y avait encore de l'espoir. "J'ai administré telle drogue et le coeur s'est remis à battre". "Comment avez-vous osé donner pareille dose, il y avait de quoi assommer un cheval"? "Vous aviez déclaré qu'il était mort". "Ce n'est pas une raison pour agir avec une pareille imprudence". M. Soulanges a encore vécu en excellente santé pendant de longues années.

A notre arrivée à Berlin, la légation du Brésil était gérée par M. Jaura. Sa femme m'avait pris en grande affection

et j'aimais bien aller chez elle. C'était une petite vieille aux cheveux tout blancs qui traînaient jusqu'à terre, seule chose remarquable qui la distinguât car pour le reste, la pauvre était le vrai type de ces petites guenons sud-américaines. Quand la république fut déclarée, M. Jauru s'en allait disant partout que l'empire avait ses défauts, que la république vaudrait peut-être mieux etc. Avec un manque de dignité parfaite, il essayait de se raccrocher à son poste mais n'y réussit pas.

Son successeur le Baron Itajuba était tout à fait charmant et fut grand ami de la famille. Il venait beaucoup à la maison. Le bridge n'était pas encore inventé, on jouait au bezigue à quatre. Iscisa son partenaire, jouait mal et lentement et Itajuba de l'interpeler: "Allons Iscisa une pierre ou une brique "ou bien" mal mais vite". On trouve un matin Itajuba sans vie encore revêtu de son habit. Cette mort causa beaucoup de chagrin à tous ses amis. Plus à coup sûr qu'à sa femme, une petite Parisienne sans aucun intérêt, qui au moment où elle perdait un excellent mari qui la dépassait de cent coudées ne trouva à dire comme craison funèbre:

"S'il était mort un peu plus tôt, j'aurais pu me remarier".

Elle était bavarde comme une pie et quand elle avait épuisé un sujet disait: "Et patati et patata..." jusqu'au moment où elle avait trouvé une autre niaiserie à dire. Par ce moyen elle empêchait son interlocuteur de lui couper la parole.

Le conte de Launay représentait le roi Humbert Ier. Sa femme et lui formaient un ménage calme qui n'avait qu'une fille du premier mariage de Madame de Launay.

Le général Lanza, homme charmant qui fut très intime à la maison leur succéda. Un de ses secrétaires était M. Beccaria des marquis d'Iscisa et que tout le monde appelait de ce dernier nom. Il était déjà ami de très longue date, passablement ennuyeux et venait beaucoup chez mes parents. Il termina son existence comme retraité à Bruxelles et j'allais parfois le voir dans sa maison rue Faider. Très malade du coeur, lui qui ne sortait jamais, voulut quand même retourner à Turin, sa patrie, où il arriva pour rendre l'âme.

M. van der Hoeven était ministre des Pays-Bas. Joueur impénitent, il passait ses nuits au cercle. En sa qualité de joueur, il était superstitieux; une nuit, vers deux heures, il rentre, fouille la corbeille à linge sale pour y retrouver sa cravate blanche de la veille, la noue et repart. Si la dame de pique lui a été favorable après ce changement de toilette, il y a des chances que cette cravate n'ait plus été lavée avant

d'être complètement souillée. Il avait épousé une Russe agréable mais slave jusqu'au bout des ongles.

Leur unique fille Adrienne était grande amie de Marie-Henriette et de moi-même. Elle était carrément laide, cheveux acajou, taches de rousseur, traits irréguliers mais très gentille, intelligente et pleine d'entrain. Elle a épousé un officier de marine italien.

Après cette charmante amie disgraciée de la nature, reposons-nous en pensant aux plus jolies femmes que j'ai connues à Berlin.

Madame Sandoval, femme de l'attaché naval espagnol. Elle était péruvienne et avait un air de petite marquise du XVIII^e siècle.

Madame Némès, italienne aussi belle que jolie qui avait épousé un homme fort laid conseiller à l'ambassade d'Autriche-Hongrie.

L'ambassade d'Autriche avait encore une autre beauté dans ses rangs, Madame Vellies. Son genre était tout différent de celui de la précédente. Grecque, elle en avait la beauté classique. Le père de Madame Vellies aimait la plaisanterie et l'a cultivée jusqu'au dernier moment. Quand il exhala le dernier soupir, il jeta la tête sur le côté en disant "quick !" comme l'aurait fait un petit oiseau.

Ces bougres de hongrois savent choisir les jolies femmes et s'en faire épouser. Denis Szechenyi, fils de l'ambassadeur, était venu chercher en Belgique la superbe Miton Caraman-Chimay. C'est son portrait que j'ai près de ma table à écrire. Peut-on rêver personne d'aspect plus poétique ? Détrompez-vous. Elle mangeait malheureusement beaucoup et sa ligne en pâtit sérieusement. Un de ses admirateurs lui demande de pouvoir aller la saluer le lendemain au départ du train. "C'est ça, vous voulez m'apporter des fleurs qui m'encombreront dans le wagon et qu'après quelques kilomètres je jetterai par la fenêtre. Apportez-moi plutôt des saucisses cela me sera plus utile". Et le lendemain il lui apportait un choix de saucissons retenus par un ruban de soie rose. Mes soeurs sont restées en relations avec la belle Miton.

La cinquième jolie femme était la princesse Ghika femme du ministre de Roumanie. Ils avaient deux fils et un neveu de mon âge avec lesquels je jouais souvent. L'un d'eux, dit à ma soeur Marie qui beurrait sa tartine: "Nur drüber gelaufen". J'ai perdu ces amis de vue mais mes soeurs ont continué à correspondre jusqu'à sa mort avec la princesse Ghika qui vivait dans ses terres en Roumanie.

Une revue de tous les secrétaires qui ont passé par les mains de Papa serait impossible à faire, d'abord ils sont trop nombreux, ensuite je ne les ai pas tous connus; pour d'autres il y a bien peu de chose à dire et enfin il me faudrait un livre entier. Je ne citerai que les plus marquants.

En 1888, le comte Adolphe du Chastel qui avait été au Mexique avec Papa, était conseiller, le baron Albéric Fallon que nous avions déjà connu à Lisbonne, secrétaire, le comte Maurice du Chastel attaché. Tandis que les deux premiers sont devenus ministres, le troisième n'a pas continué dans la carrière. Le Baron Gaiffier était 2e secrétaire.

Le comte della Faille qui a terminé sa carrière comme ambassadeur, fut secrétaire puis conseiller. Il a épousé Simone Maskens, la grande maîtresse de la maison de la Reine. Extrêmement riches tous deux, ils n'ont pas eu de bonheur: un de leur fils s'est évanoui dans son bain et était noyé quand on l'a retrouvé, le second a contracté un mariage qui a fait beaucoup de chagrin à ses parents. C'est probablement ces peines qui ont provoqué l'attaque d'apoplexie de la comtesse qui ne s'est pas complètement remise.

Le baron Frédéric de Wykerslooth, tâte de la carrière, comme attaché, mais je crois que Berlin fut son seul poste.

M. Mélot aimait les pendules qui font tic-tac et lisait un journal "paisib, l'Ami de l'ort". L'Ami de l'ordre était un petit journal d'intérêt local imprimé à Namur.

Je ne puis pas même donner une courte notice sur chacun; citons donc seulement Allard, le comte Cornet qui quitta la carrière et devint sénateur, le comte de Buisseret, M. Jooris, Gaston et Amaury de Ramaix, le baron Gaiffier qui fut ambassadeur à Paris, le comte Charles de Liedekerke, le comte Philippe d'Oultremont, Edmond de Prelle, Julio Lejeune etc.

Le prince Albert de Ligne mérite cependant une mention spéciale car de tous les secrétaires, il a laissé le souvenir le meilleur. Boute-en-train, charmant, complaisant, amusant et aussi mal élevé qu'un grand seigneur peut l'être sans cependant tomber dans la trivialité ni la vulgarité.

Les secrétaires de diverses légations et mes sœurs n'avaient pas été invités à un certain bal de la Cour. Ligne décide de se venger en donnant Roonstrasse une sauterie où l'on s'amusera beaucoup mieux. Les domestiques prétendent qu'il est matériellement impossible de tout préparer en si peu de temps. "Quoi ? les domestiques rechignent, eh bien moi je ferai tout". Il enlève sa veste, démonte les grandes portes qui séparent la salle à manger du salon bleu, déménage les meubles et tapis, cire les

parquets, en un mot travaille comme dix forts de la halle et la fête fut très réussie.

Il accompagna Papa à Munich au moment du mariage du Prince Albert. Ensemble ils vont faire visite à l'archevêque qui doit bénir le mariage et Papa lui présente le prince Albert de Ligne. L'archevêque ne fait aucune attention à Papa mais se confond en courbettes, amabilités et gracieusetés de toutes espèces pour Ligne. L'archevêque avait cru que le Prince Albert de Ligne était le Prince Albert de Belgique et Papa se rend compte du quiproquo. Quand, à bout de souffle à force d'avoir fait des compliments, l'archevêque se tait un instant, Papa en profite pour dire: "Le Prince Albert de Ligne est le premier secrétaire de la légation". Finies les courbettes. Le prince de l'église se redresse et foudroyant Ligne du regard lui indique une chaise en disant "Asseyez-vous là". Jusqu'à la fin de la visite il ne lui a plus adressé la parole.

Maman causait avec une dame que Ligne ne connaissait pas et derrière laquelle il se trouvait. Pour indiquer d'un geste discret son désir, d'être présenté, il lance les bras au ciel. Comme il est fort grand, il accroche violemment le lustre dont une pluie de bougies et de bobèches dégringole sur les deux dames.

Les Adrien Nieuwenhuys ont gardé de leur passage à Berlin un aussi bon souvenir que celui qu'ils y ont laissé. Adrien est un de mes anciens condisciples de Saint-Michel, Céline (née Halot) une amie de votre Maman depuis toujours et même sa meilleure amie. Adrien a été ensuite ministre à Luxembourg, à Vienne puis ambassadeur auprès du Saint-Père.

Parmi les membres de la légation qui ont été de véritables amis, il y a lieu de citer encore le comte Léo d'Ursel, resté très fidèle jusqu'à son dernier jour et les Peltzer.

M. Peltzer était la conscience personnifiée; jamais il ne trouvait son travail assez soigné et les autres secrétaires prétendaient qu'à son arrivée le matin à la légation, il commençait par effacer tout ce qu'il avait écrit la veille. Papa l'appréciait beaucoup; il mit comme condition à prolonger sa carrière d'avoir Peltzer pour conseiller disant qu'en lui il pouvait avoir toute confiance.

Fernand Peltzer avait épousé Jeanne De Mot, la fille de l'ancien bougmestre de Bruxelles, charmante femme, très intelligente et pleine de cœur. Nous étions dans le monde à la même époque car elle y chaperonnait Suzanne sa soeur cadette et nous avons gardé nos relations.

Malgré un séjour de 24 ans à Berlin, les intimes parmi les allemands ont été rares. Il y eut bien une série d'officiers qui venaient beaucoup à la maison quand Marie débuta dans le monde, Humboldt petit-fils et petit-neveu des deux savants du même nom et ignorant à faire bondir de joie un dernier de sixième; c'est lui qui a lâché un jour un "Ich denekte" mémorable; Wawa Henckel, et beaucoup d'autres, mais ce ne fut que pendant un an ou deux et on ne les revit plus.

Anica Reichlin, d'origine portugaise et veuve d'un bava-rois a été une amie fidèle de Maman. La pauvre avait une maladie de coeur qui lui donnait un teint cramoisi; quand, en sa présence, Maman regardait Marie, celle-ci lui semblait si pâle qu'elle lui demandait si elle se sentait mal.

Il y avait aussi Madame vom Rath qui cherchait à être intime. Elle était le comble de l'aimable, prévenante et charitable mais si bornée.

Elle fut parmi les premières à posséder l'éclairage électrique. Comme on parlait de court-circuit Madame vom Rath interpelle son mari: "Nicht war Adolph wir haben auch ein Kurzschluss" (N'est-ce pas Adolphe nous avons aussi un court-circuit ?).

Maria Humann, fille du directeur des fouilles à Pergame et très érudite en cette matière a été grande amie de la maison pendant un temps. Il y avait du reste de quoi car elle était fort belle femme, jolie, intelligente et sympathique. Elle s'est mariée et les relations sont devenues de plus en plus rares.

Le général comte Alten habitait au second étage Roonstrasse et nous avions des relations agréables avec leur gentille fille Elsie, blonde très sportive et spontanée. Elle a épousé le comte Platen et a été vivre dans son majorat du Sleswig. Elle était restée fidèle amie, faisant visite quand ses déplacements l'amenaient à Berlin et sinon donnant de ses nouvelles plus ou moins régulièrement.

Un peu plus loin dans la Roonstrasse demeurait la vieille Excellenz Delbrück, vieille haguénée au caractère grincheux. Elle s'amenait souvent pour grogner contre l'un ou l'autre. Je me souviens d'elle racontant la visite de voisins de campagne. "La journée était belle et je m'étais installée au jardin pour préparer les fruits destinés aux confitures, car je ne me fie pas pour cela à ma cuisinière. Je comptais bien avancer la besogne quand au loin je vois s'élever un nuage de poussière. C'est certainement une visite. Le temps de faire disparaître les fruits et d'enlever mon tablier les Rauchsache étaient là, Monsieur, Madame et le jeune ménage. Je croyais que c'était fini. Pas du tout, la calèche déverse encore deux sales gamins

de 12 ou 13 ans que je ne connaissais pas. A-t-on rêvé d'amener chez une vieille dame des polissons qu'elle n'a jamais vus ? Salutations, sourires, phrases aimables qu'on ne pense pas en les prononçant, qu'on ne croit pas en les entendant. Après avoir demandé des nouvelles des leurs, raconté quelques potins sur les châtelains des environs, on se bat les flancs pour trouver des sujets de conversation et on ne les trouve pas. Heureusement l'arrivée du goûter fait diversion. Je croyais qu'après le café ils partiraient; pas du tout, ils se réinstallent au jardin et je vois que leur cocher bavarde avec mon jardinier au lieu d'atteler. Ils ne partiront donc jamais. Madame demande que les enfants puissent un peu se dégourdir les jambes. Je ne l'avais pas proposé, sachant ce que font des enfants mal élevés dans un jardin, mais je ne pouvais pas refuser. C'est ça ! à peine lâchés ils piétinent mes bégonias. Je ne puis m'empêcher de pousser un cri. La Maman prend un air offusqué, comme si ce n'était pas mon droit de protéger mes fleurs; elle leur dit de faire attention et pour éviter d'autres remontrances, ils s'en vont derrière la maison où nous ne pouvions plus les voir. Je me rends compte des déprédations qu'ils font maintenant dans le potager; je pense tout le temps à mes semis dans lesquels ils galopent et cela m'enlève encore plus les sujets de conversation qui ne venaient déjà pas comme cela. Je propose un tour de jardin, ils acceptent de mauvaise grâce mais enfin de cette façon je verrai ce que font ces vilains gosses.

Je pense qu'après le tour du propriétaire ils vont enfin se décider à partir. Pas du tout, ils se réinstallent. Je fais des allusions à la longueur de la route de retour. Ils ne bougent pas. Il n'y a pas à dire, je vais être obligée de les inviter à souper. Je l'évite aussi longtemps que possible; et justement le domestique est à la ville pour chercher les provisions. Comment sera le service ? Enfin je passe par là et immédiatement ils acceptent. Je vais donner des ordres à la cuisine et comme si je n'avais pas assez d'ennuis, ma cuisinière me fait encore une scène à cause de ce repas improvisé.

Vous croyez que le repas fini ils sont partis ? Rien à faire ils restent encore. Comptent-ils donc prendre leur quartier d'hiver chez moi ?

Je ne fais que résumer sa tirade, il me faudrait des dizaines de pages pour l'écrire au complet.

Les Talleyrand Périgord étaient nos plus intimes, en ce sens que la comtesse venait beaucoup chez nous et que les enfants étaient nos meilleurs amis.

Le comte répondant au prénom d'Archambaud avait une belle tête de noble français. Après cela tirez l'échelle, il n'y

avait rien dans cette tête. Les grandes familles chevauchent souvent sur divers pays; il en est ainsi pour les Talleyrand, Français par le nom, Italiens par le titre de duc de Dino et Allemands par le titre de prince de Sagan. Archambaud avait choisi la nationalité allemande et était officier dans l'armée prussienne en 1870. Par une attention gracieuse, le roi de Prusse le fit désigner pour un régiment gardant la frontière russe de façon qu'il n'ait pas à combattre ses parents français. Le comte Talleyrand crut faire un geste guerrier en refusant cette mutation. Le résultat fut que les Prussiens n'admirent pas du tout un individu qui faisait fi d'une bienveillance du Roi et qui demandait à se battre contre les siens. Les Français d'autre part ne le lui pardonnèrent pas.

Il possédait un château en Silésie. L'empereur ayant défendu aux Allemands de vendre leurs biens de Silésie aux Polonais, Talleyrand s'empresse de le faire. Quand on lui en fit la remarque, il trouva pour seule réponse à donner qu'il ignorait cet ordre. D'où nouveau grief contre lui et ainsi, de gaffe en gaffe, il s'était créé une position peu enviable.

Il avait épousé Marie de Gontaut-Biron. Comme son mari s'appelait Archambaud on la nommait Archibelle par dérision, car la pauvre femme était fort laide. Bonne et gentille, elle employait parfois des expressions que l'on ne se serait pas attendu à voir sortir de la bouche d'une grande dame. Dans les salons de Maman, sa fille insistait pour partir rappelant à sa mère qu'elles avaient un rendez-vous. "Voyons Félicie ne me pressez donc pas comme un lavement".

Ils eurent quatre enfants: Anne, mon aînée d'un an, a épousé Edouard Dreyfus y Gonzales comte de Premio Real. Elle était bonne fille, mais pas très intelligente et assez disgraciée de la nature. Une grande tache de vin couvrait une de ses joues et elle ne la maquilla que comme jeune fille. Quand M. Dreyfus lui fit des avances, elle lui donna rendez-vous pour le lendemain chez elle. Entre-temps elle enleva la couche de fard et se présenta ainsi à son soupirant.

Félicie dite Lily, plus jeune que moi de six mois, a épousé le frère d'Edouard Dreyfus, Louis Dreyfus y Gonzales, marquis de Villehermosa. Elle était beaucoup plus vive d'esprit que sa sœur et mieux physiquement; nous l'aimions beaucoup.

Hély vivait à Rome où il était antiquaire et réussissait fort bien, dit-on. Il ne tenait pas boutique mais avait une maison entièrement garnie de meubles et bibelots à vendre. Il recevait en visite ou invitait à dîner. Chacun pouvait examiner à son aise toutes les œuvres d'art qui étaient chez lui. On

ne parlait pas d'achat ou de vente et le lendemain on faisait demander le prix du fauteuil dans lequel on était assis ou du service de table. Il épousa une américaine et vit maintenant à Paris. Je m'entendais bien avec Hély mais nous nous sommes perdus de vue.

Alexandre dit Alex, le dernier, avait cinq ans de moins que moi. Entre enfants c'est une différence suffisante pour empêcher l'intimité. Ce n'est que plus tard, quand j'allais en congé à Berlin, que je l'ai mieux connu. Seul de la famille physiquement réussi, il était très gentil garçon et très amusant. Pendant la guerre 1914-1918 ou immédiatement après, il a été trouvé errant dans les rues de Munich, atteint d'amnésie totale et il mourut à l'hôpital.

Anne et Lily étaient nos grandes amies, ensemble nous avons été préparés à notre première communion par l'abbé Faber, vicaire de Sainte Hedwige; à notre petit cours assistaient aussi les deux Busse.

Quant Maman décida de passer les vacances à Wernigerode dans le Harz, elle s'entendit avec les Talleyrand pour qu'ils se rendent dans la même localité et les deux familles, à frais communs, firent venir un dominicain belge pour être notre aumônier.

L'amitié avec Anne s'est refroidie mais celle avec Lily reste constante; elle est encore une des meilleurs amies de Marie-Henriette.

Les Busse étaient les filles d'un banquier protestant et d'une Polonaise catholique. C'est au cours chez l'abbé Faber que débute l'amitié entre Marie-Henriette et Rita; elle est restée très vive jusqu'à sa mort. Mariée au comte de Maugny, elle habitait un château dans les environs de Thonon.

Ludka, la plus jeune, a épousé un Polonais; après avoir été très grande amie pendant de longues années, les relations se rafraîchirent quand Ludka vint habiter Bruxelles. Pourquoi ? Marie-Henriette ne l'a jamais su, Ludka non plus peut-être, mais allez comprendre ce qui se passe dans une âme de Polonaise.

Les Busse étaient d'un tout autre cercle que celui de mes parents. Madame Busse venait parfois voir Maman, ses filles étaient constamment chez nous, parlaient des dîners ou fêtes qu'elles donnaient, comme Marie-Henriette parlait des siennes, sans qu'il soit question que l'une ou l'autre demande, même pour la forme, s'il lui serait agréable d'y assister. Ce modus vivendi, placé sous le signe de la simplicité et de la franchise, était des plus commodes. Quant à M. Busse je ne l'ai jamais vu.

La soeur du Roi Albert, la Princesse Joséphine, qui avait épousé le Prince Charles de Hohenzollern, était aussi très liée avec mes parents et messoeurs. Elle venait à la maison sans aucun cérémonial. Son attitude ne peut être mieux dépeinte que par l'appellation qu'elle donnait à mes parents: Papa et Maman Greindl. Son mari, au contraire, était imbu de son importance et n'oubliait jamais qu'il était prince.

L'amitié a continué entre la Princesse Joséphine et mes soeurs qui allaient la voir souvent dans son couvent et ont avec elle un échange suivi de correspondance depuis qu'elle est à l'étranger.

Frifri Geyer était aussi une amie très intime. C'était un charmant petit oiseau. Jolie blonde, intelligente paraît-il et restée très enfant. Elle a été élevée dans le château de sa tante la Princesse de Hohenzollern Sigmaringen. Le baron Clemens Geyer demanda au prince d'être relevé de ses fonctions d'officier d'ordonnance. Comme celui-ci s'étonnait de cette demande et exigeait d'en connaître le motif, le baron Geyer lui avoua qu'il était follement amoureux de sa nièce et, comme son rang social ne lui permettait pas de songer à elle, il demandait à rejoindre son régiment. Le prince informa Frifri, âgée de 17 ans, qu'on la demandait en mariage et la laissa maîtresse de sa décision. "Oui ! oui !" fut la réponse sans même connaître le nom de son prétendant. Je disais que Frifri était un petit oiseau, elle en donnait ainsi la preuve. Plus tard elle en donna encore bien d'autres. Elle avait par exemple un superbe diadème, le fit transformer puis s'en fit faire un collier, fit changer le collier et finalement de ce superbe diadème il resta une petite broche insignifiante. Ce fut un ménage heureux quoique sans enfant.

Clemens Geyer a été très grièvement blessé au début de la guerre 1914-1918, Frifri mourut de la poitrine quelques années plus tard.

J'ai parlé des intimes habitant Berlin, il faut que je dise aussi un mot des intimes migrants: ces amis qui vivaient dans d'autres pays, mais qui ne passaient pas par Berlin sans s'y arrêter pour prendre au moins un repas Roonstrasse.

Je les comparais aux hirondelles s'il n'y avait pas parmi eux Madame Peterson, dont le poids devait atteindre ou dépasser 150 kilos. Dans les rues de Berlin on plaçait des écriteaux: "Achtung Dampfwalze". Quand le rouleau compresseur travaillait l'asphalte. Un gavroche avait attaché une de ces pancartes dans le dos de Madame Peterson. Elle se servait de sa poitrine pour y déposer sa tasse de thé; c'est vous dire ses proportions. Sa fille Anna qui voyageait toujours avec elle, avait une très

jolie voix et ne manquait pas de se précipiter sur le piano aussitôt après le dîner, à mon grand effroi. Elle fut dame d'honneur d'une princesse russe et est morte rongée/la vermine dans son cachot pendant la révolution russe. Par

Madame Potenkine et ses filles Macha et Sacha étaient aussi au nombre des amis migrateurs. Madame Potenkine était amie de Kaman, de très longue date et venait la voir chaque fois que de Péterabourg elle se rendait au Gorkin près de Brassechnet où son frère possédait une propriété. Après la révolution, les Potenkine s'établirent à Bruxelles. Macha mal mariée, divorça et devint dame du Calvaire, Sacha épousa le colonel Voronoff, dont elle eut deux enfants; Vladimir, artiste fort doué et André, jeune homme très intelligent et remarquable par sa bonne éducation.

Je citerai encore d'autres connaissances, non pas à titre de très intimes, mais à celui de personnalité.

Les demoiselles Kirchner, dont l'une était peintre de talent. Ses tableaux n'avaient aucun succès, aussi pour vivre dut-elle se consacrer à l'art appliqué: éventails, abat-jour etc. Un amateur éclairé entra dans son intérieur, y vit ses tableaux et les jugea à leur juste valeur. Du coup Mademoiselle Kirchner était lancée mais elle était trop vieille pour travailler encore. Elle vécut cependant assez pour avoir la joie d'assister à l'inauguration d'une salle entière de ses œuvres au musée de Prague, sa patrie.

L'autre demoiselle Kirchner écrivait des romans sous le pseudonyme d'Oseib Schubin. Ils avaient de la valeur paraît-il et ont été traduits en plusieurs langues.

J'allais parfois voir ces demoiselles avec la comtesse Szechony l'ambassadrice d'Autriche, dont le fils Lazlo était mon ami.

Les demoiselles Staufregen étaient aussi de nos connaissances dans le monde artistique; l'une peignait fort joliment, l'autre l'admirait. Les portraits d'Aline Ceppens, de Pepita Coffinet et de ma sœur Marie (avec son grand chapeau), de la Comtesse de Flandre, le souvenir pieux de celle-ci etc. sont de ses œuvres. Après la guerre 1914-1918, les demoiselles Staufregen, fixées à Bruxelles, changèrent de nom et s'appellèrent Katowska. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles étaient polonaises d'origine et... moeurs.

Après les amis et les bonnes connaissances, je parlerai des connaissances sans qualificatif, puisque vous me demandez de vous parler des personnages que j'ai connus.

Il y eut d'abord un silence très pénible de plusieurs minutes puis Maman lui adressa la parole en disant: "Je vous avoue que j'aurais préféré ne pas vous voir dans les circonstances présentes. Vous avez été en Belgique autrefois et voyez ce que vous en avez fait". Après quelques minutes M. Schwabach se retira les larmes aux yeux.

Quand Papa eut atteint la limite d'âge, il demanda sa retraite mais le ministre lui répondit qu'il n'avait personne pour le remplacer et le pria de rester à son poste. Il renouvela plusieurs fois cette démarche. La dernière fois il mit comme condition que M. Fernand Peltzer soit nommé conseiller à Berlin, comptant pouvoir se reposer sur lui pour les besognes que son âge et sa vue surtout ne lui permettaient plus de faire. La lecture des journaux par exemple lui était devenue très difficile, or il fallait en lire au moins un de chacun des partis et il désirait que Peltzer le remplace dans cette besogne puis lui signale les articles qui méritaient d'être retenus.

En mai 1912, Papa fut enfin autorisé à retirer ses lettres de créance. Il quitta Berlin en juin, fit un séjour en Suisse et vint se fixer à Forest.

Au moment de sa retraite, Papa se vit offrir le titre de comte avec droit de succession par ordre de primogéniture et exemption des droits de chancellerie. Il refusa disant que baron pendant tant d'années, il ne désirait pas changer de titre pour le peu de temps qu'il lui restait à vivre. Le Roi insista disant qu'il ne voulait pas le laisser quitter la carrière sans une distinction, qu'il semblerait partir en disgrâce et que déjà ministre d'Etat et grand cordon de l'Ordre de Léopold, la seule chose qui puisse lui être offerte était un titre. Puisque tel était le désir du Roi, Papa accepta mais n'en continua pas moins à signer simplement Greindl comme il l'avait toujours fait.

Il n'attachait du reste aucune importance aux titres et décorations. Après sa mort, Maman trouva dans ses tiroirs des grands cordons dont l'écrin était encore enfermé dans le papier d'envoi: Papa n'avait pas même eu la curiosité de les regarder.

Une seule décoration lui fit réellement plaisir, ce fut le grand cordon de l'Ordre de Léopold qu'il reçut alors qu'il était ministre à Berlin. Le grand cordon n'est attribué que très rarement aux ministres après leur fin de carrière.

Elisa Bénard aimait beaucoup mes parents et, pour les avoir près d'elle, avait fait construire dans son parc, une villa qu'elle leur donnait et où ils auraient pu passer les congés et prendre leur retraite. Ils auraient été ainsi absolument indépendants et pourtant tout proches voisins. Elisa Bénard mourut avant que la villa ne soit achevée.

Mes parents et mes soeurs, sauf Aline, s'installèrent donc 125 avenue du Château, devenue avenue Minerve, à Forest. Papa, dont la vue baissait de plus en plus, y mena une existence très retirée, recevant les visites de ses enfants et petits enfants, de vieux amis, jouant au bridge et se faisant faire la lecture par mes soeurs, par Emilie surtout.

Les noces d'or de mes parents donnèrent lieu à une fête intime très réussie où tous purent leur témoigner l'affection qu'ils leur portaient. Ma soeur Emilie qui fut la cheville ouvrière de cette manifestation, en a consigné le souvenir et je copierai son texte pour vous dès que les circonstances me le permettront.

Si Papa avait prévu l'invasion de la Belgique par l'Allemagne, il fut cependant très malheureux de voir ses prédictions se réaliser. Quand le Roi reçut l'ultimatum, il convoqua aussitôt ses ministres et ses ministres d'Etat. Je me mis en quête d'une voiture qui pourrait conduire Papa au Palais et, rencontrant M. Charlier, qui demeurait avenue du Château, je lui demandai de rendre ce service, ce qu'il fit très obligeamment. Léon, qui avait dîné à Forest, accompagna Papa jusqu'au Palais et revint avec lui. Je n'oublierai jamais Papa disant à son retour: "C'est la guerre".

De ce conseil des ministres Papa ne nous dit qu'une chose: à l'exception d'un seul, qui préconisait de chercher à négocier, tous les membres présents ont été d'avis de remplir scrupuleusement les devoirs imposés par notre neutralité, quoiqu'à première vue la Belgique semblât se sacrifier uniquement pour l'honneur. Le nom du seul dissident ne nous a jamais été révélé.

Le lendemain Papa m'a envoyé au ministère pour féliciter le baron van der Elst de la rédaction de la réponse à l'ultimatum et pour lui demander si en sa qualité de ministre d'Etat, Papa devrait suivre le gouvernement à Anvers. Le baron van der Elst me répondit qu'à cause de la santé et de l'âge de Papa il valait mieux qu'il ne donne pas suite à ce projet.

Papa approuva ma décision de reprendre du service. Les dernières paroles que j'ai entendues de lui étaient: "Sois brave, mais non téméraire". J'ai essayé de suivre son conseil et j'ai donné le même à mes fils.

En 1917, Papa a eu une pneumonie dont il se remit très lentement. Souvent il exprimait l'espoir de vivre assez longtemps pour revoir son Roi et ses fils. Se sentant mieux, il avait décidé, le 30 juillet, de descendre dans son bureau l'après-midi, mais, pendant le déjeuner qu'il prenait dans sa chambre, il s'affaissa et ne donna plus signe de vie.

Le marquis de Villalobar donna connaissance du décès de Papa au ministère à Sainte-Adresse avec prière de nous prévenir. Maurice et Léon furent avisés et on m'oublia. Je n'ai appris cette triste nouvelle qu'au mois d'octobre en voyant dans un numéro du XXe siècle un article intitulé "A propos de la mort du comte Greindl".

Le 11 septembre 1936, Charles Dubois m'a donné connaissance de l'article nécrologique écrit, aussitôt après la mort de Papa, par le marquis de Villalobar:

"Nécrologie de Son Excellence le Comte Greindl par le Marquis de Villalobar.

Le Comte Greindl

"Il s'est éteint doucement, le 30 juillet 1917, sans appréhension et sans souffrance par suite d'un arrêt du coeur.

"Le matin du même jour il s'était promené dans ses appartements et s'était assis à la terrasse, il se disait beaucoup mieux que les jours précédents; il avait l'intention de descendre au rez-de-chaussée ce qu'il n'avait plus fait depuis sa dernière maladie; il n'a toutefois pas réalisé ce projet.

"A ceux qui l'entouraient il aurait dit à différentes reprises que sa guérison lui était surtout agréable parce qu'elle lui permettrait de revoir son Roi et ses fils.

"Il s'était du reste précédemment résigné à la mort avec générosité lorsqu'elle lui était apparue comme prochaine.

"La Comtesse Greindl, à laquelle j'ai été admis à présenter mes condoléances, supporte avec énergie le grand malheur qui la frappe. On m'a prié de le faire savoir à ses fils.

"Suivant le désir formel du défunt, l'inhumation se fera très simplement, jeudi à 10 heures. Personne n'est spécialement invité. J'y assisterai avec plusieurs de mes collègues, mais à titre privé, les circonstances rendant indésirables les représentations officielles.

"Le corps du Comte Greindl repose dans le cabinet de travail. La fenêtre du fond est voilée par le drapeau national devant lequel est placé un crucifix. Il n'y a ni fleurs ni couronnes.

"La Comtesse Greindl regrette de n'avoir pu annoncer directement le décès de son mari aux nombreux amis qu'il compte à l'étranger. Elle aurait voulu en informer avant tout le Baron de Broqueville et le Baron Beyens. Elle ne doute pas que Monsieur Feltzer apprendra la nouvelle avec émotion.

"Le prêtre qui avait administré les derniers sacrements au Comte Greindl et lui faisait de fréquentes visites, prissait hautement la délicatesse de sa conscience".

Le Baron Capelle fit une note qui reproduit exactement les termes de l'article du Marquis de Villalobar et continue comme suit:

"Les funérailles du Comte Greindl ont été célébrées le jeudi 2 août. Le deuil était conduit par les petits fils du défunt, le Comte Woeste et sa famille. Le Marquis de Villalobar s'était rendu à la mortuaire pour la levée du corps et le ministre des Pays-Bas empêché avait mis son automobile à la disposition des dames de la famille.

"M. Arendt, le Baron Capelle, le Comte P. van der Staeten-Ponthoz, le Comte d'Ursel, MM. Seghers et De Ridder représentaient le Département des Affaires étrangères. Le Baron Capelle et le Comte Léo d'Ursel ont accompagné la dépouille mortelle jusqu'au cimetière d'Evere où l'inhumation a eu lieu. Les filles et belles-filles du Comte Greindl surmontant leur émotion, ont eu le courage d'assister jusqu'au bout à la triste cérémonie.

"Quoiqu'il n'y eût pas d'invitations, les amis s'étaient rendus en grand nombre à l'église.

"La Comtesse Greindl supporte avec une admirable résignation cette nouvelle et douloureuse séparation. Sa santé est bonne".

Les quelques journaux belges paraissant en France écrivent des articles nécrologiques qui, chose peu commune, étaient assez exacts. Je n'ai plus l'article du XXe Siècle mais bien ceux des Informations belges du 21 août 1917, du Courrier de l'Armée du 23 août 1917 et du Nieuws Rotterdamsche Courant du 21 août 1917. Ce dernier journal faisait déjà, à ce moment, table rase des attaques qui avaient été lancées par la propagande.

Sa Majesté le Roi Albert adressa à Maurice la lettre ci-après:

"Mon cher Comte,

"J'ai appris avec une grande tristesse la nouvelle de la mort de votre père.

"Veuillez recevoir l'expression de la part émue que je prends à votre douleur et transmettre mes sentiments de vive sympathie à vos frères qui, avec vous, donnent, depuis plus de

trois ans, les plus beaux exemples de vaillance et de dévouement.

"Votre regretté père a rendu d'éminents services à la Belgique et au Congo. Je garderai toujours un précieux souvenir des relations suivies que j'avais avec lui et qui m'avaient permis d'apprécier la grande élévation de son caractère, la solidité de son savoir, son expérience et la clairvoyance de son jugement.

"La Reine me charge d'être auprès de vous et des membres de votre famille l'interprète de ses condoléances les plus sincères et je vous prie, mon cher Comte, de me croire

Votre affectionné,

(s) Albert.

"Les Mères, le 17 août 1917".

2° Gustave-Marie-Séraphin-Léonard-Alfred Greindl second fils de Léonard et d'Eléonore Foulle, est né à Mons le 16 juillet 1837. Il entra à l'Ecole Militaire en 1853 fut nommé sous-lieutenant aux Guides le 7 novembre 1855, lieutenant de cavalerie le 16 décembre 1859, capitaine le 25 septembre 1867, commandant le 30 septembre 1872 et démissionna en 1873.

Pendant qu'il était officier il inventa la pompe qui porte son nom et qui fut très utile pour les charbonnages car elle laisse passer toutes sortes de matières. C'est encore le principe de cette pompe qui est utilisé actuellement. Le ministère de la guerre le mit en demeure de ne plus s'occuper de sa pompe et il préféra reprendre sa liberté.

Le 30 septembre 1862, il épousa Emma Sacqueleu, fille de Charles et d'Elmire, Zénafide, Philippine Macau. Je donne ces prénoms au complet parce qu'ils marquent si bien l'époque.

A ce qu'il paraît, ce jeune ménage qui n'a jamais eu d'enfants, menait la vie à grandes guides, mais par suite de je ne sais quoi perdit une certaine partie de son capital. Il résolut alors de vivre plus modestement pendant un an pour la remplacer. Quand le trou fut bouché le pli était pris, mon oncle et sa tante continuèrent de plus en plus à économiser et finirent par vivre en véritables avares. Au profit de qui ne pas jouir de leurs revenus puisqu'ils n'avaient pas d'enfant ? Pourquoi avoir gardé ces cigares trouvés après leur mort et qui étaient devenus jaune clair et n'avaient plus aucun goût ? Ou ces bourgognes des toutes premières marques dont neuf bouteilles sur dix étaient devenues du vinaigre ? A l'époque où mes frères

se préparaient à l'Ecole Militaire et vivaient chez eux, ils avaient trouvé le moyen de se faire servir de ces bons vins. Avec une aiguille ils perçaient le bouchon et mon oncle remarquait que les bouteilles de tel ou tel caveau coulaient se décidait à les boire.

La fortune d'Emma Greindl retourna à sa famille tandis que mon père, mon oncle Charles et tante Marie Woeste héritèrent d'oncle Gustave.

Ils auraient bien pu n'en rien voir car, à certain moment, mon oncle calcula que s'il mettait toute sa fortune en rente viagère, grâce à sa robuste constitution, il dépasserait la date moyenne de la mort d'un homme de son âge, reconstituerait donc l'entièreté du capital déposé et jouirait de l'annuité pendant ses années de survie. Il apporta donc un jour plusieurs millions au guichet de la caisse d'épargne au grand ahurissement de l'employé. Son calcul s'avéra exact. Vers la fin de sa vie, il se montra moins habile en faisant confiance à des Français malhonnêtes qui lui mangèrent une grosse part de sa fortune. Il laissa cependant une fort jolie somme.

L'avarice de mon oncle m'a souvent incité à rire intérieurement. Quand il devait écrire à mon père, à Berlin, il venait me faire visite au quartier nord-est et me demandait de mettre sa missive dans l'enveloppe de ma prochaine lettre. Je lui répondais invariablement que je venais d'écrire, que je ne le ferais plus avant longtemps et lui tendais le timbre de 25 centimes. Il le prenait sans vergogne, mais jamais il n'aurait songé à le payer.

Il habitait 24, rue du Luxembourg un assez joli hôtel avec porte cochère. Comme il fallait bien que l'entrée soit éclairée le soir, un bec de gaz brûlait dans le porche mais pour faire l'économie d'un second éclairage, c'est là que mon oncle s'installait sur un fauteuil d'osier.

Muni d'une touche et d'une ardoise il se posait des intégrales et c'est dans cette installation inconfortable qu'il passait des heures à les résoudre. La solution trouvée il donnait un coup de torchon sur l'ardoise et en recommençait une autre.

Dans ce porche il y avait un robinet pour le nettoyage; il avait fait boucher la bouche d'égout qui se trouvait en dessous de façon à empêcher le gaspillage de l'eau en remplissant les seaux.

Pendant sa dernière maladie, le médecin lui avait prescrit des promenades en voiture. Comme en ce temps là les remorques

des tramways étaient ouvertes, il vit là le moyen de suivre à bon marché les ordres de son docteur et il étudia avec soin le trajet le plus long qu'il pourrait faire pour dix centimes. C'était malheureusement celui desservant le quartier de la rue Blaes et c'est là qu'il allait respirer l'air pur.

Il était le parrain de sa sœur Marie-Henriette. Sous prétexte d'éviter de donner le même cadeau que la Reine, sa commère, il remit à après le baptême l'achat du cadeau. Chaque fois qu'il revoyait sa filleule il en reparlait, mais c'est à ces paroles que se limitèrent ses débours.

De quel atavisme lui venait ce défaut ? Pour autant que je sache tous les Greindl et tous les Foulle furent plutôt prodigues ou du moins pas du tout attachés à l'argent.

D'autres fois il savait se montrer très généreux et je me reproche d'avoir parlé de son avarice car pour moi il s'est toujours montré très bon. Ainsi quand j'étais célibataire, souvent il m'invitait à dîner et me traitait très bien; pour mon mariage il m'a donné un superbe service en cristal du Val-Saint-Lambert; une autre fois, sans aucun prétexte, il a apporté à ma femme une très jolie broche et 3 mètres de dentelles anciennes.

Son caractère n'était pas celui d'un avare; il était affable et riait beaucoup, même seul il souriait aux idées amusantes qui lui passaient par la tête. Ce faisant il découvrait des dents très inégales et noircies par la fumée de la pipe en terre qu'il ne quittait guère. Au Quartier Léopold, on l'avait surnommé "L'homme qui rit", d'autres l'appelaient "Le village brûlé".

Le qu'en-dira-t-on lui était parfaitement indifférent. Le soir par exemple, il allait prendre le frais au square de l'Industrie en pantoufles, robe de chambre et bonnet grec, trouvant qu'il n'y avait rien d'indécent à cet accoutrement et que, si les autres ne faisaient pas comme lui, ils avaient tort car c'était très commode.

Il disait ouvertement ce qu'il pensait. (Toujours les Greindl sans détours de Mimy). Un ami était venu pour lui emprunter de l'argent; oncle Gustave lui répond: "Quand tu devras me le rendre tu seras mécontent et nous nous brouillerons, ou bien, ce qui est beaucoup plus probable, à l'échéance tu ne me le rendras pas, je te le réclamerai et nous nous brouillerons. Il est bien plus simple que nous nous brouillions tout de suite" et il lui tourna le dos.

Jeune il devait être bohème, comme son frère Charles. Pour aller à son mariage, il fit arrêter deux fois la voiture.

D'abord pour emprunter à un camarade un ceinturon de grande tenue, puis chez un bijoutier pour acheter les alliances. N'ayant connu mon oncle que déjà d'un certain âge je n'ai pas remarqué cette forme de caractère.

Sa femme Emma Greindl était née le 7 août 1836 et s'appelait Saqueleu; c'était une bonne âme absolument insignifiante. La seule chose drôle qu'elle ait dite, de sa vie probablement, l'a été involontairement. Son mari lui disait: "Dépêchez-vous, Emma, si non nous ne pourrions pas arriver à nos places réservées et manquerons l'entrée du Roi de Hollande". "Laissez-moi tranquille, Gustave, j'irai voir l'entrée du Roi de Hollande où et quand cela me plaira".

Ce ménage n'eut pas d'enfant. Tous deux sont enterrés à Tournai dans le caveau sur lequel mon oncle aurait voulu graver l'épithète:

"Sous ce petit monument
 "Belle-Maman repose
 "Je n'en suis pas la cause
 "Mais j'en suis bien content".

3° Arthur, Charles, Marie, Joseph, Léonard, Greindl troisième fils de Léonard et d'Eléonore Poulié, est né à Bruges le 17 juillet 1839 et entra à l'Ecole Militaire en 1855. Il en sortit sous-lieutenant de cavalerie le 8 novembre 1857, et entra aux Guides. Lieutenant le 7 juillet 1862, capitaine le 25 juin 1870. Le 30 septembre 1872 il passa au 1er Chasseurs à Cheval. En 1874 il fut nommé capitaine-commandant. Pour la suite de sa carrière les indications me manquent.

La seule chose que je sache de sa jeunesse est qu'il était parfaitement bohème. Quand, à la rentrée après les grandes vacances, mon père et son frère Gustave étaient prêts à retourner en classe, ils appelaient Charles. Du haut de l'escalier il leur crie: "Attendez-moi un instant, je commence mes devoirs de vacances".

Sa mère préparait son bagage en vue d'un séjour qu'il devait faire chez des amis et, en fait de chaussures, ne trouva, qu'un escarpin et une botte à l'écyère.

A l'Ecole Militaire, son caractère bohème lui valut tant de jours de cachot que ses camarades l'avaient surnommé Latude (à cause de Latude ou quarante ans de captivité).

Je sais aussi qu'il avait le cœur très inflammable. Quand il voulut se fiancer, il trouva comme moyen d'être fidèle de convoier Maman et ses enfants à Constantinople où les femmes

étaient voilées à cette époque. Il faut croire que "loin des yeux loin du coeur" était vrai pour lui. Lorsque mon père lui annonça que sa dulcinée était fiancée à un autre, il lui répondit: "Dommage. Pour me consoler allons jouer une partie de tric-trac au café grec" et ce fut tout.

Une vieille Anglaise le tira de ses hésitations amoureuses onze ans après, soit en 1880. Flanquée de quatre filles, deux mariées et deux célibataires, dont une jolie, Florence, et l'autre seulement passable, elle se rendit à Douvres y prit deux billets simples pour ses filles célibataires et un billet aller et retour pour elle-même. Arrivée à Ostende, Madame Creed empoigna deux jeunes gens. Vous Greindl, vous épousez Florence et vous X vous épousez Jessy. L'élue destinée à Jessy, qui n'était pas mieux que celle de sa personne, se cabra, tandis que mon oncle Charles obéit comme un séminariste et c'est ainsi que j'ai eu pour tante Florence Creed, qu'irrespectueusement nous appelions la petite Anglaise. Elle n'était pas régulièrement jolie, avec son petit nez en l'air, mais était fort bien proportionnée et avait beaucoup de chien et de charme. Elle fut un petit oiseau très gentil. Après la mort de son fils Louis, en 1906, elle devint beaucoup plus sérieuse, fit la découverte dans l'imitation de Jésus-Christ, qu'il existait autre chose que la frivolité, se convertit au catholicisme et rejoignit son fils dans la tombe neuf mois après l'avoir perdu. Ils reposent ensemble dans le caveau des Greindl à Evers.

Mon oncle Charles avait hérité de son père l'amour de la discipline, seulement, lui, avait la main de fer non pas dans un gant de crin mais dans un gant de velours. Ses supérieurs connaissaient cette qualité, aussi, comme lieutenant-colonel, lui confièrent-ils, le 27 décembre 1887, le commandement du 1er Lanciers à Namur dont un tiers des officiers était à la retenue pour dettes et qui était le meilleur fournisseur de la correction à Vilvorde ou du corps de discipline à Beverloo. Que ce corps laissât à désirer n'est pas étonnant: un des anciens officiers supérieurs s'était fait faire des cartes de visite libellées comme suit:

Monsieur.....

Ancien..... du 1er Régiment de Lanciers,
mis prématurément à la retraite par une commission d'officiers
particulièrement compétents.

En peu de temps, mon oncle avait remis ce régiment sur un bon pied et il était parvenu à en faire sans conteste notre meilleur régiment de cavalerie.

Ses officiers l'adoraient autant que la troupe et il obtenait d'eux tout ce qu'il voulait.

Il trouvait que pour commander, les entraves administratives ne devaient pas gêner. Un jour il reçoit de l'intendant en chef une demande d'explications parce que son régiment a employé 25 balais d'écurie de plus que le 2e Lanciers. Au bas de la pièce il écrit simplement: "Ce n'est ni moi ni mon adjudant-major qui les avons mangés" et renvoie la demande d'explications telle quelle à l'intendant en chef. Cela fit un drame à l'intendance mais on n'osa plus l'ennuyer avec de pareilles futilités.

Beaucoup de chefs annoncent leur inspection longtemps à l'avance; tout ce qui est défectueux dans la caserne est alors soigneusement camouflé tandis qu'on leur fait faire un vrai voyage en Tauride. Mon oncle trouvait cela parfaitement grotesque et passait ses inspections tout autrement quant il était général. Il allait lui-même réveiller son ordonnance et faisait seller son cheval, de l'écurie il allait réveiller un des officiers de son état-major et ensemble ils arrivaient à l'improviste à la caserne qu'il voulait inspecter. Directement il se rendait aux endroits où, vieil officier, il savait que les choses pouvaient laisser à désirer et quand, tout abasourdi l'officier de garde l'avait rejoint, il avait déjà tout vu. Il se faisait alors indiquer où se trouvait tel ou tel escadron et tombait en plein milieu de la manœuvre. Il était très indulgent pour ceux qui faisaient leur devoir, mais gare à ceux qui manquaient de conscience professionnelle.

Comme lieutenant général, il commandait la 2e division de cavalerie et quand la première perdit son chef, il demanda à le remplacer. Sa demande ne fut pas agréée et il démissionna.

Il prit alors le commandement supérieur de la garde civique des Deux Flandres. Cette institution qui a beaucoup de bon dans son essence, avait tout à fait dégénéré en voulant imiter l'armée. Leurs rôles sont cependant très différents. Mon oncle s'attela à redresser la garde civique en lui enseignant ses fonctions de gardienne de l'ordre dans la cité. Il se dévouait beaucoup à cette tâche et disait obtenir des résultats lents mais tangibles.

Seconde ressemblance avec son père, il se dominait comme lui. Il avait plus de 50 ans quand, pour accompagner sa fille Dolly au piano, il se mit à l'apprendre. Ma femme, qui a joué avec lui, m'a dit qu'il jouait très convenablement.

En classe, il avait appris le flamand mais déjà en ces temps lointains on éprouvait le besoin d'enseigner une langue officielle. Mon grand-père interrogeant un jour ses fils leur dit: "C'est parfait et cela pourra peut-être vous servir si vous rencontrez M. Conscience, mais en dehors de cette circonstance n'essayez pas de parler comme vous venez de le faire,

autant vous adresser en chinois à un flamand". Léonard Greindl qui avait servi 15 ans dans l'armée néerlandaise devait s'y connaître. Plus tard, Charles Greindl, pour apprendre convenablement le flamand compréhensible, s'astreignit à assister tous les soirs à la même pièce au Théâtre flamand. Était-ce seulement le désir d'apprendre le flamand qui lui donnait ce courage ou bien un joli minois d'artiste l'aideait-il ? Nous n'approfondirons pas la question.

Les Greindl sont généralement gros mangeurs, mais mon oncle Charles détenait tous les records. Il n'était pas du tout gourmand, se contentait des mets les plus simples; il commençait son dîner par trois assiettes de potage, et un légumier de pommes de terre cuites à l'eau; comme boisson presque toujours de l'eau pure. Malgré cet appétit féroce il est resté toute sa vie maigre comme un clou.

Pendant la guerre 1914-1918, mon oncle Charles et ses filles se réfugièrent en Angleterre. C'est là que je l'ai vu pour la dernière fois au moment où je partais pour l'Afrique. Le pauvre homme avait beaucoup changé: il pleurait parce que son fils Henri était sous les armes. Il mourut à Richmond le 6 juin 1918. Son corps a été ramené dans notre caveau d'Evere après la guerre.

Charles Greindl et Florence Creed eurent quatre enfants.

Geneviève Greindl née le 1er mai 1881, (5e génération) était fort jolie comme enfant et jeune fille. Elle est restée fille et l'on voit encore qu'elle a été jolie.

Après la mort de son père, elle confia sa fortune à un agent de change dont les qualités se résumaient à être un très bon catholique. Elle aurait mieux fait de se fier à un juif. Son bon catholique lui fit faire des placements plus désastreux les uns que les autres, aussi est-elle dans la misère.

Elle s'est occupée de donner des catéchismes et de déménager. Chaque fois que nous obtenons son adresse, elle n'est plus à la page: Geneviève a changé d'appartement. Il est vrai que le peu de meubles qu'elle a, doit tenir sur une charrette à bras et qu'ainsi, changer d'appartement, n'est pas bien compliqué.

Madeleine Greindl (5e génération) est née le 14 août 1882. On l'appelle Dolly et ce nom lui convient admirablement. Elle est très gentille et a bien élevé ses enfants.

Le 2 juin 1911, elle a épousé Adrien Verhaege de Nayer. Réfugiés en Angleterre pendant la guerre 1914-1918, Adrien

s'est occupé là de denrées coloniales, a bien réussi et s'est fixé dans le pays.

Ils ont un fils et deux filles (6e génération). François épousa le 16 juillet 1941, Dorothee Murphy (?), Pascal épousa notre cousin André, fils du baron Pierre Verhaegen, Jacques est encore à désirer.

Louis Greindl (5e génération) est né le 17 mai 1885. Il fut élève des cadets puis sous-officier au 2e de Ligne. Il grandit énormément à la suite d'un typhus, mais les organes ne suffirent pas à soutenir ce grand corps. Ma tante attendait beaucoup d'une cure à Godesberg. Elle ne donna pas la résultat espéré et il mourut en décembre 1906. Son corps a été ramené en Belgique et a été enterré à Evere, dans le caveau de la famille, le 1er janvier 1907.

Henri, Gustave Greindl (5e génération), le dernier des enfants de Charles et de Florence Creed, est né à Ixelles le 2 janvier.

En 1914, il s'engagea au 2e de Ligne pour y remplacer son frère décédé en 1906. Tandis que nous battions en retraite d'Ostende vers Calais, à un halte horaire je suis rejoint par Henri et je lui demande ce qu'il fait là isolé. "Mon unité a dû monter dans un train qui a amené des blessés, il porte les marques de la Croix-Rouge et ne trouvant pas honnête d'y monter, j'ai demandé à mon capitaine la permission de faire la route à pied". Il n'avait pas même laissé son bagage dans le train et transportait son havre-sac lourdement chargé. Il est devenu porte-drapeau de son régiment et j'ai entendu dire qu'il s'était très bien conduit au feu.

Dans le civil, il est employé à la Caisse des Reports. Certains employés se mirent en grève, je ne sais plus pour quel motif et Henri était au nombre des grévistes. Quand la banque, à la suite de l'arbitrage intervenu, dut reprendre son personnel, le directeur - je ne sais plus si c'était Dansette ou Nève - lui annonça qu'il le reprenait mais qu'il n'aurait plus jamais d'avancement. La plupart cherchèrent à se caser ailleurs, Henri resta, mais pendant des années on le vit derrière le même guichet au visa des chèques. Sa persévérance a été récompensée et il semble maintenant être un assez gros bonnet: les huissiers se rangent sur son passage.

Le 24 août 1922, il fit un mariage que l'honnêteté commandait et épousa Pauline d'Hondt, née à Gand. J'ai su qu'ils avaient trois enfants, deux fils et une fille, mais ils en ont peut-être plus. Il a eu la discrétion, après son mariage de se retirer complètement de la famille.

Ce nom de d'Hondt me rappelle une anecdote. Une fille se présente à la maternité et on lui demande comment s'écrit son nom. "D. catastrophe H..."

4° Marie, Louise, Augustine, Eléonore, Joséphine, Charlotte Greindl (4e génération) était la plus jeune des quatre enfants de Léonard et d'Eléonore Foulis. Elle naquit à Bruges le 8 septembre 1841.

Ma tante était très bonne, pleine d'esprit mais n'avait pas du tout la distinction de ses parents ou de ses frères. Elle n'avait en commun avec les Greindl que son "sans détours".

Zoë de Hauleville avait, dans son salon, une prise de bec avec une dame qui lui reprochait de dire du mal d'une tierce personne. Ma tante intervient: "Madame ne prenez pas cela au tragique, quand Zoë ne connaît pas de mal à dire de quelqu'un elle l'invente".

Son mari était chef du parti catholique, que les libéraux conspuaient au cri de: "A bas la calotte". Un journaliste libéral, de "l'Indépendance" si je ne me trompe, attendait dans l'antichambre de M. Woeste le moment d'être reçu et entendait dans le bureau un bruit de dispute. Ma tante Marie sort du bureau, claque la porte puis, aussitôt après l'entrebaille pour crier à son mari: "A bas la calotte" et éclate de rire de la bonne inspiration qu'elle avait eue.

M. Woeste, ministre de la Justice avait été mis hors de l'équipe ministérielle à l'initiative du roi Léopold II; au bal de la Cour suivant, le Roi, s'adressant à sa femme, lui demande: "Avez-vous passé un agréable été, Madame" ? Et elle de répondre: "J'ai déménagé, Sire".

Ces trois traits montrent bien son franc parler. Dans ses façons de faire elle avait la même indépendance. Pour aller à un bal de la Cour, elle trouve que se payer une nouvelle toilette est une dépense superflue et s'y rend en robe de crêpe sur laquelle elle avait épinglé quelques roses rouges.

Dans sa maison, pendant toute la matinée, elle circulait en caraco blanc et jupon de laine rouge.

Un soir que je dînais rue de Naples, elle me dit: "Tu vois pour te faire honneur, j'ai mis ma fausse tresse". Chère Tante il était bien inutile que tu me le fisses remarquer. Ta tresse avait été achetée à l'époque lointaine où tu étais jeune; si sa couleur a jamais été assortie à celle de tes cheveux, il y a bien longtemps que ceux-ci avaient grisonné.

Mon père avait arrangé un mariage entre sa soeur Marie et Karl-John Due, secrétaire à Constantinople de la légation de Suède. Ce fiancé décéda à Cologne, le 3 octobre 1862 se rendant en Belgique et ma tante porta son deuil.

Le 4 janvier 1866, ma tante Marie épousa Charles Woeste, fils de Charles, Frédéric, Auguste, petit avocat de famille bourgeoise. Avait-elle prévu qu'il parviendrait à une situation de premier rang tant au bureau qu'au parlement ?

Je n'ai pas à retracer sa carrière, il a publié ses mémoires. Mais si vous ne les lisez pas - ce en quoi vous aurez raison car ils sont assommants - sachez seulement que c'était un avocat de grand talent, d'une intégrité parfaite et d'une modestie dans ses honoraires qui était fort désagréable à ses confrères.

Au point de vue politique, il n'a jamais envisagé que la majorité du parti catholique; peu importe la Belgique pourvu que les catholiques soient au pouvoir. C'est ainsi qu'il s'est toujours opposé au crédit pour l'armée, lui gendre, beau-frère, père et grand-père de militaires. Ce n'était pas un homme d'état mais un politicien de première force. Son manque de compréhension des nécessités de l'Etat l'opposait toujours à M. Beernaert du même parti cependant. Il disait de M. Woeste: "C'est un homme dont mon confesseur m'a défendu de parler". Son influence auprès des ministres était considérable et plus d'un lui dut sa chute. On le surnommait la Belle-Mère du Ministère ou l'Eminence verte.

Mon père ne l'estimait pas non plus au point de vue politique et à quelqu'un qui lui demandait s'ils n'étaient pas parents il répondit: "Oui, c'est un de mes beaux-frères très éloignés".

M. Woeste était très pieux, tous les jours par tous les temps, il était à la messe de 6 heures, mais il avait cette piété des néophytes; il était catholique à la manière calviniste. Né protestant, il s'était converti.

L'argent lui était absolument indifférent; comme je l'ai déjà dit, il était des plus modestes dans ses honoraires. Quand on le payait, il glissait l'argent dans un tiroir de son bureau et ne le sortait qu'une fois par an pour payer toutes les factures que sa femme lui présentait. Il était impossible de solder les menues dépenses du ménage dans de pareilles conditions, aussi ce fameux jour de paie annuelle ma tante était-elle forcée de glisser à son mari un tas de fausses quittances, chose dont il ne s'apercevait pas.

M. Woeste avait un petit travers: il était orgueilleux. Quand mon père a été nommé ministre d'Etat, il n'eut de repos avant de l'être aussi. Il en fut de même quand Papa reçut le